

P. H Lani[illegible]

CE

En Marge de Nietzsche

DU MÊME AUTEUR

A l'Ombre de la Mort, poèmes (Éditions de *la Vogue*. Paris, 1900).

Le Drame naturaliste en Allemagne (Paris, Alcan, 1905). Couronné par l'Académie Française.

Die Freien Rhythmen in der deutschen Lyrik (Halle, Niemeyer, 1905).

Deutsches Kindertheater (Paris, Didier, 1909).

L. BENOIST-HANAPPIER

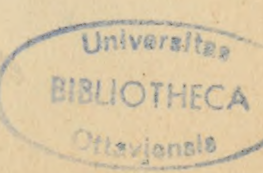
En Marge de Nietzsche

PHILOSOPHÈMES



PARIS
EUGÈNE FIGUIÈRE & Cie, ÉDITEURS
7, RUE CORNEILLE, VIe

MCMXII



J'ai rassemblé ici un certain nombre de réflexions écrites à une époque où je lisais assidûment Nietzsche et en partie *sous l'influence de cette lecture. Il en est qui n'ont aucun rapport avec elle. Il en est, aussi, de contradictoires. Je prends les idées comme elles viennent...*

L. B.-H.

EN MARGE DE NIETZSCHE

LE RETOUR ÉTERNEL

I

La théorie nietzschéenne du Retour Éternel, formulée, en même temps que par Nietzsche, par le Dr Gustave Le Bon, et, avant eux, par Blanqui, par Henri Heine, voire par les Stoïciens, cette théorie fameuse me semble reposer sur de fausses prémisses.

Elle part, en effet, de ce principe que le temps est infini, tandis que notre système stello-planétaire ne l'est point. Les combinaisons auxquelles peut donner lieu le nombre incalculable, mais limité nonobstant, des atomes qui constituent notre monde ont dû,

par suite, être déjà réalisées toutes, nous dit-on, dans l'infini du passé et ne sauraient plus que se renouveler sans cesse dans l'avenir. « Ce que j'écris en ce moment dans un cachot du fort du Taureau, je l'ai écrit et je l'écrirai pendant l'éternité, sur une table, avec une plume, sous des habits, dans des circonstances exactement semblables » (Blanqui). « Homme ! toute ta vie, comme un sablier, sera toujours à nouveau retournée et s'écoulera toujours à nouveau, chacune de ces existences n'étant séparée de l'autre que par la grande minute de temps nécessaire pour que toutes les conditions qui t'ont fait naître se reproduisent dans le cycle universel. Et alors tu retrouveras chaque douleur et chaque joie, et chaque ami et chaque ennemi, et chaque espoir et chaque erreur, et chaque brin d'herbe et chaque rayon de soleil, et toute l'ordonnance de toutes choses » (Nietzsche, *Œuvres posthumes. Le Retour Éternel*, 25). « Cette

vie, telle que tu la vis maintenant et telle que tu l'as vécue, tu la revivras encore une fois et encore un nombre infini de fois ; et il ne s'y trouvera rien de nouveau, mais chaque douleur et chaque joie et chaque pensée et chaque soupir et tout ce que ta vie a d'indiciblement petit ou grand, tout reviendra fatalement pour toi, et reviendra dans le même ordre et la même suite, et de même reviendront fatalement cette araignée et ce clair de lune entre les arbres, et de même cet instant et moi-même » (Nietzsche, *le Gai Savoir*, 341).

Cette hypothèse, on a dit qu'elle était indémontrable. On doit, si je ne m'abuse, aller plus loin encore et hardiment la déclarer insoutenable.

En effet, s'il est bien vrai que le temps est infini, tandis que *notre* monde, celui qu'atteignent et explorent nos yeux et nos télescopes, est fini, quelle raison avons-nous de croire que *le* monde soit fini ? Non seulement

le temps, l'espace également est infini. Or, ne semble-t-il pas naturel et logique de penser que *notre* monde n'est pas le monde entier, qu'il ne vogue pas seul à travers l'espace sans bornes, qu'il existe d'autres mondes innombrables, voire en nombre infini, bref que la matière, la substance, le Cosmos est infini, comme l'espace et comme le temps.

Dès lors, le nombre des combinaisons possibles devient pareillement infini, car il est difficile d'admettre qu'aucun de ces mondes, que notre monde demeure éternellement isolé des autres, sans contact avec eux. Il n'y a pas *des* mondes distincts. Il y a l'Univers, et ce que nous appelons notre monde n'est qu'une infime, qu'une infinitésimale partie de cet univers, la partie que nous en distinguons actuellement et qui s'élargira de plus en plus dans la mesure où se perfectionneront nos instruments et nos méthodes d'investigation.

Les combinaisons de forces et d'atomes (par dispersion et concentration alternative) s'effectuent non seulement entre les éléments de notre monde, mais, à un moment ou à l'autre, entre tous ceux du Cosmos illimité. Il n'y a donc aucune nécessité à ce qu'elles se renouvellent. Que dis-je ? Il y a impossibilité à ce qu'elles se renouvellent autrement que par à peu près, en gros. Une répétition fortuite, n'arrivant qu'une fois ou deux, est inconcevable. Si elle avait lieu une fois, elle devrait, en vertu des causes qui l'ont amenée déjà, se renouveler à l'infini.

Nous nous trouvons donc en présence de l'alternative :

Ou bien notre monde, évoluant à l'écart, est soumis à la loi (exacte dans cette supposition) du Retour Éternel ;

Ou bien notre monde, en contact permanent avec le Cosmos infini, est soumis au con-

traire à la loi de ce que j'appellerai l'Éternelle Unicité.

J'ai essayé de démontrer que cette seconde solution était la vraie et que le poète a raison qui s'écrie :

Nous n'aurons plus jamais notre âme de ce soir!

II

Supposons maintenant que cette démonstration ne vaille rien, que le Retour Éternel s'impose peu à peu au genre humain comme une fatalité inéluctable. Qu'en résulterait-il pratiquement ?

Ne nous évertuerions-nous pas plus âprement encore qu'aujourd'hui, désespérément et par tous les moyens, à éviter les sensations douloureuses, à prolonger, multiplier, accumuler les minutes de joie ou tout au moins de non-souffrance ? Et l'impossibilité, à laquelle

se heurtent la plupart, de vivre une vie où la joie prédomine, ne les pousserait-elle pas à chercher de bonne heure un refuge dans la mort, à écourter cette existence mauvaise qui, tôt ou tard, dans cent mille ans ou dans cent milliards d'années, doit recommencer, exactement la même, et recommencera ainsi un nombre infini de fois ?

Actuellement, nous nous consolons, à la rigueur, de nos peines en songeant : « Ce qui est passé est passé ! » L'espoir nous reste : l'espoir du néant qui abolit tout ou d'un Au-Delà inconnu recélant des éventualités *toujours nouvelles.*

Mais si cet espoir est un leurre, si tout passé est aussi un futur, quelle perspective épouvantable les misères de la vie présente ne nous ouvrent-elles pas ? Sans doute cette perspective nous déterminerait à agir comme le négociant qui liquide plutôt que de risquer, en s'obstinant, la faillite.

Il vaut mieux, comme on dit, se couper le doigt que le bras. Nous préférerions la mort, qui interrompt l'expérience, à l'incertitude de ce que nous réserve ultérieurement notre destinée terrestre, cette destinée qui, une fois accomplie, doit se renouveler immanquablement, perpétuellement. Et, redoutant pour nos enfants pareil sort, nous en viendrions à ne plus en faire ou à les tuer, sitôt nés. Bref, la croyance au Retour Éternel n'aurait-elle pas pour conséquence le suicide de l'humanité?

Je ne le pense pas. La situation ne m'apparaît pas sans issue. On pourrait s'en tirer encore et recouvrer le courage de vivre à l'aide du raisonnement que voici : « Certes, ce que nous connaissons de la vie présente et des chances qu'elle nous offre n'est, pour la plupart d'entre nous, rien moins qu'encourageant. Mais le cycle des combinaisons possibles laisse sans doute place, pour

chaque individu, à de nombreuses existences. L'existence actuelle est, par rapport à l'ensemble des autres, d'une durée minime, a — qui sait? — tout juste l'importance d'une larme au milieu d'une journée de rires. Et qui nous dit que cette larme n'est pas la condition de ces rires? Ne l'essuyons pas avant l'heure. Vivons cette vie jusqu'au bout! »

Nietzsche, qui, comme le prouvent certaines notes retrouvées et publiées après sa mort, s'était préoccupé de l'effet que produirait sur l'humanité sa doctrine du Retour Éternel, ne semble pas l'avoir envisagée sous cet aspect. Il y a vu avant tout un stimulant, une idée fortement éducatrice. Il pensait que, cette idée fût-elle fausse, il était utile que l'humanité y crût, afin de ne pas s'endormir dans la patience et la résignation, afin que chacun de nous réalisât — ou cherchât à réaliser — une vie qui lui parût digne d'être de nouveau vécue, une vie telle qu'il pût et dût souhaiter

la revivre indéfiniment. Mais la pensée lui vint aussi sans nul doute que son hypothèse avait de très grandes chances d'être exacte, et lui-même avoue que cette pensée l'angoissait. De fait, si la croyance au Retour Éternel peut effectivement servir d'aiguillon à l'effort et au progrès, il y a des cas, une foule de cas, où l'on n'en voit que trop les suites décourageantes : ceux où l'individu, malgré tout, se trouve condamné, par la fatalité des circonstances, à une vie de misère et d'esclavage, sans que cette détresse lui soit imputable en rien. Nietzsche, d'ailleurs, ne condamne-t-il pas lui-même une partie — la majeure partie — de l'humanité à l'esclavage, aux travaux forcés ? N'est-ce pas une dérision cruelle que de venir dire à ces gens-là : « L'homme doit vivre de telle sorte qu'il désire recommencer sa vie. » Quelle consolation offrir à ces déshérités, le jour où le Retour Éternel s'imposerait à eux comme une vérité

irréfutable, voire simplement comme une probabilité ?

Eh bien ! je le répète, même s'il fallait y croire, à cette étrange doctrine, même si notre monde fini, isolé au milieu du Cosmos sans bornes, suivait dans son évolution éternelle non pas une ligne droite, non pas une parabole ou une spirale, mais une circonférence immuable, même si cela était vrai, ce ne serait pas encore, pour des âmes moins bien trempées que celle de Zarathoustra, pour les victimes du sort, une raison de désespérer. Rappelez-vous la plus heureuse journée de votre vie ? Fut-elle tout à fait exempte d'ennui ? Un nuage, si mince fût-il, ne voila-t-il point, ne fût-ce qu'une seconde, le radieux soleil de ce beau jour ? Nos misères terrestres, dans le cycle total de nos existences, sont peut-être ce nuage, rien de plus...

LE SURHOMME

I

L'hypothèse d'une humanité supérieure, d'une Surhumanité future, aussi distante de l'homme actuel que celui-ci l'est du singe, est un corollaire de la théorie suivant laquelle nous aurions des (*des* et non les) singes pour ancêtres. Un hasard heureux, un concours merveilleux de circonstances, une sélection progressive favorisée par le milieu aurait développé dans une famille de singes des facultés nouvelles, leur permettant de « se surmonter », de prendre le pas sur leurs congénères et, en se différenciant d'eux toujours plus, d'aboutir à la race humaine primitive, à cet « homme des cavernes » duquel nous descendons.

Or, si les choses se sont ainsi passées pour

la genèse de l'homme, pourquoi ne se passeraient-elles pas encore de même pour celle du Surhomme? J'entends : qui nous prouve que *toute* l'humanité se surmontera? N'est-ce pas là un privilège réservé à quelques-uns? L'intervalle qui sépare, dans l'humanité d'aujourd'hui, les nations civilisées des races inférieures, les aristocrates des prolétaires, les « maîtres » des « esclaves », l'élite de la foule, cet intervalle n'est-il pas destiné à devenir, en dépit des tendances démocratiques et égalitaires (ou peut-être grâce à elles), un infranchissable abîme? La majeure partie de l'humanité présente resterait à peu près ce qu'elle est, arrêtée dans son évolution par la suprématie tyrannique de la race nouvelle, tout comme furent arrêtés dans leur évolution les animaux inférieurs, chaque fois que, dans l'échelle des êtres, un échelon plus élevé eut été atteint par quelques-uns d'entre eux, tout comme nous voyons persister sous nos yeux

les échantillons, les « reliquats » de toutes (ou presque toutes) les espèces successivement « surmontées », y compris ces singes qui furent, il y a des milliers d'années, les frères ou les cousins germains de nos aïeux reculés.

Et, de même que nous traitons sans beaucoup d'égards nos « frères inférieurs », de même les survivants de l'humanité ne seront plus — qui sait ? — pour les Surhommes, que des objets de curiosité ou d'étude, exposés dans les ménageries, ou un bétail, ou un gibier... c'est-à-dire moins encore que ce troupeau, au service d'une élite, rêvé par Renan et prédit par Nietzsche.

Wells, dans sa *Machine à explorer le Temps*, nous montre bien l'humanité future partagée ainsi en deux espèces très distinctes. Seulement ce sont les aristocrates, les oisifs qui servent de bétail aux travailleurs. Et ceux-ci ne méritent uère, autant qu'on en peut juger,

la qualification de Surhommes. Les autres non plus, d'ailleurs.

II

Cette hypothèse du Surhomme prête encore à d'autres conjectures.

Quand Nietzsche nous enseigne le Surhomme, il entend par là, je viens de le rappeler [1], que l'évolution du genre humain doit aboutir à l'avènement d'une race ou caste supérieure, imposant définitivement sa supériorité au reste de ses congénères.

Mais ne peut-on supposer que, au sein de cette première élite, se constituera à son tour

1. La conception du Surhomme, dans Nietzsche, revêt d'autres formes encore : celle d'une Surhumanité, se « surmontant » tout entière, celle surtout, d'après laquelle de l'humanité demeurant, en gros, telle que nous la connaissons, surgiraient de temps en temps des individus supérieurs, les échantillons les plus élevés du type humain, comme Napoléon, Gœthe, Nietzsche lui-même. De ces deux manières d'envisager le Surhomme je fais abstraction ici.

une élite nouvelle, puis, dans celle-ci, une autre encore, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'advienne enfin le règne non plus *des* Surhommes, mais *du* Surhomme, de l'Unique, accaparant, concentrant en lui toute puissance, toute beauté, toute félicité, maître de l'Univers, en disposant à sa guise, ayant vaincu la mort, ayant réalisé ce Dieu, dont les hommes ont cru qu'il existait, alors qu'il semble plus plausible de croire qu'il existera?...

En tout cas nous trouvons, dans le domaine des sciences naturelles, un fait dont on peut, sans trop de hardiesse, déduire certaines prévisions — sinon des prévisions certaines — en ce sens.

On sait que le pouvoir prolifique des espèces est généralement en raison inverse de leurs dimensions ou des moyens de défense dont elles sont pourvues. En d'autres termes, un animal de forte taille et bien armé se multiplie moins vite qu'un animal petit et plus

exposé. Citons, d'une part, le lapin et le hareng (et que dire du microbe ?), d'autre part la baleine et l'éléphant (sans parler de l'homme).

On peut résumer ceci, d'une façon plus significative encore, en disant que les êtres procréent d'autant moins qu'ils peuvent compter sur une longévité plus grande. Et ils procréent moins, précisément parce qu'ils en ont moins besoin pour sauvegarder l'existence de l'espèce.

Cela expliquerait, jusqu'à un certain point, pourquoi les peuples civilisés sont moins prolifiques que les peuples barbares, et les classes riches moins que les classes pauvres. La natalité a tendance à se régler sur les chances de mortalité.

Il s'ensuit que la natalité devra diminuer dans la mesure où s'élèvera la moyenne de la vie humaine. Ce sera même, aurait dit Malthus, une nécessité. Et, en fait, c'est, sauf exception apparente ou passagère, ce qui a lieu.

Or, il n'est pas défendu de présumer qu'un

jour l'homme saura prolonger son existence individuelle bien au delà des limites actuelles, saura réparer ou remplacer les organes usés ou avariés de son corps comme il le fait déjà pour ses machines, s'infusera de l'énergie vitale aussi facilement qu'il verse aujourd'hu une nouvelle provision d'essence dans un moteur. Ce jour-là l'homme ne se reproduira plus qu'avec une excessive lenteur et il n'y aura plus sur terre qu'un nombre relativement restreint d'individus.

A la limite enfin, au terme de cette évolution, qu'arrivera-t-il ? L'immortalité terrestre, si elle se réalise jamais, n'entraînera-t-elle pas la solitude ? Le Surhomme immortel ne sera-t-il pas aussi, et par là même, l'unique Surhomme ? A la perpétuité de l'espèce se substituerait alors celle de son représentant par excellence. Et cet être, assuré de la pérennité, serait aussi le dernier des êtres, à qui l'infini appartiendrait...

A moins qu'un beau jour il ne « s'ennuie d'être seul » et, sacrifiant au besoin de sociabilité ses prérogatives sans égales, ne s'écrie : « J'abdique ma toute-puissance, je renonce à ma divine immortalité, afin que, de chacune des perles de ma couronne, une créature renaisse. Que, de ma Force épandue en émanations, revivent, pour mourir encore, tous ceux qui ont souhaité revivre, tous ceux qui l'ont mérité ! Car qui dit « éternel » dit « seul », et qui dit « plusieurs » dit « éphémères ».

CE QUI DOIT ÊTRE SURMONTÉ

Toute chose doit se dépasser, et se détruire, par son progrès même. Fatalement tout ce qui progresse marche vers sa disparition, vers la démonstration de son inutilité. Et, lorsqu'une chose devient inutile, lorsque son

utilité atteint son terme, ce terme marque e
même temps le *comble* de son utilité.

Ceux qui travaillent à perfectionner l'ar
de la guerre finiront par tuer la guerre. L
guerre mourra des inventions destinées à l
rendre toujours plus meurtrière. La guerr
n'a pas de plus grands ennemis que ses meil-
leurs amis. Le militarisme à outrance, la créa-
tion des armées permanentes, le service obli-
gatoire pour tous ont eu pour conséquence
directe l'antimilitarisme, le pacifisme, les
congrès de la paix, l'arbitrage entre nations ;
ont fait naître ou tout au moins répandu l'idée
que la guerre était un fléau majeur, et évitable.

Les médecins ne remplissent jamais si bien
leur fonction que lorsqu'ils nous enseignent
à nous passer d'eux, lorsque leur fonction
devient une sinécure. Leur art parviendra à
son apogée le jour où il n'aura plus besoin de
s'exercer. Et le plus grand médecin — le der-
nier aussi — sera celui qui nous dira comment

on peut rester bien portant sans recourir à la médecine.

On se plaint que le nombre des fonctionnaires augmente sans cesse. On craint que, si le rêve de certains se réalisait, de voir l'État monopoliser tous les services publics, assumer une foule de tâches ressortissant aujourd'hui à l'initiative privée, on craint, dis-je, que le nombre des fonctionnaires ne finisse par dépasser celui des autres citoyens. J'ignore ce qu'il adviendra de ce rêve. En tout cas, que ceux qui ont peur se rassurent ! Le jour où nous serions *tous* fonctionnaires, il n'y aurait *plus* de fonctionnaires.

On cherche sans relâche à améliorer les lois et les institutions. Le mieux qu'elles puissent faire, le mieux qu'on en puisse attendre, c'est d'habituer peu à peu les hommes à s'en passer entièrement. L'anarchie *sera* le meilleur gouvernement. Autrement dit, le jour où se réalisera la forme de gouvernement

idéale sera aussi celui où se pourra abolir toute forme de gouvernement.

L'homme a la passion de grandir, de se développer, d'accroître ses forces, son savoir, ses jouissances, de vivre d'une vie toujours plus intense. Qui sait de quel prix il paiera sa plus haute victoire ? Si jamais l'humanité enfante le Surhomme dont elle est grosse, il se peut fort bien qu'elle en meure, et que le premier cri du nouveau-né coïncide avec son dernier soupir à elle. Rappelons-nous, pour l'interpréter symboliquement, cette histoire de géants que Wells nous a contée !

Et la science? Le dernier mot de la science humaine ne sera-t-il pas de découvrir que toute science est vaine, que la science n'a pas de limites, que marcher vers la vérité, c'est marcher vers l'horizon, qu'elle reculera indéfiniment devant nos bras avides de l'étreindre, et que plus de science ne conduit qu'à se sentir encore plus ignorant ? Le dernier, le

suprême bienfait de la science, ne sera-t-il pas de nous convaincre qu'elle ne peut nous servir à rien, car ce que nous voulons en définitive, n'est-ce pas être heureux, apprendre à le devenir? Or, la science peut tout nous apprendre, sauf cela. La science nous apparaîtra inutile le jour où elle nous apprendra la seule chose utile : à savoir que le bonheur ne s'apprend pas.

LE SENS DE LA VIE

La vie a-t-elle un sens ?... Et, par sens, il faut entendre à la fois une signification et une direction... La vie a-t-elle un sens, l'humanité un but ?

« Oui », répondent la plupart des religions et certaines philosophies. « Et voici l'explication de la vie, voici la raison d'être de l'humanité, le chemin qu'elle suit ou doit suivre. »

« Oui, la vie a un sens ! » ont répondu d'autres sages. « Seulement, nous ignorons lequel. Nous l'ignorons encore. Mais patience ! Cherchons ! Nous finirons bien par le découvrir. » Beaucoup de savants s'expriment ainsi.

« Oui, la vie a un sens ! » ont répondu un petit nombre d'autres, plus sceptiques encore. « Mais jamais, jamais nous ne saurons lequel. *Ignorabimus !* »

« Non, la vie n'a pas de sens ! » ont répondu, en dernier lieu, les plus sceptiques de tous. « Vous affirmez que la vie a tel ou tel sens ou qu'elle en a, en tout cas, un, dussions-nous l'ignorer toujours ! Pure illusion de votre esprit ! C'est vous qui prêtez ce sens, un sens à la vie. En soi, elle n'en a point. Voilà l'unique, la grande vérité pour qui ne se paie pas de mots ! »

Réponse plus désolante encore que la pénultième. Comment vivre une vie dont on

sait qu'elle n'a pas, n'aura pas de but? Comment ne pas désespérer?

Ceux qui, de bonne foi, soutiennent pareille chose, n'ont que deux façons d'échapper au suicide: ou bien, après avoir réduit à néant toute illusion, ils ne tardent guère à s'en forger inconsciemment de nouvelles; ou bien, ne croyant plus que la vie ait une fin quelconque qui la dépasse, que la vie doive indéfiniment croître en durée ou en qualité, du moins s'efforcent-ils de la vivre avec toute l'intensité possible, cherchent-ils à s'étourdir en prenant pour devise la tirade de *Faust:* « Je m'abandonne au tourbillon de la vie... Tout ce dont l'humanité peut jouir ou souffrir, je veux l'éprouver en personne..., puis, finalement, disparaître comme elle-même disparaîtra un jour. »

Est-ce tout? Vraiment tout? N'y a-t-il point d'autre issue? Ce pessimisme radical est-il irréfutable? Même en admettant que la vie,

en soi, ne comporte aucun sens, que l'humanité évolue sans qu'un but ait été assigné à cette évolution, devons-nous abandonner toute espérance, renoncer à tout effort, nous désintéresser de l'avenir? Une perspective lointaine, voire illimitée, ne nous demeure-t-elle pas encore ouverte? N'existe-t-il pas une suprême éventualité, grâce à laquelle la vie nous apparaîtra autrement que comme une impasse? Une éventualité assez peu chimérique, d'une réalisation suffisamment probable pour nous rassurer, nous rendre le courage, le désir, la fierté, la joie de vivre?

Si.

Cette éventualité, cette probabilité existe.

Elle est même quasiment une certitude.

Il se peut que la vie, *en soi*, n'ait pas de sens.

Mais ne pouvons-nous, par la pensée et la volonté, lui en créer un?

Entendons-nous bien. Je dis « créer » dans

la pleine acception du mot et de la chose.

Il ne s'agit plus, cette fois, de prêter, d'attribuer à la vie un sens, un but, n'ayant qu'une valeur subjective ; il ne s'agit plus d'affirmer : « Nous allons vers ceci, ou vers cela », et d'y croire, et d'y faire croire les autres, et d'attendre les événements.

Il s'agit de *donner* un sens, un but à la vie, *qui n'en a pas*. Il s'agit de dire : « Je veux, nous voulons tous que la vie ait tel sens et tel but » ! et de *réaliser* ce sens et ce but.

Il y a dix mille ans, trois de nos ancêtres suivaient le bord d'un fleuve, se frayant péniblement un chemin à travers la forêt encore vierge. Ils aperçurent soudain, échoué sur une grève de sable, un tronc d'arbre creux. C'était un tronc de saule qu'une inondation avait déraciné, puis porté jusqu'à cet endroit. Jamais encore ces trois hommes primitifs n'avaient rencontré semblable objet. « Qu'est-ce » ? s'écria l'un. « A quoi cela sert-il »? —

« Qui donc », fit le deuxième, « a creusé ce tronc et l'a déposé là? Sans doute un de nos dieux. Que voulait-il en faire » ? — « Il l'a peut-être creusé sans raison », reprit le premier. « Ou bien ce n'est l'œuvre ni d'un dieu ni de personne. Cela s'est fait tout seul. Cela ne sert à rien. » Ils allaient se remettre en route, quand le troisième, qui avait gardé le silence, vit passer juste à ce moment sur le fleuve une grosse branche, cassée par la foudre et entraînée par le courant. Sur cette branche se trouvait un nid, resté, par miracle, intact, et la mère continuait à couver, tandis que le mâle, inquiet, voletait en pépiant autour d'elle. Cela lui donna à réfléchir.

« J'ignore, proféra-t-il, comment il se fait que ce tronc d'arbre soit creux, ni s'il a jamais servi à quelque chose. Mais nous pouvons, je crois, le travailler de telle sorte qu'il nous devienne d'une grande utilité. » Ayant ainsi parlé, il prit sur le sable un silex plat et

pointu, élargit la cavité du saule, en façonna grossièrement les contours, puis, avec l'aide de ses compagnons, poussa dans l'eau cette ébauche d'embarcation. Elle bascula aussitôt et coula. Il la ramena sur la grève, en régularisa mieux encore les formes et, après de longs tâtonnements, fit si bien qu'elle se maintint en équilibre sur l'eau. Alors, il y prit place avec les deux autres et, par ce moyen, dérivant sur le fleuve, ils atteignirent, beaucoup plus vite et sans tant de peine qu'en suivant à pied la rive, le terme de leur voyage.

Faisons de la vie ce que cet homme fit de ce tronc d'arbre, où seul le hasard des lois naturelles avait produit une cavité, laquelle était, en soi, dénuée de sens et ne répondait à aucun but.

La vie, de même, ne répond à aucun but préétabli. Mais elle en aura un, si nous le voulons, si nous sommes assez intelligents et

tenaces pour lui en donner un. La vie,en soi, ne sert à rien ? Nous ne sommes pas nés en vue d'une fin quelconque ? Bon. Mais ne pouvons-nous faire en sorte que la vie, que notre vie serve à quelque chose ?

A quoi donc ?

Bien entendu l'homme ne saurait arbitrairement, au gré de son seul caprice, fixer le but lointain de son existence collective et de son activité séculaire. Le sauvage que nous prenions tout à l'heure pour exemple,ne pouvait raisonnablement songer à faire du tronc d'arbre creux un vêtement ou un engin de pêche. L'objet ne s'y prêtait en rien.

Pareillement, nous devons tenir compte des données que nous fournit la réalité, des indications que nous offre l'histoire. Notre initiative doit se borner, sous peine d'échec, à parfaire avec intention l'œuvre déjà ébauchée accidentellement, inconsciemment par la nature. Pour cela nous mettrons habilement

ı profit les circonstances propices, les ressources de tout genre que nous pourrons encontrer, à l'instar du sauvage ramassant un aillou plat et pointu pour transformer en irogue le tronc de saule.

Une dernière condition de réussite, enfin, e sera de croire non-seulement à l'utilité de entreprise, mais à sa possibilité, à sa réus-te, d'y croire fermement, inébranlablement. otre sauvage, après que sa barque informe ût coulé d'abord, ne se découragea point, et ı persévérance autant que son intelligence t de lui l'inventeur de la navigation.

Par le jeu de hasards encore inexpliqués, e lois encore mal définies, il s'est trouvé que otre espèce a pris le pas sur toutes les ıtres espèces animales, s'est développée squ'à présent avec une rapidité, une sûreté erveilleuse. *Jusqu'à présent*... Nous ne pos-dons, en ce qui concerne l'avenir, aucune rantie absolue. Rien ne prouve que l'hu-

manité, si elle marchait « au petit bonheur », si elle se laissait entraîner à l'aventure, ne rétrograderait pas, en vertu d'autres lois, d'autres hasards moins propices. Rien ne prouve qu'elle ne subirait pas le sort de certains peuples qui, après avoir atteint un degré avancé de civilisation, retombèrent à la barbarie. Voilà ce qu'il faut, à tout prix, empêcher. L'indéfectible progrès, individuel et social,du genre humain, l'enfantement graduel du Surhomme,voilà un but digne de nos efforts, le but auquel, tous tant que nous sommes, nous devons viser, que pas un instant nous ne devons perdre de vue, voiià la tâche à laquelle chacun doit collaborer dans la mesure de ses forces.

Mais l'humanité court un autre péril,moins problématique, celui-là, ou plutôt, semble-t-il inéluctable. C'est que tant de peine soi dépensée en pure perte, que l'humanité finalement périsse avec ou sur la planète qui la

porte. A cela aussi il nous faudra songer sérieusement un jour. L'homme devra s'habituer à ne voir dans la terre qu'un séjour provisoire et précaire. Il sera tôt ou tard acculé à la nécessité de se préparer une autre demeure, de chercher, entre tous les astres, lequel présente pour lui les meilleures conditions d'habitabilité, les plus grandes facilités d'adaptation, et il ne lui restera plus qu'à découvrir le moyen de s'y rendre.

Chimère ! dira-t-on. De quel droit ?

Engendrer le Surhomme, fuir cette terre, dès qu'elle menacera de devenir intenable, pour un autre globe, conquérir l'immense espace, tel est le but que dès maintenant il nous est permis d'entrevoir et de nous proposer. Nous proposer ! Car il est à peu près certain que ce but ne se trouvait pas posé *a priori* par une volonté occulte, supra-terrestre et omnipotente. C'est à nous qu'il appartient de le créer, de le réaliser.

Donnons un but, ce but à la vie, un but qu'elle n'avait pas !... Donnons-le-lui non seulement en pensée, mais en fait... Donnons-le-lui si bien, qu'elle ait effectivement un but, celui-là et nul autre !

Que la vie prenne une forme, que l'évolution du genre humain, aiguillée par nos mains expertes, s'oriente irrévocablement dans la voie choisie par nous !

Soyons les potiers, les sculpteurs pétrissant la vie à leur guise pour la rendre utile et belle !

La vie n'avait pas de but. Eh bien ! elle en aura un désormais, parce que l'homme l'aura voulu...

Mais, objectera-t-on en dernière instance, qu'est-ce que vous appelez un but? Le Surhomme, dites-vous, la conquête de l'Espace?... Et après?... A quoi bon?... Ce que vous appelez le but, ce n'est, au fond,

qu'un moyen encore... Le but, le but proprement dit, je ne le vois pas !

A ce compte, il faut récuser toute espèce de but, quel qu'il soit ou quel qu'on l'imagine.

Le but n'est pas le terme. Il n'y a pas de fin qui ne soit un commencement. Il n'y a pas de but qui, une fois atteint, ne devienne aussitôt un moyen, le moyen d'atteindre un autre but plus éloigné.

N'est-ce donc rien que de gagner du temps ? d'assurer le genre humain contre le recul, la stagnation et la mort ?

Après ? demande-t-on. Eh bien ! après, on verra...

PETITES LUEURS DANS LES TÉNÈBRES

La majorité des hommes vivent et meurent sans avoir conscience des ténèbres profondes qui enveloppent notre vie. Ils ressemblent à ces habitants du Royaume des Aveugles, ima-

ginés et décrits par Wells, qui ne font pas la distinction du jour et de la nuit et ne connaissent l'univers que par l'ouïe, le toucher et l'odorat.

Seul, le penseur a des yeux, plus ou moins perçants, qu'il écarquille dans l'ombre, attentif aux moindres lueurs que projette, à travers les trouées des épais nuages nous séparant de la réalité, le soleil mystérieux auquel nous sommes bien forcés de croire sans l'avoir jamais vu. Toutes les fois qu'une idée lui vient, c'est comme si quelque lueur surgissait au sein de l'obscurité, lueur débile, lueur vacillante, qui s'éteint bien vite, mais pour se rallumer ensuite ailleurs. A l'aide de ces lueurs successives, il cherche à s'orienter, à reconnaître des aspects nouveaux, d'autres parcelles du monde. Que si la somme des impressions ainsi enregistrées par lui forme un assemblage assez incohérent, c'est que tant de petites lueurs éparses ne valent pas

une grande clarté unique ; et, s'il s'égare souvent, c'est qu'il marche dans une espèce de labyrinthe et n'y peut avancer qu'à tâtons.

*
* *

Mille sortes de lueurs peuvent poindre, clignoter, jaillir dans cette nuit qui nous entoure de tous côtés. Quel risque de les confondre et de les interpréter mal ! Qu'il est aisé de prendre un phare pour une étoile, un incendie pour une aurore, et ces phosphorescences qui, parfois, quand la tête repose sur l'oreiller, glissent, puis vibrent sous nos paupières closes, pour des étincelles d'un autre monde !

*
* *

Et puis, qui nous prouve qu'il y a *une* vérité, que tous les phénomènes de l'Univers se peuvent réduire à une grande loi unique ? N'est-on pas en train précisément de tenter la

démonstration du contraire, d'opposer au monisme le pluralisme, à savoir une théorie suivant laquelle le multiple, le discontinu, l'hétérogène constitueraient le caractère foncier des choses ? S'il en était ainsi, la science, certes, conserverait quand même une valeur relative, une utilité pratique ; mais plus qu'auparavant encore elle devrait se garder de toute illusion, se résigner à admettre que, l'inconnu n'ayant pas de limites, elle n'aboutira jamais à un résultat définitif, et que, ce qui se pose devant elle, ce n'est pas le problème du monde, mais une infinité de problèmes, dont chacun ne se résoudra que pour en soulever d'inattendus. Et, dès lors, plus que jamais aussi, l'aphorisme, la pensée fragmentaire nous apparaîtrait comme la forme par excellence de l'exploration philosophique, sinon de la philosophie même.

* *
*

Mais sans doute n'est-ce là, cette décourageante hypothèse, qu'une défaillance passagère de l'opiniâtre foi humaine : la foi en l'existence de ce que Gœthe appelait l'« Urphænomen », c'est-à-dire le phénomène initial, fondamental, dont tous les phénomènes perçus ou perceptibles ne seraient que les modalités incessamment changeantes, diversifiées à l'extrême. La multiplicité et la complexité de ces phénomènes ont beau se révéler de plus en plus grandes, leurs antinomies ont beau nous déconcerter, les interprétations qu'ils provoquent ont beau se manifester tour à tour vraies et fausses, nous garderons l'espoir de les ramener, tôt ou tard, à l'unité, à la simplicité, sans laquelle le Cosmos ne serait qu'une fantasmagorie vide de sens, affolante pour notre raison. Faute d'un tel espoir, nous succomberions à ce « bain glacial » du doute absolu, où Nietzsche se plongea délibérément avant de « lézarder » sous

les rayons du soleil qui éclaire et réchauffe la caverne de Zarathoustra.

*
* *

En tout cas, avant qu'un tel espoir se réalise, avant que cette synthèse devienne possible, une analyse minutieuse, une enquête immensément vaste et longue s'impose. Cherchons, observons, travaillons, sans relâche, mais sans impatience, *ohne Rast und ohne Hast*, répétait Gœthe. Et sachons que nul effort de dialectique ne suppléera aux lacunes de notre savoir !

Chaque fois qu'un éclair illumine, une seconde, un coin de la nuit environnante, c'est l'affaire du penseur, du « voyant », de nous dire ce qu'il y a vu ou cru voir. Mais qu'il s'en tienne là ! Qu'il ne soit point le raisonneur hâtif et présomptueux s'imaginant, du peu entrevu par lui, pouvoir déduire tout le reste ! Il doit savoir attendre. Attendre qu'un

autre éclair fulgure, fût-ce dans la direction opposée. Alors il nous confiera derechef ce qu'il a discerné, même si les nouveaux contours semblent se raccorder mal avec les premiers.

Ces intuitions brèves et décousues contiennent plus de vérité que le système en apparence le mieux construit. Car elles sont des révélations de la réalité la plus profonde à notre Moi le plus clairvoyant, tandis que les systèmes des philosophes de métier sont l'œuvre de ce que Nietzsche appelle notre « petite raison ». Combien Pascal, combien Novalis, combien Gœthe, combien Nietzsche, chez lesquels le penseur se doublait d'un poète ou le poète d'un penseur, sont plus suggestifs et plus instructifs que Leibnitz, Hegel et consorts, ces raisonneurs à froid et *a priori*, dont Gœthe disait : « Que les philosophes enterrent leurs philosophes ! » Quand à Nietzsche, il les traitait de « prêtres masqués »,

et, loin de penser qu'ils fussent des sources de lumières, il leur donnait encore, en jouant[1] sur le nom de l'un d'eux, Schleiermacher, le sobriquet de « faiseurs de voiles ».

IL Y A PITIÉ ET PITIÉ

La pitié qui se pratique d'ordinaire est une pitié myope ou borgne, une pitié irréfléchie, qu'il faut bien distinguer de la pitié clairvoyante et prévoyante. Il existe une foule de cas, où la dureté est préférable à la pitié, où elle devient une autre forme, meilleure, plus largement efficace, de la pitié ; des cas où, se montrer débonnaire envers quelqu'un, c'est agir cruellement envers beaucoup ; des cas où, sous prétexte de charité, on commet, sans le savoir, un crime de lèse-humanité ; des cas où, par amour pour nos descendants et dans

1. En allemand *schleier :* voile(le) et *macher :* faiseur.

l'intérêt supérieur de la race, nous devons lutter contre notre bon cœur, qui nous pousse à des bienfaits immédiats, et rester inexorables, en vue de bienfaits à longue échéance, mais non moins sûrs, et majeurs.

Il y avait dans un lycée un professeur notoirement mauvais dont parents et élèves, à l'unanimité, se plaignaient et réclamaient le départ. En haut lieu on se disait : « Le nommer ailleurs ? Les mêmes doléances s'y feront entendre. Le révoquer ? Il est chargé de famille, trop âgé pour se créer une nouvelle situation. Ayons pitié de lui. » Et il resta. Par égard pour un seul homme, on fit subir à de nombreuses générations d'écoliers un préjudice incalculable.

Une candidate au brevet supérieur, voyant que l'examinateur était peu satisfait de ses réponses et pressentant un échec, essaya de l'attendrir : « Oh ! monsieur, je vous en prie, ne me marquez pas une mauvaise note. Ayez

pitié de moi ! J'ai besoin de mon diplôme pour vivre. » L'examinateur répliqua : « Mademoiselle, je me montrerais volontiers indulgent si vous étiez seule en cause. Mais, précisément, ce diplôme constituerait, aux yeux des parents de vos élèves, une garantie de compétence. Or, il n'est pas possible d'enseigner ce qu'on ne sait point ou ce qu'on sait fort mal. Si digne d'intérêt que soit votre situation, mon devoir me commande donc de vous ajourner. Autrement, c'est envers vos futures élèves que je manquerais de cette pitié que vous implorez pour vous. »

Tout candidat au baccalauréat, même le plus médiocre, finit par être reçu. Il suffit qu'il fasse preuve de persévérance. Tôt ou tard, on aura pitié de lui. On ne songe point que ce jeune homme, une fois muni de ce premier grade, peut ne pas borner là son ambition, voudra, par exemple, devenir médecin et obtiendra son diplôme de docteur comme

il a obtenu celui de bachelier, plus facilement peut-être. Nul ne se soucie de ses clients futurs, ne s'apitoie à l'avance sur le sort des centaines de malades qu'il aura à traiter et dont beaucoup mourront victimes de son incapacité.

Refusons-nous à ces lâches complaisances qu'on couvre du nom de pitié ! Sachons, quand il convient, être impitoyables, au nom d'une pitié plus haute ; risquons, s'il le faut, et par « humanité », de paraître « inhumains » !

CE QUE LES YEUX EMPÊCHENT DE VOIR

Nos sens collaborent entre eux pour nous donner la notion, une certaine notion du monde extérieur et de nous-mêmes. Mais il n'est pas moins vrai qu'ils se gênent mutuellement aussi. Chacun d'eux ne s'exerce pleinement, ne fournit toute samesure que si les

autres sont abolis, ne lui font plus, en quelque sorte, concurrence. Vous souffrez d'une brûlure au doigt, vous êtes incommodé par une mauvaise odeur : qu'une fusillade éclate à vos côtés, vous ne percevrez plus la brûlure, le relent nauséabond. Vous êtes au concert : fermez les yeux, vous n'en goûterez que mieux la musique. On sait, enfin, que l'aveugle possède une ouïe plus subtile, un toucher plus délicat que le clairvoyant.

De même il se peut que les fortes passions humaines, comme l'amour sensuel ou l'ambition, ne nous fassent vibrer, chacune à sa manière, qu'aux dépens d'autres facultés, d'autres perceptions plus intimes, réservées à ceux d'entre nous chez qui ces passions n'existent point ou se manifestent faiblement, Elles sont, ces passions, sur l'océan de notre âme, comme une houle tumultueuse, qui ne manque pas, certes, d'une beauté grandiose et tragique, mais trouble la transparence de

l'eau et empêche de voir en ses profondeurs.

Quiconque vit en proie à ces agitations de surface s'ignore forcément beaucoup plus que celui qui jouit d'accalmies fréquentes, qui a pris l'habitude du recueillement, qui aime la méditation prolongée.

Si tu veux déchiffrer le mystère de ton être et des choses, exerce-toi à cultiver tour à tour chacune de tes facultés en imposant momentanément le repos aux autres. Sache te rendre sourd pour mieux voir, aveugle pour mieux entendre. Alors tu entendras dans l'ombre des bruits insoupçonnés et resteras émerveillé des visions perçues dans le silence.

Il faut aller plus loin encore.

Beethoven, atteint de surdité, n'en composait pas moins d'admirables symphonies. Qui sait ? peut-être les entendait-il mieux ainsi, « en dedans », que tous ceux qui depuis les écoutèrent, exécutées par l'orchestre. Et

peut-être ne sont-elles si admirables que parce qu'elles chantèrent en lui parmi le silence absolu.

Et toi aussi, sache t'abstraire parfois de toutes les sensations habituelles, pour que rien ne gêne, n'effarouche la Psyché timide et pudique qui vit retirée dans l'appartement secret de ton être et n'osait jusqu'ici en sortir. Apprends à regarder et à écouter, là même, là surtout où il semble qu'il n'y ait rien à voir ni à entendre...

Où il y a ce que les yeux empêchent de voir et les oreilles d'entendre...

Va, un de ces jours, t'asseoir sur l'herbe, au flanc de la montagne, loin des hommes et des agitations humaines ! Laisse agir sur tes sens et tes nerfs le seul bruit du torrent, son bruit monotone, afin qu'il les apaise et les engourdisse. Appuie tes coudes sur tes genoux et croise tes mains sur tes yeux clos. Oublie tout, abolis tout de ce qui est extérieur à toi :

le torrent, la montagne, l'odeur du foin coupé, le vent qui caresse ta nuque... Et plonge-toi tout entier dans ce noir, dans ce vide, comme dans un gouffre... Cela m'étonnerait fort, si tu n'y faisais bientôt des découvertes...

L'EMBELLISSEMENT DE LA MORT

Quoi qu'en dise Alfred de Vigny :

Ne me laisse jamais seule avec la Nature,
Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur,

il semble bien que mieux nous connaissons la nature et moins nous en avons peur. Toute chose mystérieuse, inexpliquée, peut nous effrayer ; une fois la cause découverte et le problème résolu, notre émoi cesse. Que de phénomènes, comme l'orage ou les éclipses, remplissaient d'épouvante les hommes d'autrefois, parce qu'ils y voyaient des manifestations hostiles de puissances occultes, des

présages de malheurs publics ! Aujourd'hui ces mêmes phénomènes excitent tout au plus notre curiosité.

La mort demeurera peut-être à tout jamais un mystère. Mais si quelque jour nous parvenions à déchiffrer l'énigme, à savoir en quoi la mort consiste, et ce qui se cache — ou ne se cache pas — derrière, sans doute perdrait-elle aussitôt son aspect terrifiant.

Mais ce qui, pour le moins autant que l'effroi du néant et l'incertitude sur l'Au-Delà, contribue à nous rendre la mort odieuse, c'est le caractère lugubre des cérémonies qui lui font cortège, derniers vestiges d'une croyance qui voit en elle un châtiment, une citation à comparaître devant une espèce de Cour d'Assises céleste.

Les Anciens ne représentaient point la mort comme un squelette, mais comme le frère jumeau du sommeil, sous la forme d'un Génie ailé, debout, dans une attitude pensive et les

jambes croisées, auprès d'un cadavre, et portant dans la main droite une torche renversée, dans la gauche une couronne avec un papillon ou encore, parfois, une urne funéraire ou une corne d'abondance.

Le christianisme, par contre, avait un intérêt évident à assombrir l'image du trépas, à fortifier, plutôt que de l'atténuer, l'appréhension naturelle qu'il provoque. Cette appréhension, les prêtres l'exploitent avec autant d'habileté que de profit. C'est elle qui pousse les fidèles au confessionnal, qui les incite aux largesses rédemptrices.

Or, s'il est vrai que nos pensées, nos sentiments tendent à s'extérioriser, à se traduire en actes, réciproquement tout geste, tout signe et tout symbole tend à créer en nous une impression, une pensée correspondante. Le décor dont on entoure le trépas n'est pas indifférent pour la conception que nous nous en faisons et les sentiments qu'il nous inspire.

A visiter les parcs charmants, pleins de verdure et d'oiseaux, où les Allemands enterrent leurs défunts, on s'accoutume davantage à l'idée de mourir.

Renonçons donc à ces chants lamentables, à cette déprimante liturgie, à ces *Dies iræ,* à ces larmes d'argent sur draps noirs, à ces tibias en croix, à tout cet apparat grotesque et malfaisant. Remplaçons-le par des formules d'espoir, par des musiques consolatrices, par des solennités d'où toute allusion propre à décourager les survivants soit bannie ; glorifions-la même, s'il se peut, cette mort, choisissons, en tout cas, pour la figurer, d'autres symboles que ce hideux squelette appuyé sur une faux et, du même coup, par une sorte d'effet en retour, à ces images, sinon riantes, du moins sereines, s'associera dans nos esprits une façon d'envisager et d'attendre la mort, où il ne restera plus trace d'épouvante, où il y aura mieux que de la résignation.

Les enfants ont de certaines peurs et de certaines angoisses dont se moquent les hommes faits, parce qu'ils savent... Apprenons, en ce qui touche la mort, à devenir des hommes. Bien que ne sachant pas encore, apprenons, s'il se peut, à en sourire, d'avance... tout comme si nous savions.

LES MILLE ET UNE ROUTES

Il faut juger un homme, non d'après un acte isolé de son existence, mais d'après son existence tout entière. Disons plus : il ne faut pas juger trop vite un homme d'après l'ensemble de ses actes. Presque tous, nous valons mieux que notre vie. Nos gestes ne sont pas toujours à la hauteur de nos pensées, nos ambitions les plus nobles, quand elles n'avortent pas, n'aboutissent trop souvent qu'à des réalisations mesquines. Ce qui

constitue la valeur sociale d'un être humain, ce sont ces actes. Ce qui fait sa valeur morale, c'est ce qu'il a voulu, ce à quoi il a aspiré, non ce qu'il lui fut donné de manifester. Nous serions sans doute moins pessimistes, nous mépriserions moins l'humanité en général, nous aurions meilleure opinion de tel individu en particulier, si nous pouvions lire dans les cœurs, deviner quels mobiles se cachent derrière tant de démarches maladroites, ridicules ou répréhensibles, quelles agonies spirituelles, quels doutes insurmontables, quelles impuissances désespérées — après des efforts titanesques — précipitent tant de créatures dans le marasme, le cynisme, la folie ou le crime !

Combien d'entre nous ne s'égarent que pour s'être courageusement — sinon opportunément — écartés des sentiers battus ! Ne valent-ils pas mieux que ceux qui se contentèrent de suivre « le droit chemin » ? N'y a-

t-il pas autant de mérite parfois, et parfois un mérite supérieur à essuyer les plus écrasantes défaites qu'à rencontrer les plus brillantes réussites ? Ceux-là seuls ne font jamais naufrage, qui n'affrontent point l'océan. Il ne suffit pas d'accorder notre indulgence et notre compassion aux vies manquées. Pour quelques-unes il ne serait que juste de les glorifier.

Ceux qui s'assignent les buts les plus élevés sont aussi les plus exposés à choir. Ceux qui s'imposent les tâches les plus rudes et les plus longues sont aussi les plus exposés à succomber. Car, plus le but est lointain, moins la route est sûre.

Un dramaturge allemand, Johannes Schlaf, met dans la bouche d'un de ses personnages cette exclamation : *So viel Kraft mit unsicherem Willen !* (Tant de force avec une volonté incertaine !) Ne peut-on, en bien des cas, s'écrier, sous une forme un peu différente, en apparence paradoxale : « Tant de

volonté avec tant d'incertitude ! » Incertitude non sur le but, mais sur les moyens.

Il existe des recettes connues et sûres pour faire une paire de souliers, une montre, une maison, pour apprendre à lire, pour cultiver le blé. Il n'en existe point pour donner la santé ou plutôt il en existe trop. Presque chaque médecin a les siennes. Combien le malade en devra-t-il essayer, avant de découvrir la bonne, c'est-à-dire celle qui le guérira, *lui* ?

Les médecins de notre âme ne s'entendent pas davantage entre eux, hélas ! Les prêcheurs d'idéal préconisent tant de moyens de « faire son salut », de conquérir le royaume des cieux ou le royaume terrestre, de devenir des « enfants de Dieu » ou « des Surhommes », que nous ne saurions choisir sans embarras. Sans un embarras tel, que le choix en devient presque impossible.

Et pourtant, une voix secrète nous souffle :

« Il faut choisir. Il le faut. Tu ne peux t'en dispenser. Et tout dépend du choix que tu auras fait. » Cette voix est peut-être menteuse, quand elle nous affirme impérieusement que la vie a un sens et qu'il ne nous arriverait pas malheur, si nous ne la prenions à contre-sens. Mais, pour notre malheur (ou pour notre bonheur?), elle ne se tait point, cette voix, elle s'obstine et nous obsède, et nous sommes bien forcés d'agir ou de vouloir agir comme si elle disait vrai, ne serait-ce que pour nous délivrer — au moins momentanément — de son obsession, ne serait-ce que « par acquit de conscience ».

Est-ce notre faute, si nous ne savons où aller, si nous ignorons où est le bien, où est le mieux, si, au carrefour des mille et une routes, nous hésitons, car rien n'indique à l'avance quelle est la bonne, celle qui mène sûrement au but.

Ce n'est pas le courage qui nous manque.

Oh! non. Nous ressemblons à ce malade que j'entendais s'exclamer, drôlement... et tragiquement : « Je supporterais chaque matin l'amputation d'une jambe, si cela devait me rendre bien portant pour le reste du jour. »

Non, ce n'est pas le courage qui nous manque, c'est une certitude. C'est la foi. Non plus cette foi aveugle qui s'appuie sur l'autorité, mais une foi basée sur...

Sur quoi ?

Sur l'expérience.

Mais que d'expériences inutiles ou funestes, avant de réussir ! Combien de routes nous faudra-t-il explorer, avant de découvrir la bonne ! Aurons-nous la chance de la découvrir assez tôt ?

De quels efforts, de quels sacrifices ne serions-nous pas capables, le jour où nous connaîtrons, de science certaine, non seulement le but, mais le moyen !

Après tout, peut-être faut-il qu'il en aille

de la sorte. Si c'était là précisément notre destinée, d'être condamnés à chercher, à hésiter, à errer, à sombrer !... Cet effort méritoire a peut-être sa nécessité, et ce qu'il y a de plus indispensable dans nos efforts, c'est peut-être leur incertitude même.

Qui sait si tous ces tâtonnements, toutes ces vaines tentatives, toutes ces mésaventures, toutes ces audaces auxquelles la fortune refuse de sourire, ne constituent pas une partie même du moyen ardemment cherché? Si, comme osait déjà le nier Lessing, la ligne droite est toujours la plus courte? Si la longue route, et la plus douloureuse, n'est pas en même temps, et par cela même, la meilleure? Si l'efficacité du moyen n'est pas en proportion du temps que nous aurons mis, de la peine que nous aurons eue à le découvrir?

Qui sait s'il ne vaut pas mieux, pour notre sort à venir, tâtonner longuement vers la lumière, que d'y entrer de plein pied?

La vie est un champ d'expériences illimité. Sommes-nous les cobayes immolés pour le bonheur de l'homme futur ?

La vie d'un homme est trop courte pour qu'il puisse faire *toutes* les expériences... j'entends : toutes celles qui restent à faire. Faut-il donc envier ceux qui ne voient qu'une seule route et la suivent opiniâtrément ou qui, en distinguant plusieurs, en choisissent une au hasard ou s'en laissent indiquer une, puis s'y engagent résolument, sans se retourner, sans plus jamais regarder à droite ni à gauche, convaincus que cette route est la bonne ?

Nous sommes, nous, pour notre malheur (ou pour notre bonheur ?), de ceux qui, après avoir essayé plusieurs pistes et les avoir reconnues fausses, reviennent sur leurs pas et, se retrouvant au carrefour, hésitent mortellement, désespérément, en face des mille et une routes qui s'offrent, craignant de manquer, encore une fois, la bonne, et sachant —

sachant de toute certitude — qu'ils n'auront pas le temps de les explorer toutes !

L'OSMOSE SPIRITUELLE

Nous n'agissons pas sur nos semblables uniquement aux heures où nous nous y efforçons. Nous agissons sur eux plus souvent que nous ne l'imaginons, et, pour involontaire, pour inconsciente que soit cette action, elle n'en est pas moins efficace. Ne vous arriva-t-il jamais d'entendre quelqu'un vous demander : « Vous rappelez-vous ce que vous me disiez il y a quelques années? Vous me disiez que... » Non, vous ne vous en souvenez pas. Et pourtant, cette parole oubliée, qui vous semble banale, que vous laissâtes alors tomber négligemment de vos lèvres, un autre l'a recueillie précieusement, l'a retenue, elle fut pour lui comme une révélation.

Et nous n'agissons point seulement par nos paroles ou notre exemple. Notre individualité exerce en soi et à elle toute seule une influence aussi réelle que mystérieuse. Dès que deux créatures humaines entrent en contact, il se produit un phénomène analogue à l'osmose des physiciens. L'individualité du plus fort, du plus évolué, du plus noble agit, par la seule vertu de sa présence, par une sorte de magnétisme obscur, sur celle du plus faible, du moins développé. Ce qui crée parfois un lien si étroit, si puissant entre maître et disciples, c'est moins l'enseignement lui-même que la personne de celui qui enseigne.

Rends-toi fort, rends-toi toujours meilleur, puis laisse rayonner, s'irradier ton individualité. Elle en imprégnera d'autres de sa bonté, de sa force. Sans le chercher, sans le vouloir, tu seras un éducateur et un bienfaiteur.

Je dis : *laisse* et non : *fais*. C'est que cette action inconsciente se trouve fréquemment

être plus efficace que l'action voulue, affichée. Car, n'étant pas reconnue, elle ne provoque aucune résistance. Elle est insinuante, lente, subtile. La prédication proprement dite, l'intervention expresse, impérieuse, voire brutale est nécessaire en certains cas. D'autres fois, en revanche, ce serait une arme à deux tranchants, capable de faire, selon les circonstances et hors de toute prévision, tantôt du bien, tantôt du mal.

L'influence « osmotique » d'une individualité éminente et droite s'exerce, elle, d'une façon salutaire, sans exception, je crois.

Un écrivain allemand, Gustav Freytag, a dit : Le plus beau privilège du professeur d'Université consiste en ce qu'il anoblit les âmes de la génération prochaine non seulement par son savoir, mais encore par sa personnalité... Les hommes qui ne le connaissent point pour l'avoir vu de près, qui ne peuvent juger de sa valeur que par ses livres, n'ont

de lui qu'une image incomplète ; tout autrement agit la force vivante, créatrice, qui est en lui, sur ceux auxquels il inculque sa science par les yeux et par les lèvres. Bien plus qu'au contenu de ses leçons, plus même qu'à sa méthode de recherche et d'exposition, c'est à son caractère, à l'originalité de sa parole qu'ils sont redevables de leur formation. Le tempérament du maître continue à opérer chez les élèves en créant une vie nouvelle, aussi bien parfois ses singularités et ses travers que ses qualités. »

On ne saurait mieux dire. Mais si le professeur est, à la vérité, plus que tout autre à même d'agir, de cette manière, sur ceux qui l'écoutent et l'approchent, cela ne constitue point pour lui un privilège. Tous tant que nous sommes, nous possédons, à quelque degré, ce pouvoir, nous pouvons l'acquérir et l'accroître. D'elle-même, notre personnalité tend déjà à se développer, à s'affirmer, à s'affermir : aidons-y !

'elle-même, elle tend à s'extérioriser : ne faions rien pour y mettre obstacle ! Rendons-la umineuse, et laissons-la rayonner, et soyons ertains que beaucoup viendront se réchauffer, 'éclairer à sa flamme ; et que cette certitude oit notre meilleure récompense, et même n'en herchons pas d'autre !

LES DIEUX JALOUX

Cette superstition (si c'en est une), qui coniste à croire que tout homme doit payer ribut à l'infortune, à une sorte de Destin aloux, et que celui-ci ne perd rien pour ttendre, que tôt ou tard il réclamera son dû, aura se faire payer en une fois ce qu'il aura ongtemps omis ou refusé de recouvrer au our le jour ; cette superstition, qui notamnent sert de thème à la légende de l'anneau le Polycrate, versifiée par Schiller, cette uperstition n'est pas tout à fait éteinte.

L'idée qu'un bonheur trop grand, trop prolongé constitue une menace redoutable a survécu à l'antique croyance au Destin. « Je suis trop heureux, cela m'inquiète. — Il a eu trop de chance jusqu'ici, cela ne peut durer. » Voilà des phrases courantes. Elles ne signifient pas seulement que le bonheur est, par la force des choses, instable, éphémère ; elles ne constatent pas seulement un fait d'expérience ; elles impliquent un certain besoin — ou une certaine crainte — de justice distributive, et la supposition, d'ailleurs fausse, que, tout compte fait, chacun a sa part, à peu près égale pour tous, de joies et de calamités.

De cette croyance superstitieuse, voici deux témoignages empruntés à deux écrivains allemands modernes (l'un mourut en 1865, l'autre est encore vivant) : « C'est cette peur qu'on éprouve au printemps, sans qu'on sache pourquoi ni comment. On sait bien cependant que, le printemps venu, tout doit

l'embellir. Néanmoins on a peur. Et c'est du bonheur précisément que l'on a peur... Or, à présent que mes vœux les plus chers vont se réaliser, ne suis-je pas dans le même cas? Ne puis-je, pour tout de bon, désirer que le rôti soit brûlé, ou cassée une des plus belles assiettes ? Le bonheur est comme le soleil. Il y faut un peu d'ombre, pour que l'homme se sente à l'aise» (Otto Ludwig, *Der Erbfœrster*).

« Il faut, se disait-il, qu'un triste événement se prépare, car on n'a pas le droit, sur terre, de se sentir joyeux à ce point » (Sudermann, *Frau Sorge*).

Et voici encore ce qu'Hector Malot, dans son roman *Vices Français*, fait dire à un des personnages : « Ce bonheur, le nôtre, me paraît si grand, si énorme, si au delà du naturel et de l'ordre qui règle la marche ordinaire des choses humaines, que j'en deviens superstitieuse et me figure qu'il doit provoquer les vengeances de quelque Némésis. »

Jules Verne a écrit un roman, *les Inde Noires*, dont l'action se passe dans les houil lères d'Écosse, à l'époque où la lampe Dav n'existait pas encore. Pour parer, dans l mesure du possible, aux coups de grisou voici l'expédient qu'on employait. Un homme appelé le pénitent, à cause de son couvre chef semblable à une cagoule, parcourait e rampant les galeries, et, de la main droite brandissait, à l'extrémité d'une longue perche une torche enflammée. Cela provoqua d'ordinaire de petites explosions locales pe dangereuses, et, le grisou n'ayant pas de l sorte le temps de s'accumuler, les catastrophe étaient relativement rares.

Peut-être en va-t-il ainsi du malheur. Parfoi il s'amasse en silence, pour éclater tardive ment sur nous avec un fracas terrible. N vaut-il pas mieux lui payer notre petite dett journalière ?

Qui de nous, toutefois, croit encore à de

dieux jaloux? Bien plutôt serions-nous portés à craindre la jalousie des hommes et tentés de lui attribuer, en partie, ces dénouements tragiques où aboutissent presque sans exception les existences humaines les plus grandioses, les plus favorisées, les plus épiques.

Il y a bien tout de même une sorte de Destin, une sorte de Fatalité. Oui, seulement, ce n'est pas au-dessus ni hors de nous qu'il faut la chercher, mais en nous-mêmes. Elle est faite de la présomption insolente, de la confiance aveugle, de la témérité sans bornes que des succès répétés, une chance ininterrompue ne manquent pas d'engendrer à la longue et qui ne sauraient non plus manquer de conduire tout droit aux pires catastrophes.

NITCHEVO !

Expression fréquente dans la bouche des Russes et signifiant : « Peu importe ! »

C'est nous qui donnons leur valeur aux choses. Rien n'a d'importance en soi, n'a d'autre importance que celle que nous y attachons, que nous voulons bien y attacher, que nous avons la sottise ou la sagesse, la pusillanimité ou l'héroïsme d'y attacher.

Apprends à évaluer les choses pour en jouir, mais, autant que possible, de façon à n'en point souffrir. Ne sois pas esclave — et victime — de la valeur que tu leur as une fois attribuée. Sois toujours prêt à la modifier, à l'estimer zéro, s'il le faut, demain, après l'avoir estimée, hier, ... inestimable.

Rappelle-toi tes jeux d'enfant, les heures passées à faire manœuvrer des soldats de

plomb! Tes occupations d'homme sont-elles, au fond, plus sérieuses? Aime-les, si tu veux, mais sache, au besoin, les mépriser aussi.

Souviens-toi comme tu te désolais, enfant, lorsque le mauvais temps rendait impossible la partie de plaisir projetée! Aujourd'hui, il suffit d'une minute pour t'en consoler. Apprends à traiter ainsi toutes choses. Cultive l'art précieux de savoir, le cas échéant, opposer à tout et à tous l'indifférence la plus complète.

Imagine, en effet, les pires éventualités, les pires souffrances, les pires désastres... La mort peut t'en délivrer. Et la mort, vois-tu, la mort n'a pas plus d'importance que la vie.

Si la vie te plaît, restes-y! Si elle te déplaît, va-t'en! Mais ne récrimine pas, ne t'arrache pas les cheveux! Ne maudis pas Dieu, n'accuse pas le Destin! Ne sois pas l'enfant qui insulte et frappe le meuble auquel il s'est heurté, l'enfant dont la colère, dont le chagrin fait

sourire les grandes personnes !... les fait rire ou les excède !

N'importune pas de tes jérémiades ceux qui trouvent la vie bonne ! Si tu souffres, ne le laisse pas voir. Tais-toi ! Ne sois pas un trouble-fête pour les autres. Cache ton deuil pour que la lumière du soleil n'en soit pas assombrie. Ne prête point à rire à ceux ou à Celui pour qui tout homme est encore un enfant, pour qui nul d'entre nous peut-être n'a encore atteint l'âge de raison !

Toi qui passes ton temps à te plaindre de la vie et à craindre la mort, réfléchis une minute. Envisage les deux hypothèses (il n'en existe pas d'autre), créature éternelle ou créature périssable que tu es !

Si tu dois subsister éternellement, la mort n'a pas d'importance. Et si tu dois retourner au néant, c'est la vie qui n'a pas d'importance.

Rien de ce que nous faisons, rien de ce qui

nous advient ici-bas n'a d'importance en soi. Tu t'imagines qu'il y a des choses sans importance, d'autres qui en ont peu, d'autres qui en ont beaucoup. C'est toi seul qui établis ces distinctions, qui attribues aux choses ces valeurs diverses. Comprendre cela une fois pour toutes, voilà sans doute l'unique chose qui ait quelque importance.

Sois le maître des valeurs, reste libre de les déterminer, à tout moment, comme il convient.

Aie deux poids, l'un pour la veille, l'autre pour le lendemain, et deux mesures, l'une pour la victoire, l'autre pour la défaite. Estime les biens que tu possèdes, tant que tu les possèdes, aussi haut que possible. Si tu viens à les perdre, méprise-les. Et ceux auxquels tu ne peux prétendre, méprise-les doublement !

Espère, désire, veux ! Et travaille à réaliser ton espoir, ton désir, ta volonté ! Mais, si tu échoues... nitchevo !

Aspire à la gloire, mais, si tu restes obscur... nitchevo !

Fais tout ce qui est en ton pouvoir pour conserver ta santé, ta fortune. Mais, si tu deviens malade ou pauvre... nitchevo !

Fais tout ce qui est en ton pouvoir pour conserver ta mère, ton épouse, ton enfant, puisque tu les aimes. Mais si ton enfant meurt, ou ta mère, ou ton épouse... nitchevo !

Le dernier mot, vois-tu, de la sagesse humaine, et le premier balbutiement de la sagesse surhumaine est l'insouciance... Non pas l'insouciance passive, animale de la créature rudimentaire, mais l'insouciance calculée, acquise et conquise, l'insouciance olympienne, l'insouciance divine... Non pas la résignation lâche de ceux qui n'ont pas lutté, mais la résignation souriante et hautaine de ceux qui affrontèrent l'Invincible...

On n'y parvient pas d'un seul coup. Il y faut un entraînement prolongé, une pratique quoti-

dienne. Le raisonnement n'y saurait suffire. Mais il nous détermine à nous y efforcer. Exerçons-nous d'abord à n'attribuer aucune importance à ce qui nous semblait avoir quelque importance. Alors, les choses qui nous paraissent aujourd'hui capitales, à leur tour nous sembleront médiocres.

Commence par dire : J'ai manqué le train... nitchevo ! Des voisins bruyants m'empêchent de dormir... nitchevo !

Tu finiras par dire : je suis ruiné... nitchevo ! Je vais mourir... nitchevo !

COMMENT VIVENT LES GRANDES ŒUVRES

Les grandes œuvres littéraires sont immortelles à un double titre. Tout d'abord il est exact qu'elles ne meurent point, en ce sens qu'elles ne tombent point dans l'oubli, qu'on ne cesse de les lire ou de les représenter.

Mais ce n'est pas tout. On les étudie, on les commente, et, ce faisant, on y *découvre* des choses toujours nouvelles. Et, par là, il faut entendre non seulement des choses restées jusque-là inaperçues, mais tant d'autres auxquelles l'auteur n'avait point songé, de celles qui, strictement parlant, ne se trouvaient point dans l'œuvre en question. Si bien que le mot juste ici serait, plutôt que découvrir, *inventer*. Les critiques se figurent commenter, interpréter l'auteur ; en réalité, ils l'*enrichissent*, le *continuent*. Et ce qui est vrai des critiques, des meilleurs, s'applique également aux comédiens.

Cela s'applique même aux simples lecteurs. Chacun de ceux-ci comprend le livre, en est ému, le goûte à sa manière et selon son tempérament. Il lit, avec son âme d'aujourd'hui, ce qui fut écrit voilà cent ans ou voilà mille ans, et, si l'auteur pouvait revenir voir ce qui se passe dans l'esprit de ses admirateurs,

prendre connaissance des appréciations qu'inspira son œuvre, il serait plus d'une fois surpris des desseins qu'on lui prête, confus des mérites dont on le gratifie. Le texte d'une œuvre a beau demeurer intact, son contenu se modifie, grandit avec les siècles. Elle vit, par conséquent, dans toute l'acception du mot ; non pas indéfiniment sans doute, mais jusqu'au jour où s'épuise la capacité de suggérer des idées et des émotions qui était en elle.

Quelquefois cette capacité ne se révèle qu'assez longtemps après l'apparition de l'œuvre ; cela peut tenir à quelque circonstance fortuite ; cela peut tenir aussi à ce que l'auteur était en avance sur son époque, était un de ces hommes que leur génie même condamne à une gloire posthume. Il était celui qui, percevant dans l'ombre environnante une clarté nouvelle, s'empresse de la signaler à ses contemporains et que ses contemporains traitent de fou et d'halluciné, car ils

ont beau écarquiller les yeux, ils ne voient rien. Leurs yeux ne peuvent discerner encore ce que les siens déjà distinguent. S'il est sage, il ne doit ni s'étonner ni leur en vouloir. Il se contentera de léguer son œuvre aux hommes futurs, sûr que les chances qu'elle a de vivre ne peuvent que croître avec les années, résigné, quant à lui-même, à mourir incompris, étant de ceux qui pensent : « Ce n'est point pour moi que je vis, mais pour mon œuvre ! »

LE DOUBLE MOI

Étrange pouvoir qu'a l'homme de se regarder vivre, de se dédoubler, d'être à la fois acteur et spectateur, voire de se donner la comédie à soi-même !

Peut-on, cela étant, se rallier, tout au moins en ce qui concerne l'homme, au pur phénoménisme, admettre que l'individu n'est

rien qu'un agrégat complexe ou une suite ininterrompue de faits physiologiques et psychiques, et qu'il n'y a, derrière, dessous ou à côté, nulle entité, nulle substance, pré et post-existante?

Où gît l'illusion? Est-ce quand on se croit un? Est-ce quand on se voit double?

Certes, nous ne nous « regardons » pas à toute heure. D'ordinaire même, chez la plupart encore d'entre nous, ce dédoublement ne s'effectue pas ou ne s'effectue qu'avec peine ; et il a moins de chances de s'effectuer, quand nous sommes en proie à de violentes agitations.

Mais, au théâtre non plus, le spectateur assis dans son fauteuil ne passe point son temps à se dire : « Ce que je vois là, sur la scène, est factice, irréel. » Si la pièce est très poignante, il arrivera que, en dehors des entr'actes, pas une minute nous n'aurons cette pensée, mais bien au contraire l'illusion que nous sommes

en pleine réalité, voire que nous pouvons intervenir dans l'action. Et, tout comme dans la vie, cette illusion est d'autant plus forte que nous possédons une moindre culture. Tel, ce spectateur d'un théâtre de faubourg, criant au héros d'un mélodrame : « Ne va pas là ! Il va te tuer ! » Il, c'était le traître. Tel encore cet « apache », criant à un personnage qui se précipite, le poignard levé, sur son ennemi : « Pas comme ça, tu vas le rater ! »

Le sentiment que notre moi acteur et notre moi spectateur ne font qu'un ne serait-il de même qu'une illusion, qui nous domine notre vie durant, plus ou moins invinciblement, suivant que nous sommes plus ou moins cultivés?

... Vienne la mort ! et, le rideau tombé, la rampe éteinte, les acteurs disparus, n'est-ce pas alors seulement que nous rentrerons dans la réalité ?... Nous dirons : « La pièce

fut gaie (ou tragique). J'ai bien ri (ou bien pleuré). Mais ce n'était qu'une pièce. »

... Et peut-être aussi n'y a-t-il pas en nous d'entité préexistante. Cette entité serait, comme le libre arbitre, un produit de l'évolution. Nous ne sommes pas, nous devenons des individus. Et, à mesure que notre individualité se développe, ce dédoublement du moi, qui n'est, somme toute, qu'un symptôme de conscience supérieure, se fait plus fréquent, plus habituel. A nous de la développer suffisamment, de lui donner peu à peu la cohésion et la vigueur nécessaires pour la rendre impérissable.

MÆTERLINCK ET L'IMMORTALITÉ

Examinant, dans un essai de son livre *l'Intelligence des fleurs*, le problème de l'immortalité individuelle, Mæterlinck reconnaît que la survie, telle que l'imaginent, telle que

la souhaitent la plupart des hommes, implique la mémoire du passé. Mais cette conception lui paraît enfantine et absurde.

« Il nous semble, écrit-il, que si notre existence ne se continue pas avec la plupart des misères, des petitesses et des défauts qui la caractérisent, rien ne la distinguera de celle des autres êtres... N'est-ce pas agir comme un malade, qui, pour se retrouver, être sûr qu'il est bien lui-même, croirait qu'il est nécessaire de continuer sa maladie dans la santé et dans la suite illimitée des jours ? »

Mæterlinck se rencontre ici avec Nietzsche. On lit, en effet, dans les notes posthumes sur le Retour Éternel : « Tu sens qu'il te faut prendre congé, bientôt peut-être — et le crépuscule de ce sentiment rayonne sur ton bonheur. Fais attention à ce témoignage : il signifie que tu aimes la vie et toi-même, j'entends la vie telle que tu l'as subie jusqu'à présent — et

que tu soupires après l'éternisation de cette même vie. *Non alia, sed hœc vita sempiterna.* »

Voilà un singulier raisonnement et une étonnante méprise touchant la façon dont l'homme se représente la survie et souhaite l'immortalité. Mæterlinck, en particulier, confond la persistance du passé dans le souvenir avec sa persistance dans la réalité. Seule, la première est une condition de la survie telle que nous l'entendons, telle que nous la voulons. Et nous avons bien raison de l'entendre, de la vouloir ainsi. Tout autre genre d'immortalité ne serait qu'une duperie. Ce qu'il y a d'intéressant, de passionnant dans la vie, ce qui fait le prix de l'individuation, ce qui la constitue, c'est précisément cette faculté de rattacher les uns aux autres les états antérieurs successifs, de les comparer, et d'y puiser des leçons pour notre conduite future, d'en tirer profit en vue de notre bonheur.

Car, si nous tenons à la vie, c'est à cause des chances qu'elles nous offre de réaliser, tôt ou tard, ce bonheur. Et si la mort nous effraie, c'est qu'elle vient mettre fin prématurément à l'entreprise. Et, si nous désirons survivre, c'est afin de la poursuivre, cette entreprise. Mais comment pourrions-nous la poursuivre efficacement, si nous ne nous rappelions les expériences déjà faites, nos insuccès, nos progrès, nos luttes? Et comment pourrions-nous jamais être vraiment heureux, comment pourrions-nous apprécier à son juste prix, goûter dans sa plénitude notre bonheur, si nous devions oublier toute la peine qu'il nous en coûta pour le conquérir?

Non, certes, nous ne demandons pas à traîner « dans la suite illimitée des jours les misères, les petitesses et les défauts qui caractérisent notre existence actuelle », c'est bien plutôt pour la joie d'en triompher que nous réclamons une prolongation de nos jours. Et

cette joie serait-elle possible, si nous perdions le souvenir de ce qui a précédé ?

L'homme fait ne peut s'empêcher de sourire en songeant à son enfance, aux illusions, aux craintes et aux espérances puériles dont il était le jouet, à l'ignorance profonde qu'il subissait alors. Il y a, dans ce sourire, quelque pitié et beaucoup d'indulgence pour soi-même. Mais c'est un sourire sans amertume, qui trahit au contraire la fierté du chemin parcouru, du développement accompli, l'orgueil de s'être « dépassé ». Est-ce que l'abîme qui existe entre la mentalité de l'enfant et celle de l'adulte empêche que ce soit *la même vie* qui se continue, la même vie *du même individu ?* Et ne peut-on supposer, entre la vie présente et celle d'outre-tombe, une différence aussi grande, sans interruption non plus, ou du moins sans l'interruption définitive de la conscience, de la mémoire ?

Il y a, dans ces pages de Mæterlinck, une

autre grosse erreur. Après avoir dit que la survie sans la mémoire nous apparaît dénuée de valeur, il écrit, quelques pages plus loin : « Qui de nous, s'il s'endormait ce soir, avec la certitude scientifique et expérimentale de se réveiller dans cent ans, tel qu'il est aujourd'hui, et dans son corps intact, *même à la condition de perdre tout souvenir de sa vie antérieure* (ces souvenirs ne seraient-ils pas inutiles ?), qui de nous n'accueillerait ce sommeil séculaire avec la même confiance que le doux et bref sommeil de chaque nuit ? Loin de la redouter, beaucoup n'accourraient-ils pas à cette épreuve avec une curiosité empressée ? Ne verrait-on pas bien des hommes assaillir de leurs prières le dispensateur du sommeil féerique et implorer comme une grâce ce qu'ils croiraient un miraculeux prolongement de leur vie ? Pourtant, durant ce sommeil, que resterait-il, et, à leur réveil, que retrouveraient-ils d'eux-mêmes ? Quel lien, au moment où

Ils ferment les yeux, les rattacherait à l'être qui doit se réveiller sans souvenirs, inconnu, dans un monde nouveau ? Néanmoins, leur consentement et toutes leurs espérances à l'entrée de la longue nuit dépendraient de ce lien qui n'existerait pas ? »

Hypothèse fausse, en contradiction avec les affirmations précédentes de l'auteur. Ni moi, ni lui non plus, ni personne n'accueillerait avec empressement ce sommeil centenaire, si nous devions, au réveil, avoir perdu tout souvenir de notre existence antérieure.

Quand j'étais enfant, ma mère me donna une fois un pièce blanche, en ajoutant : « Seulement, il ne faut pas la dépenser. » Je répondis avec beaucoup d'à-propos : « En ce cas, ce n'est pas la peine que tu me la donnes. »

A la proposition formulée par Mæterlinck, tout homme sensé répondra de même : « A quoi bon me promettre le réveil, si c'est *un autre* qui, *dans mon corps*, se réveille ? »

J'irai même plus loin. Je prétends que, si l'on disait à quelqu'un qui va s'endormir : « Tu dormiras cent années, comme la Belle au Bois dormant ! », il accueillerait sans enthousiasme (curiosité mise à part) la perspective de cette longue léthargie. C'est la certitude du réveil très proche qui fait que nous nous endormons chaque soir sans appréhension. Et encore, il y a des exemples d'une telle appréhension. Je l'ai, pour ma part, éprouvée quelquefois, au seuil de cette abolition, si courte soit-elle, de la conscience ; et sans doute ne suis-je pas le seul.

Il va sans dire, d'ailleurs, que toute appréhension de ce genre reste, aux yeux de la raison, peu justifiable, même s'il s'agissait d'un sommeil séculaire. Car, pour notre conscience, dormir une heure ou dormir des années, c'est tout comme.

Un vœu fort naturel, au contraire, chez un esprit curieux, chez un savant, serait de pou-

oir diviser son existence en trois parties, par xemple. A quarante ans, il s'endormirait our un siècle et se réveillerait sans avoir ieilli. A soixante ans, nouveau sommeil avant ı dernière période. Quel plaisir de dépayse- ıent, de surprise incomparable ne ressenti- ait-il pas chaque fois en se retrouvant dans n monde transformé ! Plaisir plus intense, à e point de vue, que n'en saurait donner ıême l'immortalité terrestre !

Cette hypothèse se trouve parfois réalisée, ısqu'à un certain point, dans les cas — très ares — de léthargie se prolongeant dix ans et lus ; dans d'autres encore : celui, par exemple, e cet Italien qui, condamné, vers l'âge de ingt ans, à la prison perpétuelle, vient d'être racié et remis en liberté, après un demi-siècle l'internement !

LA CONQUÊTE DU CIEL

> Qu'importe la grandeur,
> splendeur et la profonde
> du trou, si nous savons q
> ce trou doit ensevelir tou
> notre destinée ?
>
> VILLIERS DE L'ISLE-AD

Depuis les âges les plus reculés, l'homm rêva la conquête du ciel. S'élever jusque l haut, jusqu'à cette voûte, bleue le jour et, nuit, constellée d'or, jusqu'à la lune, jusqu'a soleil, jusqu'aux astres, voilà un projet qui n cessa jamais de hanter son esprit. Et il est pr bable que, de bonne heure, des tentative plus ou moins puériles, eurent lieu afin de l réaliser. Le souvenir nous en a été transmi dans le mythe des Titans entassant Ossa su Pélion pour détrôner Zeus et surtout dan la légende, quasi-historique, de la Tour d Babel. Cette grandiose entreprise, semble-t-i

igua momentanément, sous l'empire d'un ommun espoir, les différents groupes umains entre lesquels l'état de guerre devait tre la règle. Puis, lorsqu'elle eut échoué, la iscorde, de nouveau, les désunit et les dis-ersa. Peut-être se trouva-t-il, dès ce temps-à, un sceptique pour émettre les premiers outes sur l'existence d'une voûte céleste.

Aujourd'hui personne n'y croit plus, à cette oûte. Mais la conquête du ciel, de l'espace, e reste-t-elle pas, au fond, le but suprême ers lequel, malgré les guerres, malgré la utte pour la vie individuelle, convergent, plus u moins consciemment, tous les efforts de 'humanité.

Tous ou presque tous, nous sommes péné-rés de cette idée, qu'à moins d'un cataclysme nattendu ou d'une entente, plus invraisem-blable mille fois, qui s'établirait entre les ommes en vue de ne plus procréer, notre spèce se perpétuera jusqu'au jour, incal-

culablement lointain, où le globe aura cessé d'être habitable. Ce jour-là, nos descendants réfugiés en nombre infime dans le petit coin de vallée où persistait encore un peu d'air d'eau, de chaleur et d'aliments, s'éteindront ces indispensables facteurs vitaux venant à manquer tout à fait. Wells, dans *la Machine à explorer le Temps*, nous a montré les derniers hommes agonisant sur la terre, que ne parvient plus à réchauffer un soleil pâle et clignotant.

L'humanité n'a-t-elle donc aucune chance de survivre, même après que notre planète sera devenue inhabitable ?

Il suffirait pour cela qu'elle réussît à quitter auparavant cette planète et à trouver ailleurs un gîte. Cette fois il n'est plus question d'atteindre, en bâtissant des tours colossales, le seuil azuré d'un firmament chimérique. Il s'agit de changer d'astre, tout simplement.

Cette idée n'est pas neuve. Jules Verne,

Wells, l'Allemand Lasswitz ont imaginé de des voyages interplanétaires, soit de la Terre à la Lune, soit de Mars à la Terre, soit de la Terre à Mars. Mais les êtres qui les entreprenaient n'y étaient poussés que par le caprice ou la curiosité. Un jour peut venir où la réalisation de cette fiction apparaîtra aux hommes comme une nécessité, comme l'unique chance de salut.

En dehors de la littérature romanesque, d'autres symptômes manifestent la persistance de ce rêve magnifique, conçu dès l'origine par nos premiers ancêtres. La question des communications, par signaux, avec Mars, celle des ballons dirigeables et des aéroplanes, sont deux aspects du même problème. En outre, la conscience du but à atteindre s'affirme et grandit en nous : le sentiment que tous les labeurs, tous les progrès accumulés par les générations successives, sous la poussée des intérêts les plus divers, con-

couraient, en définitive, à la poursuite de ce but et de nul autre. Somme toute, c'était l'instinct de conservation, instinct collectif, très clairvoyant et très prévoyant, qui, à leur insu, préoccupait ainsi les individus. Il s'agissait, il s'agit encore aujourd'hui de préserver l'espèce de cet anéantissement par asphyxie et inanition qui l'attend ici-bas.

Comment donc ? Je l'ai dit. En faisant ce que font, périodiquement, les hirondelles, ce qu'ont fait jadis les animaux et sans doute aussi les hommes, aux temps où les conditions climatériques du globe subirent des bouleversements rapides. En émigrant d'une planète à l'autre, comme eux d'une latitude à l'autre.

Est-ce possible ? Pourquoi pas ?... Seulement, dépèchons-nous. C'est une lutte de vitesse qui s'engage entre le refroidissement, le desséchement de la terre et les progrès de la science, de la technique humaine. Et, des

illions d'années dussent-elles s'écouler ncore, avant que la terre devînt incapable de ous offrir un abri, c'est là un délai tout de nême assez bref, si l'on songe à l'énormité e la tâche à accomplir.

Comme on comprend bien l'impatience de e savant, mort il y a quelques années, qui, vant d'expirer, pria ses confrères de ne pas e déranger pour suivre son convoi, disant : Nous n'avons pas de temps à perdre. *Laboemus !* »

Oui, l'homme, qui fit déjà tant de merveileuses découvertes, trouvera également, qui ait ? le moyen d'assurer la pérennité de espèce. Sinon, toutes nos découvertes appaaissent vaines, tous nos efforts ridicules. l ne faut pas que la route suivie par nous boutisse à une impasse. Si telle n'était pas otre ambition secrète, si cet espoir latent ne ous soutenait pas, un grand nombre de nos estes, de nos actes resterait une énigme. Cha-

cun de nous a l'air de songer à son propre so
infiniment plus qu'à celui de la race. La pers
pective de retourner au néant le révolte e
l'épouvante ; serait-il aussi ému d'apprendr
que le genre humain finalement périra ? E
pourtant, s'il en doit être ainsi, que signifie,
quoi rime cette recherche obstinée de la vérité
des lois naturelles, de leurs applications mul
tiples ? Est-ce curiosité pure ? Est-ce simple
ment désir de léguer aux générations posté
rieures un peu plus de confort ou de sécu
rité ? A quoi bon, si, tôt ou tard, quand l
terre ne sera plus qu'un amas d'élément
chimiques inertes, où se confondront les pous
sières de tous les êtres, rien ne doit subsiste
de cet effort mille fois millénaire ? Et la gloire
que rêvent les génies, ne la rêvent-ils qu
pour une durée limitée ? S'ils ne l'espéraien
pas éternelle, penseraient-ils qu'elle valût la
peine d'être conquise ?

Il se peut que cet espoir soit un leurre. Et

le fait, l'humanité reste toujours à la merci lu hasard, d'une catastrophe imprévue. Mais et espoir existe, on ne saurait le nier. Sans ui, le formidable, l'infatigable labeur humain ie s'explique, ne se justifie guère.

Au contraire, si, pénétrés de cet espoir, lûment avertis du danger qui nous menace, onscients de la nécessité qui s'impose à ious de gagner de vitesse les forces inéluctables travaillant à faire de la terre un astre nort, nous considérons tant de têtes courbées sur les livres, tant d'yeux fixés sur les cornues, tant de mains forgeant des outils, tant le fronts qui méditent, tant de vies qui succombent à la tâche, comme tout ce spectacle, levant lequel, au premier abord, songeant au ciel rieur, aux sentiers ombreux, aux fleurs les prairies, aux chairs parfumées, aux mille et mille possibilités, aux mille et mille tentaions de joie immédiate, nous nous senions déconcertés et apitoyés, comme toute

cette vision s'éclaire d'un jour nouveau

Et comme aussi on se prend à maudire plus haut et plus fort que jamais, ces haine de peuple à peuple et d'homme à homme, qu gaspillent tant d'heures, de forces et d'exis tences si précieuses !

Car qui sait depuis quelles éternités, su tant d'astres épars dans l'Infini, d'autre humanités ont caressé le même rêve, de sor tir de leur isolement, de parcourir l'espace et se sont éteintes avant d'avoir pu le réaliser?

Est-ce à nous, habitants de ce globe minuscule, qu'est dévolue la mission de faire aboutir enfin tant d'efforts renouvelés, accumulés dans les siècles des siècles ? Le Surhomme, l'Homme-Dieu, conquérant de l'Univers, régnant sur la terre et dans les cieux, naîtra-t-il de nous ?

Travaillons !

DE LA SOUFFRANCE UNE JOIE ET DE LA JOIE...

Artémise est atteinte d'une maladie chronique qui l'oblige à suivre un régime fort sévère, à s'abstenir de ses plats favoris, à renoncer aux dîners en ville, à faire un exercice forcé, contraire à ses goûts et à ses habitudes. Son confesseur lui a recommandé d'offrir à Dieu toutes ces privations, afin qu'elles lui soient comptées au grand jour où seront mis en balance nos péchés et nos mérites. Et Artémise se console, que dis-je? se félicite presque d'être malade, songeant que les ennuis qu'il lui faut subir lui vaudront une meilleure place dans le ciel.

Damon a, jeune encore, conquis une haute situation dans l'État. Il est ministre, membre de l'Académie Française, etc... Son nom est dans toutes les bouches, son portrait aux

vitrines. Son ambition se déclare enfin, pou le moment du moins, satisfaite. Mais il pens à sa mère, la plus grande tendresse de sa vie sa mère, morte alors qu'il luttait encore, a milieu d'épreuves sans nombre, sa mère, don il fut l'idole, sa mère, trop tôt disparue, e qui n'aura pas eu l'allégresse suprême de l voir à ce rang dont elle le jugeait digne ! Ah comme elle serait fière, comme elle serai heureuse ! Et quel bonheur ce serait pou lui-même d'aller, aujourd'hui, baiser ce front vénéré, qu'il revoit, prématurémen ridé par les soucis, les angoisses, les disgrâces de naguère !... Elle est morte !... Et son cœur se serre affreusement, et des larmes lui montent aux yeux, pendant qu'il relit sur *l'Officiel* le compte rendu de la dernière séance de la Chambre, où il prononça un éloquent discours, dont l'affichage fut voté à mains levées...

Tant l'homme est habile à faire de sa

ouffrance une joie et de sa joie une souf-
rance !

Armande vient d'éprouver une grosse léception. Une de ses cousines vient de décéler, laissant toute sa fortune à des œuvres le bienfaisance. Cent mille francs, sur lesquels lle comptait, lui échappent. Mais, à sa rage, ne joie maligne se mêle. Un de ses parents, vec qui elle est brouillée à mort, se trouve rustré, lui aussi. Et comme, légalement, il levait hériter d'une part encore plus grosse, lle triomphe quand même, en se représenant la grimace qu'il a dû faire, car, de cet éritage, il avait, bien plus qu'elle, un pressant besoin. Et peu s'en faut qu'en son for ntérieur elle ne sache gré à la défunte d'avoir insi disposé de ses biens.

Philémon possède, depuis quelques jours, ne maîtresse adorable, plus charmante que outes celles qu'il a eues ou dont il a rêvé. Il evient d'un rendez-vous et se remémore les

heures d'incomparable félicité passées auprè d'elle, quand soudain cette pensée lui travers l'esprit : « Ah ! si seulement j'étais son pre mier amant ! Mais, avant moi, elle en eu d'autres, combien d'autres ? Elle leur donn les mêmes ivresses, elle reçut d'eux les même étreintes. Et peut-être, au milieu de no communes extases, leur image, dans son cœur, se confond-elle avec la mienne... » E une jalousie rétrospective vient gâter irrémé diablement l'impression de bonheur sans mélange qui, une minute plus tôt, le possédai tout entier.

Tant l'homme est ingénieux à faire de sa souffrance une joie et de sa joie une souffrance !

Nous avons vu précédemment quelles craintes superstitieuses assaillent parfois les hommes aux plus belles heures de leur vie.

Et Nietzsche, en revanche, a écrit : « Jamais je ne me suis donné à moi-même autant de

bonheur que pendant mes années de maladie les plus douloureuses. »

Tant l'homme est habile à faire de sa joie une souffrance et de sa souffrance une joie !

OPTIMISME

La vertu est une belle chose, mais il faut se demander si la lutte brutale et sans scrupule pour la satisfaction des appétits n'est pas, à certains égards, plus féconde. Un acte peut ne pas faire honneur à qui l'accomplit et néanmoins contribuer au progrès universel. Il arrive qu'un égoïste ait plus d'intérêt à rendre service, à participer à une bonne œuvre qu'à commettre une coquinerie et que, dans la circonstance, son égoïsme profite autrement à tous que l'altruisme sincère, mais un peu nonchalant, du voisin. Pour qui considère de haut le

spectacle de l'histoire humaine, il semble parfois que les crimes, les trahisons, les bassesses, les vilenies de tout genre aient été et restent, aujourd'hui comme hier, aussi nécessaires au développement de l'espèce que le désintéressement, la charité et l'héroïsme. En tout cas, les mobiles qui poussent l'individu à agir d'une certaine façon ont pour la société moins d'importance que les conséquences de cette façon d'agir.

Nous causions politique, un de mes amis et moi.

Mon ami était sombre et plein d'amertume.

« Ce qui m'écœure, disait-il, c'est que tous ces gens-là, qui font de si belles professions de foi, n'en pensent pas un mot d'ordinaire. Ils parlent de leur dévouement au pays et ne songent qu'à leurs ambitions personnelles. Ils se proclament les défenseurs des humbles, des travailleurs, et n'ont au cœur rien d'autre que la soif de s'enrichir et de parvenir. Ils n'ont

pas de convictions, ils n'ont que des convoitises. Un tel, rédacteur en chef d'une feuille radicale-socialiste, n'aurait pris, dit-on, ce poste qu'après avoir sollicité en vain la direction, plus lucrative, d'une Croix de province. Cet autre, baron de l'Empire et maire d'un gros chef-lieu, qui a passé avec la liste de concentration républicaine, se vante d'être invité aux chasses à courre du marquis de Z..., royaliste impénitent, et ne serait guère flatté sans doute si le citoyen Patouillard, ouvrier menuisier, dont le nom côtoyait le sien sur cette liste, venait lui serrer la main en présence dudit marquis, etc., etc... »

Mon ami continua longtemps sur ce ton. Quand il eut achevé, je lui dis :

« D'accord. Les hommes, considérés isolément, justifient les réflexions les plus pessimistes. Les meilleurs ne valent pas grand'-chose. Quant aux autres... Bref, je partage vos doléances. Seulement, je crois qu'il ne

faut pas s'en tenir là, qu'il faut regarder plus loin, se demander où tout cela finalement aboutit. Avec quoi fabrique-t-on le papier, cette précieuse denrée? Avec des chiffons crasseux. Et le savon? Et certains parfums? Entrez chez cet horticulteur. Il vous fera admirer des roses magnifiques et goûter des poires succulentes. Demandez-lui combien il a employé de fumier pour obtenir ces merveilles. De même, sur le fumier des rancunes, des haines, des cupidités, des paillardises, de toutes les basses passions individuelles, nous voyons s'épanouir lentement, mais sûrement, la fleur du progrès terrestre. Que le député Y... se fasse, au Parlement, le champion des retraites ouvrières par philanthropie ou seulement pour conquérir, aux prochaines élections, un nouveau mandat, qu'importe, au point de vue collectif, si le résultat est le même, si, grâce à son intervention, un peu plus de justice pénètre dans la société? Et ce

conseiller municipal, dont le caractère et la vie privée méritent fort peu d'estime ! Nul, en tant qu'homme public, ne se montre plus empressé, plus serviable, nul ne consacre aux affaires communes plus de temps, plus d'efforts ! On prétend que cette anomalie s'explique par l'appât du ruban rouge. Vive, en ce cas, le ruban rouge ! et vive l'ambition mesquine, qui, d'un homme vulgaire et peut-être vil, a fait un personnage utile à la cité ! Enfin, pour passer à un autre ordre d'idées, que le Dr K... cherche un remède au cancer afin d'en battre monnaie ou par amour de l'humanité, qu'est-ce que cela ferait aux malades, le jour où, grâce à lui, ils pourraient effectivement guérir ? »

LE SORT COMMUN

La mort serait, pour les hommes, une perspective tout à fait insupportable, si elle

devait comporter des exceptions. Supposez que certains d'entre nous fussent immortels et que ce privilège se reconnût, dès la naissance, à quelque signe : la certitude de la disparition finale apparaîtrait aux autres mille fois plus odieuse et plus terrible. Il en serait à peu près de même si, au lieu d'être pour tous une éventualité prochaine et inéluctable, la mort n'était qu'une possibilité, une malchance, à laquelle chacun garderait l'espoir d'échapper indéfiniment, autrement dit si l'homme ne vieillissait point, pouvait vivre aussi longtemps qu'il lui plairait, à la condition d'éviter les maladies et les accidents. Que penserait alors le tuberculeux incurable ou l'ouvrier qu'on relève, après une chute, les reins cassés, en voyant autour de soi d'autres hommes, plusieurs fois séculaires, encore indemnes, toujours forts et bien portants? Accepterait-il son malheur avec la même résignation?

Au contraire, la pensée que tous, tôt ou tard, et dans un délai relativement court, un sort identique nous attend, cette pensée est éminemment consolante et rassurante. « Nous y passons tous ! Tant d'autres y ont passé avant moi ! Tant d'autres après moi y passeront ! »

Je fus, dans mon enfance, un écolier très turbulent. Je me souviens qu'une fois, pour je ne sais plus quel motif, notre professeur nous avait infligé à tous une punition collective. A la fin de la classe, il me prit à part et me dit : « Voyez ce que vous coûte votre mauvaise conduite ! Vous voilà privé de récréation. » Et moi de répliquer : « Ça m'est égal ! Je ne suis pas le seul. Les autres aussi sont privés de récréation. » Irrité de cette répartie, blâmable certes, mais si humaine, le professeur fit grâce aux autres, lesquels, par surcroît, loin de me savoir gré de cette faveur dont j'étais la cause involontaire, ne me ménagèrent pas les quolibets.

Nous sommes tous, hélas ! et sans espoir de rémission, condamnés à mort ! Et celui dont l'heure approche éprouve une consolation notable à se dire : « Vous tous, tant que vous êtes, qui vous réjouissez des années, courtes ou longues, que vous avez encore à vivre, votre tour viendra aussi ! »

Un de mes amis, poitrinaire (mort aujourd'hui), me confiait naguère : « Je n'en ai pas pour longtemps, je le sais. Mais qui donc en a pour longtemps ? Toi-même, seras-tu encore là dans dix ans, dans vingt ans ? Et, des plus jeunes, des mieux portants de nos contemporains, combien, dans cent ans, en restera-t-il? Pas un. »

Ce qu'il y a, au fond de toutes les réflexions de ce genre, c'est, ce me semble, un vif sentiment de la justice. « Puisque je meurs, se dit-on, il est juste que les autres meurent aussi. Or, ils mourront. Dès lors je n'ai plus le droit de me plaindre. »

L'homme supporterait plus aisément les douleurs de l'existence, s'il avait la certitude qu'elles fussent également réparties entre tous. Et l'expérience a beau nous enseigner que, sur l'échelle du bonheur et du malheur, il y a d'innombrables échelons, cette vérité trouve encore des incrédules. Si grande que soit leur détresse et si manifeste l'injustice du sort à leur égard, ils cherchent à se persuader que « chacun a ses peines », car ils ont besoin de cette conviction pour endurer les leurs.

Ce fut, de la part de l'Église, une invention — j'allais dire : diabolique — disons : monstrueuse, et ce fut, entre ses mains, une arme d'une incomparable puissance, un épouvantail sans pareil, que ce dogme du Paradis et de l'Enfer, où se trouve réalisée à l'extrême et perpétuée à l'infini cette inégalité des destinées humaines, contre laquelle proteste et s'insurge, plus que contre toute autre chose,

notre conscience la plus intime et notre instinct le plus fort.

DU LIBRE ARBITRE

J'ai commencé, comme tout le monde, par croire à ce qu'on appelle le libre arbitre. Puis, à force de lire et réfléchir sur ce problème, j'acquis la conviction que l'homme quand il choisissait entre deux ou plusieurs partis à prendre, y était déterminé par un motif, et que, ce motif une fois donné, il y avait pour lui impossibilité absolue d'agir autrement qu'il ne faisait, que, par suite, la liberté du vouloir n'existait pas, n'était qu'une illusion, nécessaire sans doute, mais une illusion.

Or, cette conviction vient d'être fortement ébranlée en moi, sinon détruite, au cours d'une promenade à bicyclette.

Je suivais un chemin récemment empierré. A un certain endroit, où il ne restait plus, des deux côtés de l'étroite chaussée, qu'un passage minuscule pour les roues de ma machine, j'hésitai une seconde entre le côté de droite et celui de gauche. Pourtant il me sembla que la gauche offrait, somme toute, une issue plus facile et je m'y engageai.

Et, ce faisant, j'eus soudain la notion très claire et très concrète de la manière dont se pose le problème du libre arbitre.

« Si tu passes à gauche, me disais-je, c'est que ce côté t'a paru meilleur. Voilà le motif qui détermina ton mouvement, tout comme une saute de vent fait tourner la girouette... Oui... Mais ne pourrais-tu pas revenir en arrière et passer, cette fois, à droite ?... Si fait. Seulement, cette fois-là, il y aurait deux motifs en présence et en lutte : d'une part la commodité plus grande du passage à gauche ; d'autre part le désir de te prouver à toi-même

que cette commodité plus grande ne t'oblige pas, te laisse libre, malgré tout, de passer, soit à droite, soit à gauche... Si, la seconde fois, tu passais à droite, cela ne démontrerait qu'une chose : à savoir que le second motif l'aurait emporté sur le premier. De même, si, malgré une saute de vent, la girouette ne tournait pas, cela prouverait tout bonnement qu'un obstacle quelconque, plus fort que le vent, l'empêche de tourner. Cela ne prouverait pas que la girouette est libre. »

Cette série de raisonnements traversa mon cerveau en bien moins de temps que je n'en mets à les analyser.

Et, aussitôt, pour la première fois de ma vie, ils ne me satisfirent point.

Je me dis : « Le fait que tes actes sont déterminés, tantôt par un motif, tantôt par un autre, prouve-t-il que la volonté n'est pas libre? N'est-ce pas plutôt que les cas où nul mobile n'influerait sur elle, au moment de

prendre une décision, sont, sinon théoriquement inconcevables, du moins, dans la pratique, inexistants ou rarissimes? Le libre arbitre peut, en théorie, exister, mais nous n'en faisons jamais usage, parce que, en fait, il est pour nous plus avantageux de n'en point faire usage. Toutefois, la possibilité même dont nous jouissons de transformer en mobile d'action, plus fort que notre intérêt, le désir de nous démontrer à nous-mêmes notre libre arbitre, ne constitue-t-elle pas, à elle seule, un argument irréfutable en faveur de son existence?

« La faculté que j'avais de revenir sur mes pas et de passer du côté droit ne démontre-t-elle pas que l'avantage que je trouvais à passer du côté gauche ne m'obligeait à le faire que dans la mesure où j'y consentais, ne m'y obligeait pas nécessairement, fatalement, comme c'est le cas de la girouette mue par le vent ? »

On connaît l'hypothèse fameuse de l'âne de Buridan. Placé entre deux bottes de foin également grosses et appétissantes, il mourrait de faim, objectent les adversaires du déterminisme, puisqu'il n'aurait aucune raison de préférer l'une à l'autre.

Ce n'est là, évidemment, qu'une plaisanterie, et pareille hypothèse ne se réalise jamais. Il y a, dans chaque cas particulier, un motif qui explique le choix, même quand nous n'apercevons pas ce motif. A défaut d'autres raisons, la faim déterminera l'âne à triompher de son incertitude. En outre, si, par exemple, l'âne choisit la botte de droite, c'est peut-être que le côté droit de son corps est physiologiquement plus développé, qu'il a eu, jusque-là, plus souvent l'occasion de tourner la tête à droite. Si moi-même, parcourant une rue, je prends de préférence, machinalement, sans motif apparent ni délibération consciente, le trottoir de droite, cela

tient sans doute à la même raison, à ce que je suis droitier, ou encore à ce que les règlements de police nous ont accoutumés à prendre notre droite.

Mais l'âne ne se dira jamais, au moment où un réflexe de ce genre lui fait incliner la tête vers la botte de droite, l'âne ne se dira jamais : « Tiens ! si je résistais à cette impulsion, si je me prouvais à moi-même l'existence de mon libre arbitre en mangeant la botte de gauche ! » Tandis que, au moment où je vais prendre le trottoir de droite, cette idée-là peut fort bien me venir à l'esprit, auquel cas je pourrai prendre le trottoir de gauche.

Et même si, ayant eu cette idée, je prends quand même le trottoir de droite, cela ne prouvera pas que le désir de me prouver mon libre arbitre m'a déterminé moins fortement que le réflexe droitier, mais qu'il m'a suffi de constater en moi cette possibilité de

me détermiuer moi-même, autrement dit, de ne pas me laisser déterminer.

Pas plus que l'âne, d'ailleurs, un sauvage n'aura des idées de ce genre. Qu'en conclure, sinon que le libre arbitre existe dans la mesure même où la conscience est développée, que le libre arbitre *devient*.

En tout cas il existe, car si l'exemple que je viens de donner n'est pas une preuve de son existence, je dis que non seulement il n'existe pas, mais qu'il est tout à fait inconcevable.

Et, même alors, il restera à donner un nom à cette différence que nous venons de constater entre le déterminisme absolu, irrésistible, qui régit les actes de l'animal ou du sauvage, et le déterminisme relatif, restreint, conditionnel, toujours révocable qui préside aux miens. Car je puis, à l'occasion, chercher expressément à me soustraire à cette détermination, je puis, le cas échéant, agir conformément à une cause déterminante q

n'était ni en moi ni hors de moi, que je crée, spontanément et délibérément.

En résumé, le libre arbitre existe, et nos raisonnements, nos jugements supposent implicitement son existence, même chez ceux qui n'y croient pas ; mais, en fait, c'est une faculté dont les hommes, même ceux qui y croient, ne font jamais usage.

On se laisse, en effet, déterminer par le mobile intérieur ou le motif extérieur le plus fort. Pourquoi ? Par intérêt (bien ou mal entendu) ou en vertu de la loi du moindre effort. User de son libre arbitre, suivant le mode décrit plus haut, apparaît comme un jeu fatigant, inutile, puéril (encore qu'accessible seulement aux individus très cultivés) et peu récréatif. Jeu de dilettante.

Que le libre arbitre existe ou n'existe pas, cela est pratiquement indifférent, puisque, s'il existe, comme je penche à le croire, nous continuerons quand même à n'en pas faire

usage ou du moins à n'en faire usage que pour obéir au mobile le plus fort, tantôt pour notre bien, tantôt pour notre mal, mais toujours avec la conviction que c'est pour notre bien.

LES YEUX RÉVÉLATEURS

Les yeux, dit-on, sont le miroir de l'âme. En effet, il est difficile aux yeux de mentir, ou seulement de dissimuler. Quiconque a dessein de tromper parle, parle avec abondance, pour occuper l'attention de son interlocuteur, l'étourdir d'une vaine musique. Mais, tandis que résonnent ses phrases creuses et fourbes, il baisse ou détourne les yeux, de peur de se trahir. Car les yeux trahissent toujours nos pensées secrètes. Qu'il est aisé d'y reconnaître la haine, en dépit des plus mielleux discours, et l'amour, même si la voix se masque d'indifférence !

Le silence trahit, et les yeux davantage encore.

Quand deux individus se jouent réciproquement la comédie, cherchent à se duper l'un l'autre, ils veillent à ce que leurs regards se croisent le moins possible. Quand deux personnes se trouvent dans une situation fausse, elles se mettent à parler, elles disent n'importe quoi, afin de cacher leur embarras ; leurs regards, cependant, se fuient. A l'enfant qu'on soupçonne de mentir, on dit : « Regarde-moi bien en face ! »

Enfin deux personnes, quelles qu'elles soient, ne sauraient se fixer en silence sans éprouver une gêne nerveuse, une sorte de honte inexplicable, à moins qu'un sentiment aigu de tendresse ou d'animosité ne charge leurs regards d'effluves particuliers et volontaires. Sinon il en jaillira un fluide, venu de trop loin, venu, semble-t-il, des plus mystérieuses profondeurs de l'être, de l'Au-Delà de l'amour et de la haine ; et ce sera comme

si les âmes se sentaient trop proches, trop découvert, comme si un contact direct les faisait douloureusement frémir, et elles sont en proie au même trouble, à la même confusion pudique que si leurs corps subitement se trouvaient nus.

> Star to star vibrates light ; may soul to soul
> Strike thro' some finer element of her own ?
>
> TENNYSON

Peut-être ne faut-il pas chercher si loin. Peut-être n'y a-t-il là qu'une « question de nerfs ». Le névrosé, le neurasthénique est incapable de fixer son interlocuteur, de subir la fixité d'un autre regard. A l'assurance du regard on reconnaît les gens bien portants, bien équilibrés, les forts, physiquement et moralement. Alexandre le Grand se vantait, dit-on, que nul ne pût soutenir son regard. Question de nerfs, encore, n'est-ce pas ? Influx nerveux... Mais qu'est-ce que l'influx nerveux ?

* * *

Pourquoi les yeux de l'enfant n'ont-ils pas la même expression que ceux de l'homme fait ? Pourquoi sont-ils « candides »?...

Candides?... Qu'est-ce à dire ?

L'enfant ignore encore les douleurs, les amertumes, les laideurs, les luttes de l'existence... Oui, sans doute. Mais ce n'est pas tout. Il s'en faut que ce soit tout. Et c'est, en tout cas, une explication trop vague, trop générale...

L'enfant ignore l'amour, la volupté... Certes, cela y fait beaucoup ; et plus d'une mère a su, rien qu'à scruter le visage de son fils, quel jour celui-ci eut pour la première fois *les yeux dessillés* par les confidences d'un camarade ou quel jour il prit, avec une femme, sa première leçon amoureuse...

Oui... Mais il y a autre chose encore.

Il y a le jour où, voyant passer un convoi funèbre, ou bien recopiant sur son cahier une règle de grammaire : « Tota urbs destructa est ; *omnes* homines sunt mortales », ou à quelque autre occasion, l'enfant a, pour la première fois, saisi intégralement le sens du mot « mourir », où ce mot, pour mieux dire, a cessé pour lui d'être un mot, est devenu une idée, et l'idée une image, où l'enfant s'est représenté *la chose* même, où il a compris que, lui aussi, il mourrait..., *lui aussi,* il mourrait...

L'HABITUDE DE MOURIR

Il en coûte toujours de se défaire d'une habitude, et il en coûte d'autant plus que cette habitude est plus invétérée. La vie étant, de toutes nos habitudes, la plus ancienne, c'est là sans doute une des raisons pour lesquelles il en coûte tant de mourir.

Et toute chose nouvelle, inaccoutumée, effraie. Il en coûterait moins de mourir, si l'on pouvait en prendre un peu l'habitude. Mais c'est bien difficile, puisque « l'on ne meurt qu'une fois ».

Est-ce tout à fait impossible !... Voyons.

Rien ne ressemble à la mort comme le sommeil. Tous les soirs, avant de t'endormir, imagine-toi que tu ne te réveilleras jamais. Tourne et retourne cette pensée !

Nous pourrions encore imiter ces moines qui creusent eux-mêmes leurs tombes, longtemps à l'avance, et les tiennent toujours prêtes.

J'ai une parente qui tient tout prêts aussi, dans une armoire, les linges dans lesquels elle désire qu'on l'ensevelisse. Très souvent elle les déplie, les examine, s'assure qu'ils sont en bon état, leur donne un coup de fer, les noue d'une belle faveur neuve, bref les entretient avec un soin minutieux, comme s'il devaient servir le lendemain.

Il y a des gens qui prennent, on dirait, un vif plaisir à assister aux enterrements, à visiter les cimetières. Est-ce, chez eux, une attirance, une fascination analogue à celle qui ramène le meurtrier vers le lieu du crime? Ces gens-là pensent-ils plus à la mort, la redoutent-ils moins que les autres? Ou est-ce le contraire ? En tout cas, ceux qui répugnent aux visites de ce genre feraient bien de vaincre leur répugnance, de se familiariser avec ces endroits lugubres, d'y retourner sans cesse, jusqu'à ce que la perspective d'y avoir un jour une place leur parût toute naturelle, ne les remplît plus d'horreur.

Une dame me disait: « Je ne crains pas la mort. Figurez-vous que j'ai passé mon enfance au milieu des morts !... Oui ! Quand il faisait beau, ma mère m'emmenait, non pas au jardin public, mais au cimetière. Elle emportait un pliant, s'asseyait près de la tombe de mon père et se mettait à faire du crochet. Pendant

e temps-là, je jouais parmi les croix et les
ierres funéraires, courant après les papillons.
Encore une fois, comment voulez-vous que
e craigne la mort ? »

Enfin, ne raconte-t-on pas d'une célèbre
ctrice qu'elle a chez elle un cercueil, *son*
ercueil, et que, parfois, elle s'y couche, revê-
ue d'un linceul, de *son* linceul ? Elle s'exerce,
n ces « répétitions » macabres, pour le « grand
our », afin de n'avoir pas le « trac ».

Supposons que l'homme ne fût sujet à la
nort qu'à partir d'un certain âge, quarante
ns par exemple. Une fois dépassée la fatale
imite, il deviendrait sans doute la proie d'une
erreur incessante, n'osant plus faire de pro-
ets à lointaine échéance ni même de projets
lu tout, passant le meilleur de son temps à
e défendre contre la mort menaçante ou à
'y préparer, s'endormant chaque soir avec
'angoisse de ne point se réveiller.

Au contraire, telles que sont organisées les

choses, l'homme, courant, dès le berceau, de risques dont le chiffre varie suivant l'âge sans jamais descendre à zéro, ne pouvan compter absolument ni sur le lendemain r sur l'heure prochaine, s'habitue très tôt à c péril continu et vit insouciant, bien qu'i croise chaque jour des convois funèbres o apprenne de temps à autre une mort subit — tout comme les mineurs, les ouvriers de pyrotechnies, les conducteurs de trains, le matelots qui, autrement exposés que le commun des mortels, autrement « mortels » finissent par n'y plus songer, et que le souvenir de tant de catastrophes n'empêche pas de remonter sur le navire ou la locomotive, de retourner à la mine ou à l'atelier.

LE PASSÉ ENCOMBRANT

Le passé nous accable. Tout ce passé que nous traînons à la remorque ; tous ces ves-

tiges, tous ces documents innombrables que nous conservons avec un respect dévot, auxquels nous attachons tant de prix, et pour lesquels la place ne tardera pas à nous manquer... Ce boulet, chaque jour plus pesant, ralentit notre marche en avant, finira par l'arrêter, par compromettre, sous prétexte de science, le sort du genre humain, si nous n'y mettons bon ordre. A force de nous occuper des morts, nous en négligeons les vivants, et faisons tort aux générations futures.

Trop d'archives poudreuses, trop de bibliothèques où s'amoncellent des livres surannés, trop de monuments historiques, trop de reliques inutiles, dont nul souvent ne se soucie, sauf leurs gardiens, trop de musées encombrés, trop de cimetières encombrants ! Que d'argent englouti dans ce gouffre qui s'élargit sans cesse, que d'existences sacrifiées pour garder, classer, entretenir ces prétendus trésors ! Faisons un choix sévère, il est grand

temps, ou craignons un nouvel Érostrate

Ceux qui souffrent à cette heure, parce que la sollicitude de l'État est à court, ceux qui manquent de pain, ceux qui manquent de loisirs pour franchir le seuil des musées et des bibliothèques, je les trouve bien patients !.. Peut-être ne sont-ils qu'inconscients... Qu'ils cessent de l'être, et je tremble pour les chefs-d'œuvre que la fureur populaire confondra avec le bric-à-brac, pour les vrais savants, les vrais penseurs, les vrais artistes, qu'elle risque d'englober dans le même ressentiment, le même carnage que les pédants de tout acabit, maniaques d'érudition, philologues imbéciles, remueurs de paperasses et autres parasites, tous les rats de bibliothèques, vers et vampires qui passent leurs journées, leurs années dans la nécropole du passé, se nourrissant de cadavres, tandis que, dans la cité actuelle, tous les travailleurs ne mangent pas à leur appétit, tous les enfants ne vont pas à l'école !

Il est temps, grand temps, encore une fois, de faire quelques économies aux dépens du passé, en faveur du présent... et de l'avenir !

Jetons du lest, pour que le ballon qui nous porte ne cesse pas de monter, ne redescende pas ! Jetons du lest !...

Chacun de nous, périodiquement, range ses papiers, ses vieilles lettres, ses vieilles hardes, ses bibelots, à l'occasion d'un changement de domicile, par exemple, et en détruit une partie. L'humanité devrait bien faire de même.

Autrement, craignons un nouvel Erostrate !

Ou faut-il dire plutôt : s'il vient, bénissons-le !

CONTRE LE MARTYRE

Lorsque j'étudiais à Paris, je m'étais lié assez intimement avec un de mes camarades de la Sorbonne, pauvre diable n'ayant pour

vivre qu'une bourse de cent francs par mois. Il cherchait des leçons afin d'augmenter ses ressources. On lui offrit un jour une place de professeur dans un établissement congréganiste, en le prévenant qu'il devrait faire réciter la prière au début de chaque classe. Librepenseur et anti-clérical, il refusa net. Comme je l'en félicitais : « Je t'avoue, me dit-il, que, si je n'étais boursier, plutôt que de mourir de faim, j'accepterais. »

Je lui donnai raison. En pareille occurrence, j'agirais de même. Je ne suis point partisan du martyre. Si j'avais vécu en Espagne, au temps de l'Inquisition et des autodafés, et si l'on m'avait mis en face de cette alternative : « Abjure ton hérésie ou tu monteras sur le bûcher ! », j'aurais abjuré sans hésitation, quitte à reprendre ensuite la lutte, sournoisement ou ailleurs.

Galilée a bien fait. Sa mort n'eût servi à rien. L'astronomie en serait-elle aujourd'hui

plus avancée ? Au contraire, il pouvait, vivant, enrichir la science de nouvelles découvertes.

Mais, objectera-t-on, renier une doctrine, c'est lui faire tort.

Quand on la renie librement, oui.

Tandis qu'une rétractation, arrachée par la violence, n'a jamais eu aucune valeur, ne saurait en imposer qu'à ceux dont l'opinion n'importe guère.

Le martyre peut être un « beau geste », un de ces gestes héroïques devant lesquels on s'incline avec respect. C'est presque toujours un geste inutile.

On a exagéré la part des persécutions dans la propagation du christianisme. Supposons qu'il n'y ait eu ni Dioclétiens ni Blandines : il ne se fût ni plus ni moins répandu. Ce n'est pas le sang versé, mais sa valeur propre, son opportunité, avec quelques circonstances accessoires, qui en assurèrent le succès.

Au surplus, la croyance à l'utilité du mar-

tyre va s'affaiblissant, à mesure que l'intellec humain s'éclaire et met à profit les leçons de l'histoire. Elle s'affaiblit chez les persécuteurs autant que chez les persécutés. On finit par se rendre compte que tuer ou emprisonner les champions d'une idée n'empêche point cette idée de vivre et de prospérer, si elle est viable et féconde ; et, d'autre part, que sacrifier sa vie pour une idée n'en accroît en rien la puissance. L'intervention humaine peut tout au plus en retarder ou en hâter la réalisation. Mais, encore une fois, la forme la plus efficace de cette intervention pour ou contre n'est point le martyre, infligé ou subi.

Toi qui défends une cause, ne meurs pas pour elle, *vis* pour elle !

EXHORTATIONS

Qui et quoi que tu sois, si médiocre, si humble que te paraisse ton rang, et si peu que

tu croies avoir fait, ne te hâte pas de dire : « A quoi bon avoir vécu ? »

Ne te hâte pas dedire : « Voici mon œuvre hélas ! et voilà celle que j'avais rêvée ! » Il se peut que l'écart soit moins grand que tu ne penses.

Tu pleures, par exemple, sur ta vie manquée, sur tant de forces que tu sens frémir en toi, et qui resteront en partie inemployées, parce que ton corps est une mauvaise monture, qui regimbe sous son cavalier ou qui s'épuise vite. Rivé à elle, tu n'oses entrer en lice, t'élancer dans la mêlée. Et tu te consumes d'impatience et de dépit à en voir d'autres, moins bons cavaliers que toi, mais mieux montés, lutter et vaincre au premier rang, au poste d'honneur.

Tu aurais pu, n'est-ce pas ? tu aurais dû devenir un grand poète, un grand orateur, un grand remueur d'idées et de foules, un « créateur de valeurs ». Il te faut rester dans

l'ombre, parce que le sort t'attribua, à toi bon cavalier, une haridelle.

Console-toi ! Il y a bien des façons d'agir, et bien des raisons de vivre. Un facteur infime peut produire un total inattendu, lorsqu'il est multiplié par une volonté haute et fière. Si tu es vraiment un homme, si ton âme est faite de précieux métal, ta présence ici-bas peut passer inaperçue, elle ne saurait rester inefficace. Et, pour savoir ce que tu vaux en réalité, il te suffira bien souvent de regarder qui t'attaque, qui te jalouse, qui te dédaigne. N'oublie pas que, inconsciemment et involontairement, par ta parole, par ton geste, par ton sourire, par ton silence, par ton Moi tout entier tu agis sur qui t'approche. Si ta destinée, si ta profession te met en rapport avec beaucoup de gens, en particulier avec des jeunes, en particulier avec de tout petits, quel bien tu peux faire par simple contact, par « endosmose », sans t'y

efforcer, rien qu'en étant toi-même et en restant toi-même en toute circonstance ! Et les regards émus de ceux à qui tu auras fait ce bien viendront parfois te consoler d'avoir manqué ta vie, finiront par te convaincre que tu ne l'as manquée qu'à certain égard et que, si tu n'as pas joué le rôle brillant dont tu te croyais, dont tu étais digne, tu n'as été du moins ni spectateur ni simple figurant.

Es-tu écrivain ? Même si tu devais rester obscur et méconnu, ne meurs pas avec l'idée navrante que ton œuvre fut vaine. N'eût-elle eu qu'un lecteur, qu'importe, si ce fut un lecteur de choix, si grâce à lui, la lueur modeste que tu fus ne s'éteint pas. Qu'importe que ton nom périsse, si ta pensée te survit, se prolonge souterrainement, comme ces cours d'eau qui, à peine nés, disparaissent dans quelque abîme, mais pour ressurgir plus loin, parfois beaucoup plus loin, et maintes fois sous un autre nom.

Et puis... qui sait? Un grand cataclysme peut survenir, bouleversant la vie des peuples, anéantissant notre civilisation, plus précaire qu'on ne s'imagine. Sur les ruines de cette civilisation une autre s'édifiera, qui avidement recherchera les moindres traces de l'ancienne, en profitera pour se constituer plus vite. Supposons que ton modeste livre — hypothèse bien incertaine, mais non chimérique — ait, par hasard, échappé au désastre. Quelle singulière valeur il acquerra immédiatement! Que de fronts se pencheront dessus, pour l'étudier! Grâce à lui, grâce à toi, le fil qui relie les générations, les civilisations, ne sera pas tout à fait brisé.

Va, bon cavalier, cavalier malchanceux! Cravache ton coursier rétif, ton boiteux coursier! Et ne perds pas courage! N'envie pas trop ceux qui galopent sur un cheval fougueux et fringant! Et n'oublie pas qu'on voit des outsiders gagner le prix!

QUESTION AU CRÉATEUR

De ma chambre d'hôpital, j'entends les cris de douleur que poussent de pauvres petits enfants, couchés au deuxième étage du pavillon voisin. Ils n'ont que quelques semaines et déjà les voici rongés d'horribles maux, ulcères ou nécroses. La plupart ne tarderont guère à succomber : ce sont les plus heureux.

« Pauvres innocents ! » me dit l'infirmière que j'interroge. Et elle ajoute : « Quelle nuit terrible à passer pour celle qui les garde ! »

Les lugubres plaintes, dans la suffocante atmosphère de ce soir d'été, s'apaisent par moments, puis redoublent. On s'étonne que des corps si menus aient la force d'exhaler de tels cris. Et ces cris n'ont presque rien d'humain. On sent que les êtres qui les poussent

n'ont pas de pensée encore. Ils n'ont que des nerfs..., des nerfs pour souffrir !

Ah ! qui donc osera prétendre que la volonté d'un Dieu a créé ces êtres ?

Ce Dieu-là, je voudrais bien l'avoir, en ce moment, ici, devant moi, face à face. Je lui dirais : « Asseyez-vous, nous allons causer un peu ! » Et je vous assure qu'il passerait un mauvais quart d'heure et en entendrait de dures.

Oui, je sais bien :

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître.

Musset l'a dit, et j'approuve. J'approuve surtout s'il s'agit de la douleur morale. Et j'approuve quand il s'agit d'hommes faits, capables de réfléchir, capables de mettre à profit les rudes leçons de la vie. J'approuve lorsqu'il s'agit d'individus trop gâtés par la fortune, dont la souffrance doit briser l'orgueil, dont les yeux froids, la bouche inflexible

n'apprendront qu'à force de larmes et de gémissements le divin sourire de la bonté, de l'indulgence et de la compassion.

Mais voici de frêles créatures, à peine sorties du néant (ou d'un autre monde inconnu ?) et qui vont y rentrer... A quoi bon alors, n'est-ce pas, ces tortures abominables, à quoi bon ces cris qui ne sauraient profiter à ceux qui les poussent, et n'enseignent à ceux qui les entendent qu'à douter et désespérer un peu plus ?

RÉCONFORT IMPRÉVU

Sous le coup d'une grande infortune, d'une de ces catastrophes qui semblent enlever à la vie toute raison d'être vécue, toute perspective, proche ou lointaine, on se sent d'abord accablé, terrassé... Puis, une fois subi ce premier choc, on éprouve, d'ordi-

naire, une impression inattendue, surpre-nante, miraculeusement opportune ; une sorte d'allégement inconnue jusque-là, unique en son genre, qui, tout d'un coup, et comme par enchantement, succède au désespoir. La vie vous devient quasi-indifférente ; on ne la prend plus au tragique, ni même au sérieux ; le souci de l'avenir, du lendemain se trouve aboli ; on s'étonne d'avoir auparavant attaché tant d'importance à tant de choses ; on se laisse aller ; on n'a plus la volonté de rien ; on se résigne à tout, d'avance ; on s'abandonne avec sérénité au hasard, au destin. On est comme le capitaine d'un navire désemparé par la tempête, ne gouvernant plus, devenu le jouet des vents et des courants ; il sait n'y rien pouvoir ; il n'a pas la peine de tenir la barre désormais inutile, il se dit : « Advienne que voudra », et s'en va dormir. De même, après une grande catastrophe, on a le sentiment d'être affranchi de tout devoir, de toute responsabi-

lité ; le sentiment qu'une force supérieure, implacable autant que mystérieuse, vous domine, qui achèvera de vous briser quand il lui plaira ; le sentiment qu'il n'y a rien à faire, qu'à se laisser faire, à se laisser vivre, tant que l'on vivra, sans plus chercher à donner à sa vie une direction, une orientation quelconque ; le sentiment que l'on n'est, à aucun degré, maître des événements, forgeron de son bonheur, ou de son malheur, que tout se détermine, sinon contre, du moins sans votre volonté, malgré elle et en dehors d'elle ; bref, que l'on n'est pas libre, et que l'on n'aura, quoi qu'il arrive, rien à se reprocher ; on se sent la conscience tranquille, parfaitement, merveilleusement tranquille, dans le passé, le présent et le futur. Et de cette constatation, de cette impression résulte un soulagement immédiat, intense, qui vous sauve, à l'instant même où l'on se croyait perdu, où l'on croyait tout perdu ; le soulagement de l'homme qui

vient de déposer un lourd fardeau, de l'homm
auquel aurait été confiée une fonction emba
rassante, trop délicate, trop grosse de re
ponsabilités et qui s'entendrait dire : « Noı
vous tenons pour quitte ! Allez vous prom
ner ! »

Cet état d'âme qui, en bien des cas, se man
feste au sein des pires détresses, d'autaı
plus marqué que le coup reçu fut plus vio
lent, est comme une réaction instinctive d
l'organisme, lequel veut, à tout prix, suı
vivre. Elle s'explique physiologiquement
psychologiquement, mais ne repose pas, e
dernière analyse, sur un simple leurre qu
l'esprit se forgerait, faisant de nécessité vert
et contre mauvaise fortune bon cœur. Non, il
a beaucoup de sagesse involontaire dans cett
façon d'envisager les choses, et c'est préci
sément là une des utilités du malheur extrêm
et de l'extrême souffrance : à savoir l'occasio
qui nous y est donnée de voir la vie, le mond

et nous-mêmes sous un aspect exceptionnel que le cours normal de l'existence ne nous révèle point, nous cache plutôt, et qui est sans doute le plus conforme à la réalité profonde.

LE ROYAUME TERRESTRE

Genève, huit septembre, neuf heures du matin. Je suis venu m'asseoir sur un banc de l'île Rousseau. Derrière moi, la statue du philosophe. Devant moi, le lac, dont un léger brouillard estompe les contours. Je me chauffe, comme un lézard, au bienfaisant soleil de cette exquise matinée de pré-automne.

Suis-je seul à éprouver cette sensation, une des plus agréables que je connaisse? Être arrivé la veille dans une grande ville moderne et, au matin, de bonne heure, déambuler par les rues, en proie à cette griserie légère que donnent l'énervement d'une mauvaise nuit,

un bon cigare et l'aspect nouveau des chos
et des gens.

J'ai déjà visité bien des villes, parmi le
plus belles. Rarement il m'arriva d'éprouve
au même degré qu'aujourd'hui, ce sentime
d'admiration éblouie en présence de la beau
et de l'activité croissante des cités humaine

Les personnes que nous fréquentons quot
diennement se transforment peu à peu sa
que nous en soyons frappés. Mais si no
revoyons, au bout de quelques années, u
enfant, nous nous écrions : « Comme il
grandi ! » Et si nous revoyons, après u
quart de siècle, un camarade de jadis, no
pensons : « Comme il a changé ! comme il
vieilli ! »

J'ai ressenti, en revenant, après un ass
long intervalle, dans certaines villes d'Europ
cette même surprise. Une surprise éme
veillée. Je la ressens, ici encore, cette fo
encore, d'une manière aiguë.

Ah ! comme elle me paraît, ce matin, stupide et vaine, plus que jamais vaine et stupide, cette chimère que l'homme caressa longtemps, que d'aucuns s'obstinent à caresser, d'émigrer, après la mort, vers un monde extra-terrestre, vers quelque « séjour des bienheureux » !

La Terre ! Tenons-nous-en à cette terre ! Si l'homme doit conquérir l'immortalité, si les morts doivent ressusciter un jour, c'est ici-bas ! La terre est faite pour l'homme et l'homme pour la terre ! L'homme transforme la terre et elle le transforme ! Son avenir, comme son passé, est là, pas ailleurs !

C'est la terre, notre terre qui doit devenir le séjour des bienheureux. Elle le deviendra quand l'homme aura su vaincre la misère, la haine, la maladie et la mort. Alors il ne songera plus à la quitter, ou ne la quittera que si la curiosité ou le besoin l'y pousse, pour émigrer vers une autre planète, une Nouvelle Terre, comme jadis vers le Nouveau Monde.

Et, si la lassitude de vivre le prend, comme nous prend, chaque soir, la lassitude, au lieu d'aspirer au repos éternel ou à quelque métempsycose, il s'endormira... pour cent ans ou pour mille ans. Ce laps révolu, il s'éveillera, dispos, prêt à recommencer une nouvelle existence, ravi de se sentir dépaysé sur un monde qui, dans l'intervalle, aura évolué jusqu'à en être méconnaissable.

Oui, la terre sera alors le séjour des bienheureux ! Qui pensera encore au Royaume Céleste ?

Mais nous ?... Nous, les hommes d'aujourd'hui, d'hier et de demain ! Nous, les ancêtres !... Nous, les prophètes et les précurseurs de cette immortelle Surhumanité, serons-nous perdus sans retour ?... Penseront-ils à nous, ces hommes d'après-demain, ces bienheureux ?... Seront-ils des fils ingrats ?... Voudront-ils, pourront-ils faire quelque chose pour nous ?... Pour nous, les innombrables

morts des époques douloureuses?... Pour les meilleurs d'entre nous?

VERS LES MERS LOINTAINES

Les sages, ceux qu'on appelle les sages, les vertueux, ceux qu'on appelle les vertueux, entendez-vous leurs cris de détresse? « Où allons-nous? disent-ils. Toute religion s'en va. Et tout respect. Les vieux principes s'en vont. La jeunesse ne croit plus à rien. La tradition, elle s'en moque. C'est l'anarchie. Comment cela finira-t-il? » Et ils vous plaignent sincèrement, naïvement, à moins qu'ils ne vous haïssent, vous autres qui, en effet, ne croyez plus, qui cherchez, à tâtons, une nouvelle foi. Et ils vous disent : « Faites comme nous. Venez nous rejoindre. Restez où nous sommes. On y est si tranquille! »

Tranquille!... Oui, il se peut qu'on jouisse

d'une paix profonde, quand on croit encore aux choses auxquelles vous avez cru, auxquelles vous ne pouvez plus croire.

Oui, le port est un asile sûr pour le navigateur timide ou pour le navigateur fatigué.

Mais vous étiez, vous, las du port et des eaux calmes. Vous avez cinglé vers les mers lointaines, en quête de quelque continent nouveau, et vous êtes écrié : « Plutôt affronter la tempête, plutôt risquer le naufrage, que de laisser le varech — et l'huître — se fixer sur nos carènes ! »

Or, parmi vous, qui partez ainsi, à l'aventure, il en est qui ne feront point naufrage. Et quand ils reviendront au port, le cerveau plein d'images merveilleuses et leurs nefs pleines de précieux métaux, ceux qui avaient haussé les épaules en les voyant s'embarquer seront les premiers à accourir, à les saluer avec des cris de joie, à les fêter, à se délecter au récit de leurs aventures, à se disputer

une part d'un butin qu'ils n'auront point conquis.

Être de ceux qui partent sans savoir où ils vont, sans but..., mais les voiles gonflées de vent, le cœur gonflé d'espoir !...

Être de ceux qui n'hésitent pas à jouer le rôle de cobayes dans l'intérêt de l'humanité future, qui ne craignent pas de se prendre eux-mêmes pour sujets des expériences les plus hasardeuses, d'essayer sur leur propre corps et leur propre esprit de problématiques, de plus hautes méthodes de vivre, de chercher à développer en eux les embryons d'organes nouveaux, les prodromes de fonctions nouvelles, dussent-ils y perdre leur santé ou leur paix, y compromettre irrémédiablement leur bonheur, ce que d'autres, moins ambitieux, appellent le bonheur !

CEUX QUI NIENT

Mme X... — Vous ne croyez pas à l'immortalité de l'âme ? Vous ne croyez pas que, tôt ou tard, ici ou ailleurs, nous retrouverons les êtres chers que nous avons perdus? C'est là, pourtant, avouez-le, une pensée intolérable.

M. Z... — Permettez-moi une question. Parmi les êtres que vous avez perdus, en est-il un que vous ayez chéri au point de songer au suicide lorsqu'il mourut ?

Mme X... — Oui, mon fils aîné.

M. Z... — Quand l'avez-vous perdu?

Mme X... — Il y a huit ans passés.

M. Z... — Huit ans ! Il y a huit ans de cela! Et néanmoins vous avez dormi, mangé, agi, travaillé, vécu durant ces huit années, bien qu'il ne fût plus là. Ne vous froissez pas de mes paroles, mais reconnaissez ceci. Quand on a pu se passer de quelqu'un pendant huit

années, il n'y a pas de raison pour qu'on ne se passe pas de lui pendant cinquante années, pendant des siècles, indéfiniment... à supposer que l'on vive indéfiniment.

Mme X... — Vous oubliez une chose. Je vais prendre un exemple. Une personne que vous aimez follement s'absente une heure, un jour, un mois ou davantage, part en voyage pour plusieurs années. Vous souffrez, mais vous patientez. Parce que vous savez qu'elle reviendra. Si au contraire vous appreniez qu'elle ne reviendra jamais, vous consoleriez-vous en vous disant : « Bah! j'ai pu, jusqu'à présent, me passer d'elle. Il n'y a point de raison pour que je ne continue pas. »

M. Z... — C'est juste. Ceux qui croient se trouvent, à l'égard de leurs plus chers défunts, dans la situation d'une mère dont le fils s'est expatrié, mais qui garde la certitude, ou presque, de le revoir. Je dis : ceux qui croient. Et ceux qui doutent ?

Mme X... — Ceux qui doutent sont comme une mère dont le fils aurait disparu, mais qui n'aurait reçu aucun avis de son décès et qui espérerait toujours.

M. Z... — Fort bien. Et ceux qui nient?

Mme X... — Ceux qui nient n'ont jamais encore perdu un être bien-aimé, ou bien...

M. Z... — Ou bien ?...

Mme X... — Ou bien ils n'ont jamais aimé.

LES PRÉCURSEURS MÉCONNUS

La médiocrité volontaire résulte d'une inertie, d'une apathie de l'âme qu'on aurait bien tort d'appeler vertu. C'est la capitulation avant tout combat, la résignation définitive et sans remède.

Mais la résignation forcée, toujours provisoire, la médiocrité involontaire, provenant de circonstances inéluctables, acceptée cou-

rageusement, héroïquement, n'excluant pas l'espoir tenace d'une revanche future, l'attente des moindres occasions de rentrer en lutte, tant que celle-ci reste possible ou le peut redevenir, cette médiocrité-là est le lot de bien des grandes âmes, constitue pour elles un excellent terrain d'exercices, où elles ne cessent de progresser et de grandir en secret.

Nietzsche a raison de prôner la volonté de puissance et l'amour du danger. Mais ne nous hâtons pas inconsidérément de proclamer « Surhommes », ou simplement « hommes supérieurs » ou « précurseurs du Surhomme », tous ceux que la chance a favorisés et qui se font gloire d'avoir réussi, tous les Gœthe indistinctement, tous les Bonaparte, tous les Wagner, tous les Roosevelt. Ne nous hâtons pas surtout de mépriser ceux qui se meuvent, en apparence, dans un cercle étroit et modeste. Plus d'un, dont la destinée extérieure n'a rien, dont l'œuvre semble n'avoir rien de sur-

humain, dépensa une énergie peu commune, sut cultiver en lui, très fructueusement, le Surhomme, l'approcha de plus près que tel ou tel, dont le nom brille dans l'histoire.

J'ai observé que les forts, ceux qui passent pour forts, ceux qui se croient tels, laissent voir souvent, dès qu'une calamité, voire le moindre revers les assaille, une pitoyable faiblesse ; et que les faibles, ceux qui passent pour faibles, sont souvent des forts méconnus, malchanceux, ayant d'ailleurs conscience d'être les vrais forts, dont la force a dû seulement ployer devant des obstacles surhumains. Qu'un hasard ou qu'un miracle vienne les replacer dans des conditions où ils se trouvent à égalité avec le commun des hommes, et, par le fait des vertus acquises au cours d'une longue adversité, ils s'élèveront à cent coudées au-dessus des prétendus forts.

On voit des gens qui furent toujours bien portants s'en vanter comme d'un mérite. Au

moindre malaise, ils s'effondrent, ces colosses d'argile, et gémissent comme des petits enfants. Cet autre, sur qui la maladie s'acharne, que la souffrance physique a pu courber, mais non abattre, et qui a su faire de son calvaire un chemin vers la perfection, celui-là, le jour où on le déchargerait de sa croix, on le verrait se redresser de toute sa taille et projeter sur la terre une ombre gigantesque.

EN LISANT GOBINEAU

En lisant *les Pléiades*, ce curieux roman à la Stendhal du comte de Gobineau, j'y ai relevé une contradiction.

L'un des personnages du roman dit quelque part : « Pour aimer, il faut avoir souffert ; pour être grand aussi, il faut avoir souffert ; la faculté de souffrir beaucoup est la plus merveilleuse couronne de ceux qui occupent le premier rang parmi les humains. »

Un autre personnage dit ailleurs: « On n'est pas grand, on ne le devient pas, quelque effort qu'on y fasse, quand on n'est pas heureux. Être heureux, c'est une vertu et une des plus puissantes, et Cornélius Sylla avait tout à fait raison et parlait comme un maître quand, se vantant d'être heureux autant que prudent, sagace et hardi, il inscrivait parmi ses titres cette qualification: « Felix. » Le bonheur donne à l'âme l'équilibre ; cette énergie manque là où il n'existe pas. Il comble le plus béant, le plus épouvantable de tous les gouffres, et ajoute à la puissance cette saveur vitale qui seule porte l'âme à agir. Faute de bonheur, l'inquiétude, le doute sont cramponnés sur leur esclave et lui ôtent, avec sa force, le désir même de se grandir. »

Si je rapproche ces propositions, en apparence inconciliables, ce n'est point pour en faire grief à l'auteur. D'abord, loin de les formuler en son nom, il les attribue à deux per-

sonnages distincts. En second lieu et surtout, l ne faut voir là autre chose que la constatation, probablement voulue, d'un problème angoissant, dont la solution ne peut jamais être, semble-t-il, que provisoire et précaire, variable non seulement selon les individus, mais selon les heures. Et, vraiment, Gobineau eût pu tout aussi bien mettre, à quelques jours d'intervalle, cette double affirmation dans la bouche d'un seul et même personnage, sans pécher pour cela contre la logique et la vraisemblance. Cette antinomie st en effet le miroir où l'humanité, où chaun de nous voit se refléter l'image de sa propre, de sa douloureuse incertitude. Notre me est ballottée entre l'appétit du bonheur 'une part et, d'autre part, l'espèce d'intuition éconfortante qui nous échoit, d'exaltation nystique qui s'empare de nous au sein des lus grands malheurs : l'intuition que la souffrance possède une vertu supérieure, nous en

révèle plus long sur notre destinée véritabl
qu'une félicité ininterrompue. N'est-ce l
qu'une illusion trompeuse ? Le bien qu'on d
de la souffrance n'est-il qu'un artifice propı
à se consoler soi-même ou à consol
autrui ?

A tout le moins la question se pose-t-el
et est-il permis de se demander : qui ju
sainement la vie ? Quel est le plus clai
voyant ? L'individu heureux et bien poı
tant ? Ou celui qui souffre, dans son cor
et dans son âme ? Qui a raison, de Pa
Bourget déclarant : « Le malheur démontı
l'idée fausse, comme la maladie la mauvai
hygiène », ou de Dostoïewski affirmant
« Celui à qui il a été donné de souffrir dava
tage, c'est qu'il est digne de souffrir dava
tage » ? Quand convient-il que nous no
réjouissions ? Quand tous nos désirs se voie
satisfaits, ou quand l'infortune nous frappe
coups redoublés ?... Certes, la fin dernière

l'homme ne saurait être la douleur. Je dis : la fin *dernière*. Mais ici-bas..., ici-bas ?

LES SIX AGES DU DÉSIR

Le désir qu'éprouve l'homme, à l'égard de la femme, subit plusieurs transformations, correspondant aux successives périodes de son existence.

C'est d'abord le désir anxieux et timide, n'osant se déclarer, n'osant se satisfaire, de l'adolescent.

Puis, le désir allègre, impétueusement et pleinement assouvi, de l'âge viril.

Puis, le désir, mêlé d'appréhension croissante, de l'homme vieillissant, à qui ses forces sur le déclin ne permettent plus de satisfaire intégralement ni chaque fois ce désir.

Puis, le désir douloureux, qui n'est plus

qu'un regret, du vieillard devenu impuissant.

Puis, quand ce désir même a disparu, le « désir du désir » peut survivre encore, le regret du désir qui laissait place du moins à quelque illusion, à quelque espoir.

Enfin, la mort définitive de tout désir, de tout regret ayant la femme pour objet : cet état d'âme, plus ou moins tardif, de l'homme pour qui la femme n'est plus qu'une créature humaine, n'a plus de sexe ; qui admire une belle femme avec le même désintéressement qu'une belle statue ; qui ne ressent plus nulle envie à rencontrer un couple enlacé de jeunes amoureux ; qui ne redoute plus d'entendre au théâtre les cris de passion ardente, de lire dans un roman les descriptions de la volupté, car il les entend, il les lit maintenant sans s'émouvoir, sans pleurer sa jeunesse, avec indifférence, avec ennui presque ; qui songe à ses galantes aventures de jadis comme on songe à ses jeux d'écolier ; que l'amour fait sourire

comme un enfantillage ; et qui, si quelque complaisante fée lui donnait le choix entre un regain de virilité et le livre qu'il est en train d'écrire ou le tableau qu'il vient d'ébaucher ou la réussite de l'expérience qu'il exécute dans son laboratoire, ou seulement un bon dîner ou un voyage ou une partie de bridge, hausserait les épaules et opterait pour ceci sans hésiter.

La durée de chacune de ces périodes varie grandement selon les individus et beaucoup d'hommes n'en connaissent que quelques-unes, voire qu'une seule. Les plus belles sont la deuxième et la dernière. Abstraction faite de la mort prochaine et des infirmités de l'âge, est-ce la seconde, est-ce la dernière qui procure le plus de bonheur, qui se concilie le mieux avec le bonheur ?

DUALITÉ DE L'HOMME MODERNE

Le fait capital dans l'évolution actuelle de l'homme, c'est que sa prétendue individualité se dédouble, en attendant qu'à cet état de dualité transitoire succède une individualité nouvelle et supérieure.

On a dit que la conscience n'était qu'un épiphénomène. Cela a pu être vrai pour le singe anthropoïde, pour l'homme primitif; cela reste encore vrai pour les animaux. Mais, chez l'homme moderne, la conscience, en se développant, est devenue une force en soi, une véritable fonction qui s'est créé un organe spécial; elle a cessé d'être une simple réverbération; elle ne se borne plus à enregistrer, elle discute, blâme ou approuve (de là le double sens du mot de conscience) et parfois oppose son *veto*. L'individu, jadis spectateur passif de soi-même, s'est transformé en un specta-

teur clairvoyant, doué d'esprit critique, intervenant dans le spectacle, en passe de devenir régisseur, directeur, auteur même, et de cumuler tout cela. En d'autres termes, la conscience a grandi en nous, jusqu'à prendre rang de puissance rivale et bientôt maîtresse.

Celui qui se regarde agir n'agit plus tout à fait et, finalement, n'agit plus du tout comme s'il agissait sans se regarder agir. La conscience de soi modifie l'individu et en arrive à le diviser, donne naissance à un autre Moi, un Moi réfléchi et raisonnant qui de moins en moins se confond avec l'ancien, qui de plus en plus l'objective, le tient pour un compagnon indispensable, inévitable à coup sûr, mais gênant parfois, dont certaines exigences ne sont pas satisfaites sans opposition, ne sont que tolérées ou même ne sont pas satisfaites du tout. Le Moi conscient traite le Moi instinctif en « frère inférieur », ou plutôt comme un maître déchu, devenu l'égal, en attendant qu'il soit

— si ce n'est déjà fait — serviteur à son tour ; un serviteur dont on se méfie, car il regimbe, se rebelle encore, ne s'est pas résigné, ce souverain absolu de naguère, au partage ni surtout à l'abandon du pouvoir.

Un jour viendra où il devra s'avouer vaincu. Il sera — sinon l'esclave — du moins le roi détrôné, le roi sans couronne, pour qui l'on garde des ménagements, mais qui a renoncé à toute revendication présente et future. Puis, à la longue, les rôles se trouveront complètement renversés. Le Moi conscient et raisonnable — raison et conscience, somme toute, ne font qu'un et l'esprit scientifique n'est lui-même qu'une forme de la conscience — aura pour toujours asservi le Moi primitif, en aura fait un sujet docile, un instrument, une sorte d'animal domestique. Ce jour-là, un être nouveau sera né. Appelez-le Surhomme, si vous voulez.

Actuellement, il y a conflit entre les deux

puissances, conflit plus ou moins aigu suivant les cas. Conflit naissant chez les moins avancés d'entre nous ; conflit douloureux et tragique chez les meilleurs ; conflit qui touche à sa fin chez de rares créatures d'élite. Mais il n'est personne qui n'en souffre à quelque degré, qui ne souffre de se sentir double.

Cette dualité cessera, fera place à une nouvelle individualité, plus forte, plus belle, plus haute, plus proche du divin, où la conscience, phénomème accessoire à l'origine, jouera désormais le rôle essentiel, formera un lien indestructible, assurant à l'individu lui-même un caractère impérissable.

MÈRES INCOMPRÉHENSIBLES

Ou parlait devant moi d'une femme qui venait de perdre sa petite fille. Quand l'agonie commença, la mère, qui avait un autre

enfant plus jeune, le mit dans sa voiturette et s'en fut le promener, ne revint qu'au bout de plusieurs heures, trouva son aînée morte, veillée par le mari.

Il n'y eut qu'un cri contre la malheureuse :

— C'est inouï ! Indigne ! Cette femme n'a pas de cœur ! Quelle lâcheté !

Seul, j'intervins pour prendre sa défense :

— On ne saura jamais, dis-je, quelles formes inattendues revêt la douleur, à quelles excentricités, incompréhensibles, parfois contradictoires, toujours pardonnables, elle peut conduire. Ma propre mère perdit deux enfants, quelques mois après leur naissance. Or, je le tiens d'elle-même, la première fois, il n'y avait pour elle de plus grand supplice que de rencontrer un bébé du même âge ; son cœur grossissait, elle détournait les yeux, si c'était dans la rue, et, si c'était dans une maison, elle partait en hâte. La seconde fois, au contraire, un besoin irrésistible la pous-

sait à rendre visite aux jeunes femmes de sa connaissance accouchées depuis peu et à caresser tous ces chers petits qui lui rappelaient le sien. N'y a-t-il pas là quelque chose d'absolument inexplicable, en apparence? La douleur, vous voyez bien, peut se manifester de mille façons, depuis les plus banales jusqu'aux plus insolites. Ces extravagances d'une âme en détresse ont leurs raisons secrètes dont la raison s'étonne, que la conscience ignore et que la réflexion ne parvient pas toujours à découvrir. Ne jugeons pas la douleur, même quand elle nous déconcerte par ses aberrations. Chacun réagit contre elle, contre le désespoir, à sa manière, et nul ne peut savoir d'avance comment il se comporterait en pareil cas.

SINGULARITÉS PSYCHOLOGIQUES

A table, un jour de réception. André, huit ans, ferme les yeux et allonge le bras vers un compotier de fruits.

Il ramène à lui une superbe reine-claude et, rouvrant les yeux, s'apprête à la déguster, quand un monsieur, assis à sa droite, et qui a remarqué le geste, lui demande :

— Pourquoi donc fermais-tu les yeux ?

Et l'enfant, après quelques simagrées, de répondre :

— C'était pour qu'on ne me voie pas.

*
* *

Quelqu'un me parlait d'une vieille parente à lui qui, ayant à changer de vêtements dans une pièce commune, se mettait dans un coin,

face au mur — sans doute, elle aussi, « pour qu'on ne la vît point ».

* * *

Je connais une dame, atteinte de gastrite chronique, et dont l'estomac ne supporte guère d'autre aliment que le lait. Elle s'enhardit parfois à prendre une bouchée de pain ou un quartier de fruit, mais toujours en cachette, quand personne n'est là pour la regarder. Elle s'imagine vraisemblablement que, dans ces conditions, « cela ne compte pas », que son estomac, lui non plus, n'en saura rien.

* * *

Est-ce que, dans notre vie spirituelle, nous ne trouverions pas, en cherchant un peu, des circonstances où nous avons agi comme ces deux femmes et comme cet enfant?

DEUX INCOMPLETS

J'ai un ami pour lequel je professe la plus haute estime. Je ne connais guère d'homme à ce point obligeant, loyal, honnête, désintéressé. Je lui laisserais une fortune en dépôt sans exiger de reçu. Si j'avais besoin de quelqu'un pour une mission de confiance, je ne chercherais pas longtemps : c'est à lui que je m'adresserais. Il est, par surcroît, fort bien doué, et possède en particulier une remarquable faculté d'analyse, une clairvoyance de jugement peu commune à l'égard de soi-même et d'autrui. En revanche, il y a en lui un je ne sais quoi qui indispose, si bien disposé qu'on veuille être pour lui ; une sorte de virus spirituel, intoxiquant pensées, sentiments et discours, dont on ne tarderait guère à subir la contagion ; une amertume,

perçant jusqu'en ses accès de gaieté et qui fait que cette gaieté même, convulsive et morbide, vous cause un malaise. C'est que, depuis son adolescence, mon ami n'a cessé de souffrir : manque d'argent, maladie, solitude du cœur, ces trois mauvaises fées s'acharnèrent sur lui. Il a contracté, dans leur fréquentation, le plus incurable pessimisme, et le plus radical. Il ne lui manque, pour être l'ami parfait, que ceci : avoir connu, un an, un mois, une semaine, un jour seulement, le Bonheur.

Je fréquente, d'autre part, un homme aimable, instruit, intelligent, probe, un homme de devoir et de raison, ayant tout pour séduire, ou, plutôt, qui aurait tout pour séduire, s'il ne lui manquait, à lui aussi, quelque chose. Quoi donc? C'est ce que, assez longtemps, je me suis demandé. Peu à peu j'ai appris quelle avait été sa vie. Cet homme a eu, simplement, trop de chance. Il a, certes, éprouvé quelques ennuis, mais rien de grave. Il ne

fut jamais malade, il n'a perdu encore aucun de ceux qu'il aime, et nul déboire ne l'a jusqu'ici atteint, de ces déboires amers qui font dire, sur le moment : « Je ne tiens plus à la vie ! » Bref, tout lui a réussi. Je sais maintenant ce qui lui manque, à cet homme, pour être tout à fait sympathique, pour qu'on lui ouvre son cœur, pour qu'on aille à lui d'un seul élan. Il lui manque d'avoir connu, un an, un mois, une semaine, un jour seulement, le Malheur !

L'ATTENTE DU MIRACLE

Nous ressemblons tous plus ou moins à la Nora d'Ibsen. Nous vivons tous dans l'attente du miracle, j'entends : d'un événement merveilleux et imprévu qui allégerait, embellirait, transfigurerait du coup notre existence, élargirait, ensoleillerait notre étroit et morne horizon.

L'indigent attend le gros lot ; l'opprimé, la évolution sociale ; le reclus à perpétuité onge qu'un cataclysme peut survenir, cre-assant les murs de sa prison et lui permet-ant de s'évader sain et sauf ; le malade, tteint d'une affection chronique ou mortelle, ancer, tuberculose, ataxie, guette chaque our, dans les gazettes, la nouvelle qu'enfin ient d'être découvert le remède qui pourra e sauver.

Et quiconque n'attend rien de tout cela, ttend autre chose : quelque prodigieuse aven-ure d'amour ; quelque coup de fortune fai-ant de lui un second Napoléon, un second ockefeller ; l'invention de cet élixir de Jou-ence que nous fait espérer Metchnikoff ; u la démonstration irréfutable qu'il y a des sprits, que nous pouvons communiquer avec ux, qu'il ne faut pas redouter la mort, car elle 'est qu'une apparence...

D'autres attendent... que sais-je encore ?

Et qu'en savent-ils eux-mêmes ? Celui qu
n'attend rien de précis attend une chose vague
Mais il attend.

Beaucoup ne sauraient dire ce qu'il attendent ni pourquoi ils attendent ; beaucou ne se le demandèrent jamais ; beaucou ignorent même qu'ils attendent... Cependan tous, nous attendons — un miracle !

Et c'est, sans que l'on s'en rende compte cette attente qui nous fait vivre, qui nou fait désirer le lendemain. Si nous avions certitude que « rien » n'arrivera, nous n'au rions plus sans doute le courage de vivre, c bien... ou bien nous dirions : Non ! — effron tément — à cette certitude !

DOUBLE ACHEMINEMENT VERS LA MORT

Il n'y a, pour une institution, une doctri qui vieillit, qui a fait son temps, que deu façons — également vaines — de se défendr que deux façons de mourir.

Ou bien, s'obstinant dans une intransi-eance hautaine, elle voit s'élargir de plus en lus l'abîme qui s'est creusé entre elle et les lées du jour, diminuer sans cesse le nombre e ses adeptes ; elle attend, résignée, sa fin pro-haine, ou garde, malgré tous les symptômes ontraires, la foi en sa pérennité, déclare et imagine que ce n'est là qu'une crise passa-ère, que, tôt ou tard, reviendront des temps ıeilleurs.

Ou bien elle fait des concessions aux ten-ances nouvelles. Tel le malade à qui l'on oupe un membre gangrené, puis un autre, à ui l'on coupe le pied, puis la jambe jusqu'au enou, puis la cuisse, dans l'espoir de le uver, dût-il rester infirme, invalide. Grâce des sacrifices répétés, en se mutilant, en andonnant chaque fois quelque chose elle-même, une doctrine caduque réussit, ıreillement, à prolonger son existence. Pour ire illusion, elle aura beau remplacer les

organes dont elle s'ampute par des organ
artificiels, voire par des organes vivants,
n'y aura point équivalence, ni concordan
avec le reste. Loin de restaurer l'ensembl
ces organes neufs le défigureront. Finaleme
elle deviendra méconnaissable, cette doctri
rajeunie, cette doctrine qui aura consenti
évoluer. Ce ne sera plus elle, mais une do
trine différente ne conservant guère de l'a
cienne que le nom, jusqu'au jour où le no
même, pour trop jurer avec la chose, dev
disparaître à son tour.

Nous assistons présentement et simulta
ment à une double agonie de ce genre : ce
du catholicisme. Léon XIII et les modernis
représentent la première manière : avec e
le catholicisme survivait plus longtem
retrouvait, en apparence, un regain de fave
En apparence seulement : car le modernis
c'est de l'hérésie, ce n'est pas du catholicis
intégral. Pie X représente la seconde maniè

est moins habile, mais plus conséquent que
on prédécesseur. Qu'importe du reste ? Ni
habileté ni la logique ne sauraient sauver
ne croyance qui se meurt, faute de fidèles et
ute de ministres.

Le mariage est en train de mourir, lui
ussi, de cette double façon : la peur du
ariage intangible et infrangible, là où il
ubsiste encore, accroît le nombre des céli-
ataires ; d'autre part, le mariage, là où le
ivorce est autorisé et facilité, n'est déjà plus
mariage, au vrai sens du mot, mais un
cheminement vers une forme nouvelle et
bre d'union légale entre les sexes.

TACTIQUE DE LA VOLONTÉ

« Diviser pour vaincre ! » Que ce soit là
ussi ta devise, à toi qui aspires à devenir ton
ropre éducateur. Tu as beaucoup d'ennemis,

tu en as hors de toi, tout autour de toi, tu e as bien davantage, et d'autrement redoutable en toi-même. Mais tes ennemis intérieurs son en revanche, ceux sur qui ta volonté a pris le plus directement, le plus efficacement N'espère pas les réduire tous à la fois et t muer, du jour au lendemain, en un homm nouveau. Prends ton temps et attaque-le chacun à son tour. Applique-toi, par exemple si tu es tachyphage, à manger lentement, con centre ton attention sur cette tâche, jusqu ce que tu aies triomphé. Puis, si tu es ner veux, emporté, tu t'exerceras à devenir calme patient, mesuré dans tes gestes et tes parole en n'importe quelle circonstance. Ensuite.. mais tu sais mieux que moi par où tu pèches et quels obstacles t'arrêtent sur le chemin d la régénération.

N'oublie pas non plus qu'au préalable, avan de l'employer à des entreprises ardues et d longue haleine, il sera bon de fortifier t

volonté par de menus exercices quotidiens. As-tu envie de fumer une cigarette ? Dis-toi : je ne l'allumerai que dans une demi-heure. Et tiens-toi parole. Ne cherche point à aller trop vite. Ne te dis pas, au début : j'attendrai deux heures. Tu risquerais de céder à la tentation avant que ces deux heures eussent écoulées. Et cette défaillance te découragerait, te rendrait méfiant envers toi-même, te ferait perdre une partie du terrain déjà gagné. N'imite pas celui qui, sous prétexte de s'entraîner à la marche, doublerait l'étape et arriverait exténué au but : c'est là tout juste le contraire de l'entraînement, qui consiste à fournir *sans fatigue* des courses de plus en plus longues.

Et enfin ne te bats point contre des moulins à vent. J'entends : que ton effort n'ait pas seulement son utilité en tant qu'exercice, qu'il poursuive en même temps un résultat pratique : il n'en coûte pas davantage. Mieux

vaut endurcir ses muscles en labourant ou en sciant du bois qu'en faisant des haltères ou du Sandow. Mieux vaut qu'un enfant apprenne l'orthographe ou la calligraphie en copiant « Cherbourg est un port de guerre » ou : « L'air est composé d'oxygène et d'azote », qu'en copiant : « Dieu est bon, cette fleur est rouge le chien du voisin est mort. » Mieux vaut former son esprit et l'assouplir en étudiant les sciences naturelles que la logique d'Aristote les langues vivantes que les langues mortes. Cette règle s'applique également à la volonté Ne t'impose pas un effort qui, profitable en tant qu'effort, serait par ailleurs vain, puéril voire nuisible ; tel que celui de rester le plus longtemps possible la bouche ouverte, ou de jeûner jusqu'à ce que l'on tombe en faiblesse Mais, s'il y a un plat dont tu sois friand et qu ne vaille rien pour ta santé, aie le courage de t'en abstenir. De même dans le domaine spirituel.

Et, encore un coup, par-dessus tout, que ta volonté adopte la tactique napoléonienne !

GÉNIE ET RÊVE

L'incroyable puissance d'imagination dont disposent quelques cerveaux de génie paraît moins surprenante les matins où l'on s'éveille après un de ces rêves que, sans pouvoir les reconstituer nettement, on se remémore toutefois assez pour en ressentir une stupéfaction émerveillée; un de ces rêves dont précisément l'on a coutume de dire qu'ils « confondent l'imagination ». Ce qui distingue l'homme de génie de l'homme moyen, c'est qu'il n'a pas besoin de dormir pour avoir ces visions, ces intuitions merveilleuses. Mais, quand il dort, n'en a-t-il pas lui-même de plus merveilleuses encore, totalement ignorées de l'homme ordinaire, et que le Surhomme futur, à son tour, aura tout éveillé ? Ainsi, avant d'être

possibles à l'état de veille, certains renforcements de nos facultés — voire certaines facultés — commenceraient par se manifester dans le sommeil. On sait qu'il arrive au dormeur de résoudre tel problème sur lequel il avait peiné jusque-là en vain. Et, pour en revenir à l'homme de génie, celui-ci ne serait donc que le représentant isolé, l'anticipation vivante d'un état supérieur qui, par la suite, tendra toujours davantage à se banaliser : il nous semble aujourd'hui monstrueux, mais il est simplement le prototype de l'homme normal de demain. Un jour viendra où ses rêves les plus beaux, les plus étranges, dont il est navré de ne pouvoir retenir qu'une notion confuse, fugace, inexprimable, serviront de matière à des romans, des poèmes, des philosophies accessibles à des milliers de lecteurs.

NIL PER SALTUM

L'adage latin, qui affirme que la nature ne fait rien par sauts ou, comme on dirait aujourd'hui, qu'elle procède par évolution lente, cet adage a-t-il raison ? N'y a-t-il pas eu, dans l'histoire humaine tout au moins, des progressions subites, dues à des hasards, à des concours de circonstances en quelque sorte miraculeux ? La naissance du langage, par exemple ? La découverte du feu, que glorifie le mythe de Prométhée ? Celle du verre, toute fortuite, s'il en faut croire la tradition, et attribuée à des navigateurs phéniciens ? Sans parler de découvertes ou inventions plus récentes qui, du jour au lendemain, ont bouleversé notre existence, rénové notre conception du monde. Ne semble-t-il pas que, de plus en plus, l'humanité brûle les étapes ? Et ne vivons-nous pas à cette heure — j'entends ceux d'entre nous

qui cherchent et pensent — dans l'attente et comme dans le pressentiment d'une merveilleuse trouvaille destinée à nous élever, plus vite que nous n'osions l'espérer, à la Surhumanité promise ?

ENCORE AU DELA

Pourquoi ceci et pourquoi cela ?... Pourquoi ceci est-il comme ci et cela comme ça ?... Pourquoi cette loi, pourquoi pas une autre loi ?... Quelle est l'origine de l'homme ?... De la terre ?... Quel est le sens de l'évolution ?... D'où vient la vie ?... Qu'est-ce que la vie ?... Les phénomènes ont-ils un substratum ?... Quelle réalité se cache derrière les apparences ?... N'y a-t-il que des apparences ?... Comment se fait-il que, etc... ?

Autant de questions — et autres semblables — auxquelles la science cherche à répondre, devra répondre.

Montrer que tout a une cause, et que le Tout a sa Cause — et laquelle — voilà son ambition et sa justification.

Ne laisser aucune question sans réponse..., aucune...

Après les causes secondes, découvrir la Première Cause...

Est-ce assez ? N'y a-t-il rien au delà ?

N'y a-t-il pas cette question, cette suprême question :

— Pourquoi existe-t-il... *quelque chose?* Pourquoi n'y a-t-il pas... *rien ?*

Imaginez que la terre n'existe pas, que n'existent ni le soleil, ni les planètes, ni aucune des étoiles, ni tous les astres que nous voyons, ni tous ceux qui, par delà, sont invisibles..., ni l'air, ni l'éther, ni aucun fluide, ni matière, ni force..., bref, que *tout* ce qui existe n'existe *pas...*

Qu'il n'y ait rien..., rien que l'espace et le temps...

Pas même l'espace ni le temps, mots dénués de sens, si rien n'existe, que le vide et que le néant...

Imaginez..., je dis : *imaginez* cela !...

Pourquoi n'est-ce pas *cela* ?...

GÉNIE ET FOLIE

Il se peut que le génie et la folie se tiennent ou se touchent. Le génie en est-il discrédité le moins du monde ? N'est-ce point, plutôt, la folie qu'il convient de réhabiliter ?

Le célèbre dramaturge allemand Gerhart Hauptmann a écrit un roman : *Emanuel Quint*, où il essaie de reconstituer la véritable figure du Christ, transportée à notre époque. La doctrine que prêche Quint est un idéal auquel, très vraisemblablement, Hauptmann, tout le premier, acquiesce ; mais, en même temps, Quint nous apparaît comme un individu atteint de folie mystique et de

mégalomanie. Dans cette prétendue contradiction, on a cru voir une faute de technique, on en a fait grief à l'auteur. Or, qui sait si, précisément, ce ne fut point là son intention secrète : nous montrer que ces deux choses ne sont pas inconciliables, que, en fait, elles ont pu et dû se concilier en la personne du Christ, tout comme elles se concilient en la personne de Quint.

On a cherché à dénigrer, à rendre suspecte l'œuvre de Nietzsche, sous prétexte que celui-ci aurait, d'assez bonne heure, cessé d'être sain, non seulement de corps, mais d'esprit. Pour ma part, je ne pense pas que la folie de Nietzsche remonte en deçà de janvier 1889. Mais, eût-il été déjà fou, ou demi-fou, lorsqu'il écrivit *la Gaie Science* ou *Zarathoustra*, que m'importe ? Que nous importe? La valeur intrinsèque de ces livres y perdrait-elle un iota ?

Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait

l'ivresse? Et qu'importe l'homme, pourvu que nous possédions l'œuvre ? Et qu'importe qu'elle soit, ou non, l'œuvre d'un fou ? Seule, la beauté de cette œuvre importe.

Que si le génie et la folie se touchent, ne disons pas : — Tant pis pour le génie ! — mais : — Tant mieux pour la folie ! —

IMPOSTEURS PAR VERTU

Il y a des gens qui vous disent : — Oui, je vais à la messe, non que je sois croyant, mais pour donner l'exemple. Il faut une religion au peuple. —Si ces gens-là « pratiquent » vraiment pour ce motif, ils sont bien imprudents et inconséquents de laisser échapper pareil aveu. Ils devraient donner l'exemple jusqu'au bout et affirmer qu'ils croient. Ceux qui poussent la logique et la précaution à ce point, qui ont une force de caractère assez grande pour ne rien dévoiler de leur pensée

secrète, sont rares. Plus rares encore ceux qui se composent cette attitude non par intérêt de caste, non par ambition ou vénalité, mais parce qu'ils s'imaginent rendre service à autrui.

Supposons un de ces hommes exceptionnels, un homme convaincu que la croyance en question est salutaire, nécessaire, tant aux individus qu'à la collectivité. Il se peut que cette croyance soit erronée. Au point de vue pragmatique, cela n'importe guère. L'essentiel est qu'on la croie vraie. Même si celui qui la croit bonne ne va pas jusqu'à la croire vraie, il fera semblant de la croire vraie, afin que les autres continuent à la croire vraie. En agissant ainsi cet homme n'est ni un hypocrite, ni un imposteur. Du moins, son imposture, si par hasard on réussissait à la démasquer, à la prendre en défaut, n'est pas de celles qui déshonorent. Ce genre d'imposture, au contraire, exige plus de grandeur d'âme et d'abné-

gation que la sincérité. Si cet homme ment, c'est par vertu. Il sacrifie, non sans souffrance, la vérité à un bien supérieur ou qu'il croit tel. Il poursuit un but noble et charitable. Le moyen choisi par lui est-il en effet le meilleur ? En tout cas, nul calcul égoïste n'a déterminé son choix. Ou plutôt, ce choix, il l'a fait à l'encontre de son égoïsme.

Il peut arriver aussi qu'un homme, dont c'est la fonction d'enseigner une doctrine, constate ou croit constater un jour la fausseté de cette doctrine et que son premier mouvement soit de crier : « Je me suis trompé ! Je vous ai trompés ! » Puis il réfléchit que cette doctrine, bien qu'erronée — ou même parce qu'erronée — demeure, jusqu'à nouvel ordre, socialement parlant, utile, bienfaisante, indispensable et irremplaçable, qu'il y aurait de graves inconvénients à désabuser trop vite ceux qui y croient encore ou à jeter le trouble dans leurs âmes. Alors il peut arriver

que cet homme continue à enseigner cette doctrine à laquelle lui ne croit plus, et — eût-il tort, au fond, d'agir ainsi et comprît-il mal son devoir — il peut arriver que son mensonge qui, en d'autres circonstances, serait une lâcheté, devienne, chez lui, une forme de l'héroïsme.

SOUFFRANCE DE L'ÉLITE

Fût-il exempt de toute autre souffrance, l'homme — et principalement l'homme de haute culture — reste sujet à une souffrance encore, non pas accidentelle celle-là, mais inhérente à sa condition d'homme, le tenaillant plus ou moins jusqu'au terme de sa vie, proportionnée à la conscience qu'il a du monde et de soi-même, s'exacerbant dans la mesure où s'avive en lui la notion du temps et de l'espace : une angoisse, une impatience, une nostalgie inexprimable, tantôt sourde, tantôt

aiguë ; l'impression que les jours et les années passent à la fois trop lentement et trop vite — *lente dies, cito anni* — que l'univers est trop vaste et l'horizon cependant trop borné ; le sentiment du désaccord irrémédiable, profond, continu entre ce qu'il voudrait et ce qu'il peut. Sentiment d'autant plus poignant que l'on peut davantage et qui va grandissant à mesure que l'on peut davantage, car ceux qui peuvent le plus sont aussi ceux qui veulent le plus, et il semble que la volonté de puissance croisse en proportion géométrique de la puissance effective. L'homme n'a que deux façons d'échapper, momentanément du moins, à cette souffrance. L'une est l'*oubli de soi*, qu'il cherche dans le travail, dans la contemplation des choses et des êtres environnants, dans la jouissance que procurent les arts plastiques, dans le jeu, au théâtre, etc... L'autre est l'*oubli du monde extérieur*, obtenu par telle ou telle sensation enivrante, lui donnant —

totalement ou partiellement — l'illusion d'exister seul : ivresse alcoolique, extase causée par la musique, volupté amoureuse, etc... Les heures où l'homme parvient à réaliser l'un de ces deux modes de vivre sont les seules qu'il juge vraiment dignes d'être vécues, les seules qui comptent dans sa vie ; les autres sont des heures d'ennui, de préparation, d'attente et de détente, bref, des entr'actes : entr'actes aussi pénibles qu'inévitables ! Il ne manque à l'homme, pour se sentir parfaitement heureux, que le pouvoir d'abréger à sa guise, sinon d'abolir tout à fait ces heures vides et mornes où, même exempt des souffrances proprement dites, il n'en devient que plus accessible à cette souffrance d'ordre spécial, une de celles — et sans doute la plus caractéristique — dont se paie le privilège d'appartenir à l'élite.

VOLTIGE ET VERTIGE

Successivement ils escaladent le tremplin, les jeunes gymnastes ; ils saisissent le trapèze volant et, levant les pieds, s'élancent ; puis, quand l'appareil a presque atteint le terme de sa course oscillatoire, il s'agit pour eux de le lâcher au moment voulu, de façon que, franchissant l'espace en vertu de la vitesse acquise, ils puissent, après être restés une seconde sans appui dans l'air, rattraper un autre trapèze, qui les entraînera vers l'extrémité opposée de l'arène.

Parmi ces apprentis de la voltige, il en est d'agiles, de hardis, qui, assez vite, voire du premier coup, réussissent l'expérience ; d'autres ont peur, ne veulent plus lâcher le trapèze, y restent accrochés ou reviennent au point de départ ; d'autres le lâchent trop tôt ou trop tard, calculent mal leurs distances

et, au lieu de rattraper le second trapèze, choient plus ou moins lourdement à terre : parfois ils se contusionnent ou se cassent un membre. Il en est qui jamais n'auront l'habileté, la force, l'audace requise et qui, après un certain nombre d'essais infructueux, renoncent.

L'homme, cet acrobate de la pensée, nous offre un spectacle analogue avec ses élans répétés, parfois couronnés de succès, parfois aboutissant à de piteuses chutes sur le nez, vers ce qui pour lui représente l'autre trapèze, l'autre bout du cirque où se joue sa destinée. Et il semble que l'homme moderne, en particulier, se trouve à l'une de ces minutes décisives où, ayant lâché le premier trapèze et suspendu encore dans le vide, il se demande avec angoisse s'il va pouvoir saisir le second qui se balance là, devant lui, tout près de ses yeux et de ses mains, ou bien si, pris de vertige, il ne va pas tomber, ridiculement ou

tragiquement, quitte à recommencer l'expérience : tout de suite, s'il s'est relevé sain et sauf ; sinon, le jour où il sera remis de ses blessures...

OUVRIERS DE QUELLE ŒUVRE ?

N'est-il pas évident que l'homme demeure toute sa vie la dupe d'une illusion surprenante ? Le mal qu'il se donne n'est-il pas toujours disproportionné au but qu'il atteint ? quand il l'atteint !... Il se figure travailler pour soi et, lorsque son ambition est assouvie, il s'aperçoit qu'il est vieux, ou il lui faut employer les richesses lentement acquises à soigner — je ne dis pas : à rétablir — sa santé ruinée par le surmenage et le souci. Ou bien la mort vient lui ravir prématurément le fruit de ses peines. Il se console parfois — c'est le cas du savant, de l'inventeur — en songeant qu'il a du moins travaillé pour la postérité.

Mais la satisfaction lui manque, même alors, de savoir à quoi tout cet effort doit aboutir, de prévoir, avec certitude, ce qui sera.

Nous sommes des millions d'esclaves condamnés à un labeur qui apparaît sans fin — et peut-être sans but, ignorant jusqu'au nom du maître auquel ils appartiennent, et qui, entassant pierre sur pierre, se réjouissent naïvement de voir grandir l'édifice, bien qu'ils n'en connaissent point les plans et ne sachent ni à quelle hauteur il s'achèvera ni s'il sera Tour ou Pyramide.

COMMENT VIVENT LES HOMMES

Beaucoup de gens vivent comme s'ils ne devaient jamais mourir ou comme si l'on devait, d'ici là, découvrir un remède contre la mort. Ils s'installent dans la vie comme dans une maison dont ils seraient propriétaires, se donnent beaucoup de peine pour

l'embellir et la meubler somptueusement. Ils oublient qu'ils ne sont que des locataires ignorant la durée de leur bail et que, lorsqu'on les mettra dehors, ils n'auront même pas la consolation d'emporter le mobilier.

D'autres ne pendent ni tableaux aux murs ni rideaux aux fenêtres, dédaignent bibelots et tapis, ne font mettre ni les eaux ni le gaz, se privent de tout confort, car ils songent : « A quoi bon, puisque je dois bientôt déménager ! » Et, longtemps à l'avance, ils prennent leurs précautions en vue du déménagement, ou s'imaginent les avoir prises.

D'autres enfin, sous prétexte que la maison ne leur appartient pas, en jouissent sans prévoyance ni scrupule, se souciant peu des dégâts (à tel point parfois que l'édifice se lézarde et sur eux s'écroule), ne s'inquiétant guère non plus de ce qu'ils deviendront, le jour où leur bail expirera, ni des indemnités qu'ils auront à payer.

ILLUSION DE CRITIQUE

Un professeur de Faculté, qui travaille à un livre sur Nietzsche, disait un jour à ses tudiants, non sans orgueil : « Ce sera l'œuvre le ma vie. » Cet homme, qui doit être un ervent admirateur de Nietzsche, se rend-il ompte qu'il n'y a rien de moins nietzschéen ue de passer sa vie à revivre la vie et repen-er la pensée d'un autre ? Une tâche de cette ature ne saurait tenter qu'un esprit dépourvu e puissance créatrice qui, faute de mieux, e résigne à ce rôle subalterne. Au surplus, omme il arrive presque toujours en pareil as, il finira sans doute — si ce n'est déjà fait -par être dupe d'une illusion singulièrement éconfortante pour son amour-propre. A force e vivre dans l'intimité de Nietzsche, il s'ima-inera que la pensée de Nietzsche est un eu la sienne, que Nietzsche n'est vraiment ietzsche que depuis qu'il le commente ; il

le traitera d'égal à égal, en viendra à se confondre avec lui ; il fera comme l'avoca s'écriant : « On prétend que *nous* avons volé rien n'est plus faux »! ou, mieux encore comme l'éditeur parlant d'un écrivain de se amis et murmurant en confidence, du ton l plus sérieux du monde : « *Nous* achevons u livre à succès », ou enfin comme ce concierg de Grand Séminaire qui disait : « Ici *nous nou* efforçons de former de bons prêtres. »

AU BAROMÈTRE DE L'AME

Au baromètre de notre âme, l'aiguille, d'un instabilité très grande, oscille perpétuellemen entre ces deux pôles : optimisme, pessimisme L'état de notre santé, celui de nos affaires, no lectures, notre entourage, toutes sortes d circonstances viennent modifier sans cess la place de l'aiguille sur le cadran. Et, quan celle-ci est à variable, il dépend d'un rie qu'elle retombe à droite ou à gauche... La

conduite et la nature de nos semblables exercent sur elle une influence particulièrement prompte et sûre, celle à laquelle, peut-être, elle se montre le plus sensible. La vue d'un ivrogne, la découverte d'une bassesse, l'histoire d'un enfant martyr assombrira notre conception du monde autant, sinon davantage, qu'un tremblement de terre ou une épidémie de choléra. En revanche, un acte de probité, une marque de gratitude, la rencontre, en excursion, d'un brave homme avec qui, dans une salle d'auberge, on causera, toute une soirée, à cœur ouvert, comme avec un ami de vingt ans, nous rend, du coup, moins misanthrope, jette sur notre image de la vie un rayon de soleil. Un fait de ce genre, si minime en soi, suffira bien souvent pour empêcher la tempête de se déchaîner dans une âme, pour l'arracher au désespoir, pour couper court à une catastrophe. Et celui grâce à qui cette âme fut sauvée ne se doute point

des conséquences profondes, lointaines de son acte. Quiconque accomplit une action louable peut, de la sorte, indirectement et simultanément, accomplir, sans le savoir, pareil miracle. Et tout homme le peut, même lorsqu'il n'agit pas au sens propre : il le peut, s'il est foncièrement bon et noble, par la seule vertu de son contact, de sa présence, d'une simple parole, proférée sans intention spéciale, mais où se reflète son cœur, et où d'autres cœurs désemparés trouveront le réconfort inestimable dont ils avaient, juste à ce moment, besoin.

LE SENS HISTORIQUE

Le sens historique ne consiste pas seulement à revivre les idées, les sentiments, les mœurs, les préjugés, les ignorances des ancêtres, à se refaire momentanément « une âme d'autrefois », à se représenter comme actuelles les choses passées. Pour être complet, il doit comporter en outre la faculté, plus difficile

encore à acquérir, de se représenter les choses actuelles comme déjà passées ; de se faire, autant que possible, « une âme de demain » ; de réaliser d'avance, en imagination, la manière dont nos descendants jugeront et comprendront — ou ne comprendront plus — nos idées, nos sentiments, nos institutions, toute notre mentalité à nous autres, hommes d'aujourd'hui.

JUSTIFICATION DE LA VIE

Apprends, toi qui souffres, à ne pas envier, à ne pas haïr le bonheur qui passe et te coudoie avec indifférence ! Quand tu rencontres un homme dont le visage respire la santé et la satisfaction, réjouis-toi, oui, réjouis-toi de cette rencontre ! Que sa joie te réconforte, bien loin de te déprimer davantage ! Que sa félicité te console de ta misère ! Que sa vue ne t'inspire d'autre sentiment que l'optimisme ! A cause de lui, réconcilie-toi avec

l'Univers ! Dis-toi : « Il n'y a pas que des déshérités, que des malchanceux, que des vaincus ! A la bonne heure ! Il y a des créatures qui peuvent, qui savent être heureuses. Et, n'y eût-il qu'*un* homme heureux, il justifie, *à lui seul*, la Vie ! »

DE L'IMMORTALITÉ POUR QUELQUES-UNS

L'homme est-il immortel ? C'est sous cette forme très générale, trop absolue qu'on pose d'ordinaire le problème, et, si l'on répond affirmativement, c'est sans restriction pour personne. Ceux qui croient à l'immortalité de l' « âme » humaine y voient un don naturel, inné, un apanage de toute l'espèce.

Ils ne se demandent pas si, pour que l'âme s'immortalise, encore faut-il en posséder une, s'en être fait une. Ils ne songent point qu'elle n'est peut-être, cette survivance de notre conscience individuelle, qu'elle n'est sans

loute qu'une virtualité qu'il faut rendre réelle, une récompense dont nous devons nous mon-rer dignes, un bien dont l'obtention constitue notre tâche terrestre.

La seule chance — si elle existe — que nous ayons de soustraire à l'anéantissement notre ndividualité, c'est-à-dire de la maintenir ndissoluble, consiste à développer, par une ulture assidue, nos facultés les plus cachées, es forces de vie spirituelle qui sommeillent u fond de nous, ce qu'il y a en nous de neilleur et d'essentiel, bref à nous créer une âme » au vrai sens du mot, une âme capable e braver les forces destructives dont elle est nenacée.

Or, c'est là ce dont bien peu de gens 'avisent. La plupart n'en ont guère le temps u n'en prennent pas le temps. Ils sont bsorbés par la lutte pour la vie matérielle, our l'or, pour l'argent, pour les honneurs, our le plaisir. Ils ne pensent guère à la mort

ou n'y pensent pas sérieusement, repoussent cette pensée quand elle les assaille. La mort leur fait peur plutôt que l'immortalité ne les tente; ils ne font rien, en tout cas, pour se l'assurer, pour la mériter. Ils aiment *cette* vie pour elle-même, au lieu d'y voir un moyen, qu'il importe d'utiliser pendant qu'on en dispose, un moyen de conquérir *toute* vie !

Qui leur enseignera la joie austère, mais profonde, de la méditation ? Qui leur enseignera le recueillement, source des grandes espérances, sinon des grandes certitudes ? Au lieu de se chercher eux-mêmes, ils ne semblent occupés qu'à se fuir. Or, tant qu'on ne s'est pas trouvé soi-même, on n'a aucune chance de se garder.

La vie présente est comme un sculpteur pétrissant peu à peu l'âme informe que nous apportons avec nous à notre naissance. De cette âme informe elle fait, selon les cas, des chefs-d'œuvre ou des ouvrages sans valeur.

Il est à craindre qu'à la mort ceux-ci ne ·etournent au néant, c'est-à-dire au grand ·éservoir anonyme, au chaos de forces élémen- aires, non organisées, non individualisées, ›our servir de matière à des essais ultérieurs. Ainsi le sculpteur brise la statue mal venue t en rejette les morceaux au tas de glaise où . puise de quoi façonner ses ébauches. Au ontraire toute âme parvenue à un certain egré de beauté et de perfection ressemble à ı statue qui a trouvé grâce devant l'artiste, t qu'il cisèle alors en un marbre pur et dur ır lequel le temps n'a pas de prise.

THÉRAPEUTIQUE DU VICE

Il paraît que, dans les confiseries, quand ıe jeune fille qui débute entre comme demoi- lle de magasin, on lui tient ce langage : Mademoiselle, vous aurez envie de manger :s bonbons. Ne vous gênez pas. Mangez-en

autant qu'il vous plaira. Plus vous en mangerez, et mieux cela vaudra. Mangez-en jusqu'à satiété, au delà même si vous pouvez! » C'est par une juste intelligence de ses intérêts que le confiseur parle ainsi à son employée. En effet, si elle aime les friandises, elle cèdera fatalement à la tentation d'en manger. Qu'on le lui interdise, elle n'en mangera que modérément, en cachette, et ces larcins, répétés chaque jour, représenteront au bout de l'année, une somme importante. Il en coûte moins cher au confiseur d'inviter la nouvelle venue à satisfaire sans retenue sa gourmandise durant les premiers jours : même si elle n'y gagne pas une indigestion, l'expérience prouve qu'elle restera à jamais dégoûtée de toute espèce de bonbons et sucreries.

Pour ma part, ayant, dans mon enfance mangé une fois, plus qu'il ne convenait, d'un gâteau dit biscuit de Savoie, je payai cet excès fort cher : depuis, non seulement ce gâteau

n'excite plus ma convoitise, mais il me faudrait faire effort sur moi pour en avaler une seule bouchée.

D'où vient que tant d'anciens élèves des établissements congréganistes ne mettent plus les pieds à l'église, ont les pratiques religieuses et souvent la religion elle-même en horreur? N'est-ce pas, en grande partie, parce qu'on les a rebutés par trop de messes, de sermons, de sacrements, de cantiques et de génuflexions?

Eh bien! je me demande si cette méthode n'est pas applicable à une foule d'autres cas, en particulier à ces tentations funestes qui s'appellent l'alcool, le tabac, les femmes, etc... Je me demande si l'on ne se guérirait pas semblablement des obsessions maladives, des besoins « surajoutés » et factices qui empoisonnent notre vie... Je me demande si cette méthode ne donnerait pas des résultats meilleurs que celle qui équivaudrait, pour le confiseur, à dire : « Mademoiselle, je vous

préviens que vous entrez ici pour vendre des bonbons, et non pour en manger. Je fais appel à votre probité. Sachez en outre que les bonbons abîment les dents et l'estomac. Au surplus, si vous vous laissiez aller à en dérober, je vous mettrais à l'amende. Enfin, en cas de récidive, je n'hésiterais pas à vous congédier. »

Ce qu'on appelle un vice n'est, somme toute, que la résultante de deux forces contraires : un désir et une crainte (scrupule religieux, peur de se rendre malade, etc...). La lutte entre ces deux forces peut se prolonger indéfiniment, sans que l'une ou l'autre soit définitivement vaincue. C'est tantôt l'une, tantôt l'autre qui l'emporte. Le désir ne s'assouvit qu'avec remords, la crainte ne triomphe point sans regret. Tel est le mécanisme du vice.

Supprimer ou du moins contenir le désir par la crainte, voilà ce que cherchent moralistes et hygiénistes. Je me demande, moi, si, ce faisant, on ne l'entretient pas plutôt. Ne

vaudrait-il pas mieux le laisser s'assouvir une bonne fois, *une fois pour toutes*, plus que pleinement, à l'excès, jusqu'à l'hypersatiété, jusqu'au dégoût — et pour toujours?

CARPE DIEM

Beaucoup remettent à plus tard le temps du bonheur, se fixent un délai pour commencer à être heureux. Ils s'imaginent que le bonheur dépend d'une ou plusieurs conditions déterminées et que, celles-ci une fois réalisées, ils n'auront plus qu'à jouir de la vie. Ils se disent : « Je vais peiner tant d'années encore..., attendre que mes fils soient grands..., que j'aie recueilli tel héritage... Quand je n'aurai plus ceci, quand j'aurai cela, quand ceci sera comme ci et cela comme ça, oh ! alors... » Quiconque raisonne ainsi se leurre, et s'en rendra compte tôt ou tard. Le bonheur, s'il existe, n'est pas, sauf de

rares exceptions, un bien qui se livre en gros : on ne l'achète, on ne le consomme qu'au détail. Efforçons-nous de ramasser quotidiennement quelques miettes du pain doré. Il n'est guère un seul jour en notre existence où le destin ne laisse choir à notre portée au moins une de ces miettes... Mais jeûner longtemps pour faire bombance un jour, dédaigner, négliger les minimes joies de l'heure présente, ou les mettre de côté, en quelque sorte, comme si elles devaient donner des intérêts, se capitaliser, nous être rendues au centuple dans l'avenir, c'est faire un faux calcul, un marché de dupe... La sagesse, au contraire, consiste à saisir pieusement, avidement, à mesure qu'elles s'offrent, les moindres occasions de nous réjouir. Elles ne reviendront pas. Et quant aux grandes occasions de nous réjouir, aux grands bonheurs que nous imaginons, il y a trop de chances que nous les attendions en vain... C'est la somme de ces petites satis-

factions journalières, c'est le souvenir ému que nous en garderons, qui, au terme de notre existence, arrêtera sur nos lèvres la plainte amère : « Qu'ai-je eu de la vie ? Était-ce la peine de vivre ? J'ai passé à côté du bonheur ! »

ÉLOGE DE LA BRIÈVETÉ

On donne souvent, dans les examens, des pensées à développer : une maxime de Chamfort, par exemple. Imaginez un développement de ce genre, rédigé, non plus par un élève, mais par un des examinateurs : quel que soit le talent de celui-ci, on peut admettre, n'est-il pas vrai, que Chamfort, s'il lui eût plu de se livrer lui-même à cet exercice, s'en fût tiré tout aussi bien. Pourquoi donc ne l'a-t-il point fait ? Pourquoi s'en est-il tenu à une phrase ou à quelques lignes ? Sans doute il aura compris d'instinct qu'une

pensée devenue dissertation ressemble à ces fleuves qui, arrivant en plaine, s'y étalent à leur guise. Ce qu'ils gagnent en étendue, ils le perdent en profondeur. Telle rivière, qui portait barque ou navire, cesse d'être navigable en approchant de l'embouchure. On peut, de même, dire en vingt mots tout autant parfois qu'en vingt lignes ou vingt pages ; et on le dit d'une façon plus frappante, plus suggestive. Que de livres font songer à des amplifications scolaires ! Ils ont beau contenir d'excellentes choses, on a l'impression que, réduits au dixième, ils n'eussent pas été moins instructifs.

L'homme qui a peu d'idées les développe avec complaisance. Il les tourne et retourne sous toutes leurs faces. Il les mâche et remâche de façon à les rendre assimilables immédiatement à tous. Il joue à l'égard des estomacs faibles et des bouches édentées le rôle de masticateur.

Celui qui a beaucoup d'idées ne saurait s'attarder longtemps sur chacune d'elles. Il les jette au vent, comme on jetterait des noix, en disant : « Ramassez ! » Si la noix est trop dure pour qui la ramasse, qu'il aiguise ses dents d'abord. Et, s'il n'en a pas, tant pis pour lui : qu'il cherche ailleurs sa nourriture !

LA FOI EST UNE BELLE CHOSE

Le père d'un candidat à un examen s'en alla voir un de ses amis, lequel se trouvait lui-même lié avec un des professeurs chargés de la correction des épreuves écrites, et le pria de vouloir bien recommander son fils. Celui-ci fut reçu et obtint précisément une excellente note pour la composition que devait corriger ledit professeur. Le père retourna chez son ami et commençait déjà, en termes chaleureux, à lui exprimer sa gratitude : « Ne me remerciez pas, interrompit l'autre. J'ai

fait la démarche en faveur de votre fils, mais elle n'a, dans l'espèce, servi à rien. Premièrement le professeur ne m'a point caché qu'il avait pour principe de ne tenir aucun compte des recommandations. En outre, il a été gravement indisposé juste au moment de l'examen et un de ses collègues a dû le remplacer. C'est ce dernier, dont j'ignore d'ailleurs le nom, qui a lu la copie de votre fils. »

Une autre fois, un électeur écrivit à son député, lui demandant d'appuyer je ne sais quelle requête. Le député promit, mais oublia de tenir parole. L'électeur néanmoins obtint satisfaction. Convaincu qu'il en était redevable à son député, il lui envoya, comme témoignage de sa reconnaissance, un objet de prix. Le député, n'osant avouer qu'il n'y était pour rien, garda le cadeau.

Chaque fois que j'entends une personne pieuse déclarer : « Mon enfant a été très malade, a failli mourir. J'ai fait une neuvaine,

et il a guéri » ; chaque fois que sur les murs d'une chapelle j'aperçois un ex-voto, je songe à ces deux histoires.

MÊME EFFET DE CAUSES CONTRAIRES

Il n'y a pas que la jouissance trop souvent renouvelée qui engendre la satiété. La privation peut avoir, *à la longue,* le même résultat. Un plaisir dont on fut très longtemps sevré finit par devenir indifférent. Ceci n'est pas un paradoxe et s'applique aux joies du cœur et de l'esprit comme aux voluptés des sens. Quelqu'un à qui l'on ne donnerait à manger que de la viande ne tarderait pas à s'en dégoûter. Mais c'est un fait aussi qu'elle ne tente plus, au bout de quelques années, les végétariens qui ont le courage de s'en abstenir totalement. Je connais une personne qui, mise au régime lacté absolu, en a, au début, beaucoup souffert. Quand les membres de sa famille étaient

à table, elle allait jusqu'à leur en faire reproche ou bien refusait d'assister au repas. Or, aujourd'hui, après vingt ans de ce régime, elle tient un tout autre langage : « Je ne comprends pas, dit-elle, qu'on puisse manger de la viande. Je trouve cela répugnant. » Il en va ainsi de l'amour, des distractions mondaines, des voyages, de la lecture, etc...

CHEFS-D'ŒUVRE DISPARUS

On se plaint, à juste titre, que trop de gens écrivent, qu'il se publie trop de livres médiocres. Mais songe-t-on assez à l'éventualité contraire? Celle où Nietzsche, par exemple, ignoré encore après *l'Origine de la Tragédie*, *Considérations inactuelles* et *Humain trop humain*, et qui, comme on sait, dut faire imprimer à ses frais ses autres livres (un luxe que tout le monde ne peut s'offrir), aurait perdu courage, pis encore : perdu la foi en lui-

même, cessé d'écrire, ou, avant sa mort, brûlé, par dépit et rancune, ses manuscrits. Éventualité improbable, dira-t-on. Qui peut savoir?... Qui sait si plus d'une œuvre, telle que *Ainsi parlait Zarathoustra*, n'a point déjà péri de la sorte? Quelle responsabilité n'encourt pas quiconque, disposant de l'influence suffisante pour révéler un chef-d'œuvre qu'il a lu et apprécié, ne cherche, par jalousie, qu'à l'ensevelir dans le silence ou recule devant la corvée des démarches nécessaires et l'expose ainsi à demeurer éternellement inconnu?

VÉRITABLE INDIVIDUALISME

Le véritable individualiste est inaccessible à ce genre de patriotisme — lequel n'est qu'une forme solidarisée de l'amour-propre — qui consiste à ressentir comme un affront personnel une défaite infligée par l'armée étran-

gère, à s'enorgueillir de la victoire remportée par une équipe de compatriotes dans un match international. Cette sorte d'émotions lui est inconnue. Il pourra bien s'affliger, si son pays essuie une guerre désastreuse, mais uniquement parce qu'il en redoute les conséquences pour son propre bien-être. *A priori*, peu lui importe d'être Autrichien, Espagnol ou Russe. S'il est né Français, il n'en sera pas plus fier qu'il ne le serait d'être né Bulgare. Il lui en coûtera peu de se faire naturaliser Italien ou Allemand, le jour où il y verra son avantage. Supposons que, né Anglais, par exemple, il le reste : ce n'est point qu'il considère l'Angleterre comme sa patrie ou comme une patrie, mais parce que ce pays lui semble — à tort ou à raison — celui où son indivividualité se trouve actuellement le mieux sauvegardée.

LE RESSORT

Il y a des hommes qui ressemblent à un ressort d'acier. Plus on presse sur le ressort, plus il acquiert de force pour rebondir. Plus la destinée s'acharnera contre tel individu, l'accablera, l'obligera à se courber momentanément sous le faix d'épreuves terribles, et plus grandira son courage, plus s'amassera en lui une réserve insoupçonnée d'énergie latente, qu'il saura déployer à l'heure propice... Toutefois, si la pression exercée sur le ressort agissait indéfiniment, un jour viendrait où celui-ci, ayant perdu à la longue son élasticité, serait incapable de rebondir, resterait aplati, sinon brisé, pour toujours. De même aussi, à force de souffrir, l'homme au cœur le plus fier arrive à en garder l'empreinte indélébile, à éprouver une lassitude, un affaissement irrémédiable, à manifester aux yeux

de tous et à ses propres yeux une sorte d déchéance définitive. La mauvaise fortun aura beau, alors, lâcher prise, c'est trop tard il a perdu tout ressort, toute volonté de puis sance et, parfois, jusqu'à la volonté de vivre

L'ESPRIT DE CONTRADICTION

Ce qu'on appelle l'esprit de contradictio n'est peut-être que l'excès de zèle d'un espr scrupuleux, ayant le sens de la nuance, d la relativité et de la complexité, ennemi de opinions tranchées, prompt à saisir les aspect divers et opposés d'un problème, et qui, e présence d'un interlocuteur plaidant le pou éprouve le besoin de plaider le contre, inversement : non que le goût de la dispute o quelque mobile intéressé l'y pousse, mais afi de rétablir l'équilibre, pour que nulle de parties en cause ne reste sans défenseu pour qu'aucun des points de vue à envisage

ne soit laissé dans l'ombre, bref par un amour passionné en même temps que par un sentiment très délicat de la vérité et de la justice.

DANS LA RUE

Je passe tous les jours dans une rue dont le trottoir n'est pas assez large pour que deux personnes puissent s'y croiser. Souvent, sur ce même trottoir, quelque autre piéton vient en sens contraire. Tantôt c'est moi qui, tout de suite, descends sur la chaussée pour lui faire place : notamment quand je suis fatigué, morose, d'humeur peu combative. Tantôt, en revanche, je reste, je me dis : « Nous verrons bien qui cédera de nous deux. » Et c'est l'autre alors qui finit par descendre.

Image de la Vie.

COMME DANS JULES VERNE

Dans un roman de Jules Verne, *les Inde* *Noires*, figure, entre autres personnages, un jeune fille de dix-sept ans qui, depuis s naissance, a vécu en compagnie d'un viei lard centenaire et d'un oiseau nocturne, a fond d'une mine abandonnée. Elle ne sou çonne même pas l'existence d'un autre mond Elle est tirée de là par un jeune mineur, qu la curiosité, l'espoir de découvrir un filc ignoré poussèrent à explorer les coins l plus reculés de la mine. La surface de terre, subitement révélée à la jeune fill l'émerveille, bien qu'il fasse nuit encor Mais voici que le jour point. Du haut d'u colline, en face de la mer, elle assiste au lev du soleil, et ce spectacle la plonge dans u indicible extase dont elle ne sort que po tomber à genoux et s'écrier :

— Mon Dieu, que votre monde est beau !

La mort nous réserverait-elle une révélation semblable, mais mille fois plus inattendue, mille fois plus émouvante encore ?

PRENDRE LES IDÉES COMME ELLES VIENNENT

Une idée m'est venue tout à l'heure... J'allais la noter, la développer, quand je m'aperçus qu'elle était peu ou prou en contradiction avec une autre idée, notée par moi antérieurement. Chacune d'elles, sur le moment, m'a paru vraie. Bien plus, aujourd'hui encore, elles restent pour moi comme deux femmes, de beauté différente, mais également belles, également chères, entre lesquelles il me faudrait choisir... Laquelle de ces idées choisir ? Laquelle sacrifier ?... Si j'essayais de les concilier, vaille que vaille !... Bien difficile. Impossible même. Tout à fait impossible. Du moins jusqu'à nouvel ordre...

Alors ? Que faire ?... Rien, sinon noter l'idée nouvelle, comme j'ai noté l'autre.., Un jour qui sait ? une troisième idée... Et je pourrais regretter, ce jour-là... Non, je n'en choisirai, n'en sacrifierai aucune... Je les prendrai toutes deux, à mes risques et périls... Il faut prendre le temps comme il vient, les choses comme elles viennent..., et les idées aussi.

CHIMIE DES AMES

Prenez deux parfums, l'un et l'autre exquis. Mettez-les ensemble. Il en pourra résulter une mixture nauséabonde. Ainsi, parfois, il arrive que deux êtres pourvus chacun des plus belles qualités, qu'un homme, ayant « tout ce qu'il faut pour rendre une femme heureuse », qu'une femme, ayant « tout ce qu'il faut pour faire le bonheur d'un homme », il arrive que ces deux êtres, une fois mariés, fassent mauvais ménage et en viennent à se haïr.

Une jeune fille me disait : « J'aimerais et j'estimerais infiniment mon fiancé, et lui me rendrait la pareille, que, la veille des noces, je me demanderais encore : Serais-je heureuse avec lui ? »

SOLITUDE

Conrad n'aime guère rendre de visites, moins encore en recevoir. Il n'existe pas, pour lui, d'heures plus belles, et plus courtes, que celles où il est seul... Longtemps, il s'en inquiéta. Cela, maintenant, ne l'inquiète plus : il en a compris la raison. Ce n'est pas, à proprement parler, la solitude qu'il aime. Au contraire. En réalité, il n'est jamais si seul que lorsqu'il se trouve avec d'autres ; et il ne se trouve jamais en si bonne et si nombreuse société que lorsqu'il est seul. Ses pensées, ses rêves lui tiennent compagnie, la meilleure

de toutes... Pour beaucoup d'hommes, vivant d'une vie extérieure, dans une agitation incessante, ayant, du matin au soir, commerce avec leurs semblables, une heure de solitude constitue un repos nécessaire... et un ennui. Pour Conrad, une heure passée au cercle, avec des amis, voilà ce qui constitue une trêve, qu'il s'impose par hygiène... et un ennui.

ORIGINE DES VERTUS

Les femmes, durant un hiver ou deux, cessèrent de se décolleter pour dîner en ville, aller en soirée, au théâtre, etc... On ne les vit plus qu'avec des robes montantes. Cette mode nous venait, paraît-il, d'Angleterre, où la reine, s'étant fait au cou une brûlure dont elle garde la cicatrice, ne voulut porter désormais que des cols très hauts et, afin de ne point se singulariser, en imposa à toutes les dames de la cour l'usage, qui ensuite se répandit sur le

continent. Il y a gros à parier que beaucoup d'autres modes et d'autres usages, éphémères ou durables, eurent une origine analogue. Et, dans le domaine moral, il en va probablement de même. En ce qui concerne, par exemple, la question de savoir à qui vint tout d'abord l'idée, en apparence saugrenue, de faire une vertu de la chasteté, on peut fort bien supposer que ce n'était ni un niais ni un fou, mais... un impuissant, qui, comme on dit, « fit de nécessité vertu », et, très habilement, réussit à s'en faire un mérite, à en tirer gloire et profit, à y gagner un surcroît de prestige et d'autorité, en laissant accroire qu'il possédait une force de volonté peu commune. Que si cette hypothèse — d'ailleurs invérifiable — est inexacte à l'égard de la chasteté, il y a des chances pour qu'elle soit vraie de telle ou telle autre de nos vertus, de ce que tant d'hommes persistent à dénommer vertus. La pudeur — elle aussi fausse vertu

s'il en fut, responsable d'attentats nombreux contre l'hygiène — a sans doute une origine analogue. Une femme (à moins que ce ne soit un homme), mal faite ou affligée d'une tare corporelle quelconque, s'imposa la règle de porter des vêtements en toute saison et sut, par quelque ruse ou sous quelque prétexte, la généraliser. Ou bien cette prétendue vertu ne serait-elle qu'un vice, un raffinement voluptueux? Supposons que la mode, intermittente chez les femmes, de cacher leurs oreilles en se coiffant à la Botticelli, devienne un usage constant : l'homme n'éprouverait-il pas, à entrevoir une oreille féminine, le même plaisir, la même excitation sensuelle qu'aujourd'hui à guetter un mollet sous une jupe retroussée? Et, ici encore, je me demande si la première qui se coiffa de la sorte n'était pas affligée d'oreilles mal conformées ou trop grandes, que sa coquetterie avait intérêt à dissimuler.

MIRAGE

Le train, par les plaines de Beauce, file à toute vapeur. Le ciel est bleu partout, sauf vers le couchant, où des nuages, amoncelés à l'horizon, simulent, à s'y méprendre, une longue et puissante chaîne de montagnes, avec l'ordinaire contraste des roches grisâtres et des glaciers blancs. Et il y a, là-bas, là-haut, si peu de vent, que l'illusoire image persiste de longues minutes, sans se déformer sensiblement. Le spectacle est unique et la ressemblance si prodigieuse, qu'un voyageur, qui s'éveillerait tout à coup sans savoir à travers quelle contrée le train l'emporte, y serait certainement trompé.

Que de choses, dans la vie, nous admirons de bonne foi, qui n'ont pas plus de réalité ! Heureux encore quand nous ne modifions pas notre itinéraire à cause d'elles ! Et dire que

souvent il nous eût suffi, pour éviter cette méprise, d'avoir un compagnon de route mieux renseigné, qui, à notre exclamation : « Oh ! les magnifiques montagnes ! Comment s'appellent-elles ? Si nous y allions ! », eût répondu par un sourire et une brève leçon de géographie !

EXTENSION DU PRÉSENT

Les animaux ne connaissent de la vie que le moment présent. Les sauvages, les simples vivent surtout au jour le jour, ne se souviennent et ne prévoient que par nécessité ou par aventure ; chez eux, l'imagination rétrospective aussi bien que l'imagination anticipatrice, mais principalement celle-ci, ne s'exerce que sur un espace de temps assez court, et de façon accessoire, intermittente, fragmentaire.

Plus l'homme se civilise et s'affine, plus le passé et l'avenir jouent un rôle important

dans sa vie ; sa mémoire se précise et se fortifie, son sens des éventualités et probabilités s'élargit et s'aiguise ; il fait constamment appel à la première, il nourrit, d'autre part, des desseins à longue portée, se livre à des calculs à lointaine échéance ; ses souvenirs et ses espoirs, ses expériences et ses conjectures se joignent de plus en plus étroitement dans sa pensée ; il acquiert une conscience progressive de la suite et de l'enchaînement des événements déjà écoulés et de ceux qui en découleront ; il apprend à les coordonner de mieux en mieux, à en élaborer une sorte de tableau d'ensemble, qu'il consulte à toute minute, qu'il a, en quelque sorte, sans cesse *présent* devant les yeux ; autrement dit, le passé et le futur tendent peu à peu à perdre, pour lui, le caractère de choses passées et futures pour prendre l'aspect de choses présentes... Et plus l'homme continuera à s'élever, plus il en sera ainsi. Pour le Surhomme, passé, présent

et futur se confondront davantage encore, à un point dont nous pouvons malaisément, dans l'état actuel de notre cerveau, nous faire une idée. Et l'on conçoit, enfin, d'après ce qui précède, que pour un Dieu, pour l'Être par excellence, il n'y aurait plus en effet, comme l'enseigne la théologie, ni passé ni présent ni futur : tout lui apparaîtrait *sub specie æternitatis*.

C'est un phénomène bien connu que, plus on avance en âge, plus le temps semble passer vite, plus les journées semblent courtes. Ce phénomène s'explique aisément par ce qui vient d'être dit, par le fait qu'avec l'âge la conscience s'accroît, embrasse un champ toujours plus vaste, tend à rapprocher en une sensation unique Hier, Aujourd'hui et Demain.

L'HOMME DESTRUCTURE DE LA TERRE

On peut concevoir de plusieurs manières la fin du monde, j'entends : de la terre et des êtres qui l'habitent. Outre les causes de destruction, lente ou subite, envisagées jusqu'ici par les savants, il en est une encore à laquelle on ne songe pas assez : cette cause, c'est nous-mêmes... Oui, nous sommes peut-être pour la terre ce que le microbe est pour nous : un germe de maladie et de mort, le parasite qui finira par dévorer son hôte. Quand, pour satisfaire nos insatiables convoitises et nos besoins toujours plus nombreux, nous aurons trouvé le moyen d'accélérer la dissociation de la matière (de ce qu'on appelle la matière) et d'utiliser les forces colossales ainsi libérées, alors, sans cataclysme, sans violence, mais avec une rapidité croissante, notre monde retournera à l'éther, c'est-à-dire, à l'état le

plus subtil, le moins matériel que la physique se représente actuellement. Ou bien, ainsi qu'un chimiste, au cours d'une expérience, peut être victime d'une explosion qui réduise en miettes son laboratoire et l'édifice tout entier : de même l'humanité, prise dans son ensemble, n'est pas à l'abri d'un pareil accident ; elle risque de payer aussi cher sa curiosité, son audace ; en jouant avec tant de forces mal connues, en cherchant à se les asservir, ne s'expose-t-elle point à faire sauter l'astre qui la porte ?... Bref, il y a lieu de se demander si l'homme n'est pas destiné à devenir quelque jour, de l'une ou l'autre façon, l'agent involontaire d'une désagrégation, d'une disparition prématurée de la planète.

DÉPAYSEMENT TERRESTRE

On éprouve, après un changement de résidence, une impression de dépaysement se traduisant, de temps à autre, par une espèce

de monologue intime, plus ou moins conscient, que l'on peut rendre en ces termes: « Ainsi, me voilà à X... ! Il y a huit jours (ou six semaines, ou trois mois) j'étais encore à Z... ! Me serais-je douté, l'an dernier, qu'aujourd'hui j'habiterais cette ville? etc... » Et l'on jette sur les monuments, les rues, les gens, les magasins, sur tout le cadre nouveau, auquel on n'est pas fait encore, un regard empressé, plein d'intérêt...

Ne vous advint-il jamais de songer pareillement : « Ainsi donc, me voilà sur la Terre ? Où étais-je,il y a trente,quarante ans,avant de naître ?... Maintenant, je vis! je vis !... Pourquoi ici plutôt qu'ailleurs ?... Par quel hasard suis-je sur cette planète ? etc... », et de vous sentir comme dépaysé et passablement ébahi de vivre et de compter parmi les habitants de la Terre ?... Et n'avez-vous pas alors considéré toutes choses — et vous-même — avec un retour de cette curiosité « neuve » qu'elles

inspirent à l'enfant, mais en même temps, et en outre, avec la conscience, que l'enfant ignore, de ce qu'a de merveilleux ce fait qu'il y a un Monde, et la Terre dans ce monde. et des Hommes sur cette terre.

COMME SISYPHE

Le mythe de Sisyphe fut peut-être inspiré par un vague souvenir des tentatives multiples auxquelles l'humanité s'évertua depuis son origine afin de conquérir un état durable de civilisation et de progrès. Rien ne prouve que les découvertes et les inventions récentes dont nous sommes le plus fiers n'ont pas été faites une fois, plusieurs fois déjà dans la préhistoire. Avant que le chêne grandissant, à l'ombre duquel nous sommes assis, eût germé, qui dira combien de chênes aussi grands furent abattus par la foudre ? Un cataclysme formidable ne peut-il survenir encore, boule-

verser tout le globe et réduire à néant, une fois de plus, notre civilisation, plus précaire qu'on ne pense ?

COMME DANS PERRAULT

J'ai lu dans mon enfance un conte — de Perrault, je crois bien — où un jeune garçon, pour guérir sa mère malade, s'en va chercher une herbe dont on lui a parlé et qui pousse sur une montagne qu'on voit à l'horizon. Mais il a beau marcher, marcher, la montagne ne se rapproche point. Il traverse des plaines, aux plaines succèdent des forêts, aux forêts d'autres plaines... La montagne paraît toujours aussi éloignée. — L'humanité aura beau progresser, la science s'enorgueillir de nouvelles et nouvelles découvertes, d'autres possibilités de progrès, d'autres champs d'investigation, indéfiniment sans doute, surgiront devant nos yeux. Et les hommes de se demander : « Quand donc

atteindrons-nous le but ? Ce but est-il plus proche ? Ce but… existe-t-il ? » Qu'importe ! Avançons, avançons inlassablement, quand même notre espoir devrait se borner à la joie d'explorer sans trêve des pays inconnus !

DES HOMMES COMME NOUS

« Après tout, ce sont des hommes comme nous ! » Souvent j'ai entendu cette phrase, et toujours avec un nouveau plaisir. Tantôt elle s'applique à des « frères inférieurs », aux nègres, aux domestiques, aux prolétaires, et révèle un cœur charitable, bienveillant et bienfaisant, épris de justice, « humain ». Tantôt elle s'applique à ceux qui voudraient se faire passer pour supérieurs, à en imposer par un prestige quelconque (prestige du rang, du sang, du titre, etc…), aux rois, aux nobles, aux prêtres, et révèle alors un esprit en train

de s'émanciper ou qui l'est déjà et que ne saurait plus duper aucun charlatanisme. Enfin, parfois, elle s'applique, cette même phrase, aux hommes vraiment supérieurs par le génie et l'héroïsme, tels que Gœthe, Mozart, Colomb, Pasteur, et révèle, en ce cas, une âme vaillante et fière, capable de lutter pour un idéal, capable d'une noble émulation et qui se dit : « Pourquoi ne deviendrai-je pas, moi aussi, ou ne m'efforcerai-je pas de devenir un de ces grands bienfaiteurs de l'humanité ? »

NAGER AVEC LE COURANT

Prendre conscience du sens de l'évolution, de la fin inéluctable vers laquelle l'humanité — inconsciemment encore — s'achemine, et abréger, faciliter le trajet par une collaboration intelligente, au lieu — comme ce fut, sans doute, trop souvent le cas jusqu'ici — d'en accroître la durée et les fatigues par nos

égarements : tel sera le résultat suprême de la science. Quant à faire machine en arrière, à lutter contre l'évolution, à choisir une autre voie et une autre fin, l'homme, même s'il le voulait, n'y parviendrait pas : pareille tâche dépasse ses forces. Notre destinée s'accomplira, tôt ou tard, bon gré mal gré. « Je pense toujours, écrivait Lichtenberg, que nous autres, sur ce globe, nous servons à un but que même la coalition de tout le genre humain n'empêcherait pas d'être atteint. » Ce but, au surplus, espérons-le, est de telle nature, que l'humanité, lorsqu'elle le connaîtra, n'aura qu'à se réjouir et jugera sans hésiter que, pour elle, plus tôt il sera atteint et mieux cela vaudra.

DURÉE DANS LE SOUVENIR

Le temps paraît long à qui s'ennuie. Un jour où rien ne se passe semble interminable... ce jour-là. Dans le souvenir il en va tout

autrement. Un jour où rien ne s'est passé ne laisse aucune trace en notre conscience, en notre mémoire. Il ne compte plus pour nous. C'est comme si nous ne l'avions pas vécu. Il ressemble à une page blanche d'un livre. Les années de bonheur, d'aventures, de voyages, de travail fécond et varié, les années bien remplies, riches d'imprévu, comme elles paraissent courtes, sur le moment, comme elles passent vite, tandis qu'elles passent ! Plus tard, quand elles sont depuis longtemps passées, leur durée, au contraire, s'amplifie devant notre contemplation rétrospective, s'allonge aux dépens des autres, des années mornes, monotones et vides qui, pendant qu'elles passaient, nous semblaient affreusement lentes et longues, mais, aujourd'hui, représentent pour nous si peu de chose, tiennent, dans le tableau de notre vie, si peu de place !

UNE HIRONDELLE NE FAIT PAS LE PRINTEMPS

Quand, sur la terre nue, il commence à neiger, les premiers flocons fondent presque aussitôt, ne peuvent se fixer au sol, en modifier l'aspect, et il faut un certain temps pour que, simple pellicule d'abord, puis couche épaisse, une neige véritable et visible le recouvre. Ainsi, dans l'âme que le bonheur a longtemps désertée, une sorte de préparation est nécessaire avant qu'elle redevienne apte à s'en imprégner. Les premières joies qui la touchent, qui, une à une, tombent sur elle, ne « tiennent » pas, pour ainsi dire, s'évanouissent sans laisser de trace, sans s'agglomérer. Il faut que d'autres joies, en avalanche, leur succèdent, pour qu'à la longue l'âme déshabituée du bonheur commence à se sentir différente, pour que la couleur de ses pensées passe du sombre et du gris au

blanc lumineux, bref, pour que toutes ces petites joies accumulées finissent par faire « de la joie ».

CEUX QUI SE CROIENT PRÉDESTINÉS

La croyance à la prédestination peut résulter de malheurs exceptionnels aussi bien que d'une merveilleuse réussite. César, Wallenstein, Cromwell, Napoléon finirent par croire à leur étoile. Parmi les hommes que des catastrophes répétées accablent, que la malchance poursuit, avec qui le malheur semble jouer le jeu cruel du chat avec la souris, les leurrant d'accalmies éphémères, de beaux espoirs toujours déçus, plus d'un, on en peut être sûr, a vu dans cet acharnement du sort contre lui une distinction glorieuse, un signe de noblesse, la preuve qu'il a été l'objet d'une sorte de choix providentiel en vue de quelque grande tâche, de quelque

mission supérieure, à accomplir soit dans cette vie, soit dans une vie prochaine, mission d'autant plus haute que sont plus dures et plus longues les épreuves qu'il subit et qui n'ont d'autre but que de l'éduquer, de le préparer à cette mission. C'est en ce sens, je suppose, que Dostoïewski écrivait : « Celui à qui il a été donné de souffrir davantage, c'est qu'il est digne de souffrir davantage. »

CALLOSITÉ DE L'AME

Le pâtre qui va toujours pieds nus ne sent point la meurtrissure des pierres du chemin. En revanche, quand il marche sur un gazon touffu, il n'en sent pas non plus la suave et fraîche caresse. L'ouvrier aux mains calleuses ne souffre pas d'une écorchure ou d'une brûlure comme l'artiste aux mains délicates. Mais il n'éprouve pas non plus la même volupté à

palper une étoffe soyeuse, un beau fruit, un marbre pur, une gorge ferme. Il en est peut-être ainsi de notre âme. Une couche de corne, toujours plus épaisse, la revêt, lorsqu'il lui faut affronter d'incessantes douleurs. Celui que trop de malchance assaille finit par se cuirasser contre les flèches du destin. Mais à quel prix ? Ne devient-il pas par là-même moins apte à goûter ces petites joies quotidiennes, qui sont comme la menue monnaie du bonheur ? A force de se défendre des larmes, ne désapprend-il pas le sourire ?

EXPLICATION DE L'UNIVERS

L'explication de l'Univers ne peut se trouver hors de lui, car, par définition, il n'y a *rien* hors de l'Univers, c'est-à-dire du *Tout*. Dieu ?... Mais Dieu, lui aussi, ferait partie de ce Tout et devrait, comme le reste, être expliqué. L'explication de l'Univers, c'est dans

l'Univers qu'il la faut chercher. Et j'imagine qu'il n'est pas nécessaire, pour en déchiffrer l'énigme, de connaître l'Univers tout entier, ni même d'en connaître une grande partie. Il suffirait, j'imagine, d'en bien connaître, d'en connaître *à fond* le moindre objet. Ce morceau de papier, sur lequel j'écris, j'imagine qu'il renferme en lui le grand secret. Mais, de ce papier, que sais-je ? J'en ignore la nature exacte, intime. Je sais comment on le fabrique, j'en connais les propriétés, la constitution chimique ; on a pu déterminer la façon dont se meuvent les molécules qui le composent et la vitesse de ce mouvement. Quant à ces molécules elles-mêmes !... Encore une fois j'imagine que, si l'on connaissait *tout* de ce papier, on saurait par là-même *tout de tout;* avec cette modeste, cette seule feuille de papier on expliquerait l'Univers.

LONGUE VIE, COURTE EXPÉRIENCE

On entend des vieillards dire en se rengorgeant : « Moi qui ai l'expérience ! » Est-ce bien sûr qu'ils en aient tant que cela ? Suffit-il, pour en avoir beaucoup, d'avoir longtemps vécu ? Il faut, surtout, avoir beaucoup vécu, ce qui n'est pas la même chose. On peut, à trente ans, avoir plus d'expérience qu'un autre à soixante, si l'on ne s'est pas contenté de vivre sa courte, son étroite existence, si l'on a vécu celles de beaucoup d'autres, c'est-à-dire si l'on a beaucoup lu. La science, l'histoire, les livres sont l'expérience accumulée des siècles. Certes, les expériences, les « écoles » que l'on fait soi-même, et à ses dépens, possèdent une force démonstrative et persuasive incomparablement plus grande et plus durable. Mais, à elles seules, elles suffisent aussi peu que celles dont se croirait pourvu quiconque ne connaîtrait la vie que par les livres.

UTILITÉ DU PARADOXE

L'utilité des faiseurs de paradoxes est analogue à celle des inspecteurs chargés de vérifier, périodiquement, la solidité des ponts et autres édifices. Ils tâtent les parois, secouent les colonnes de notre demeure spirituelle. Nos idées, nos institutions, nos croyances, nos « vérités » vieillissent et se délabrent. On ne s'en aviserait pas toujours, ou l'on s'en aviserait trop tard, si un esprit paradoxal ne venait, de temps en temps, les soumettre à l'épreuve du fil à plomb et du marteau. Il en est qui résistent à cette épreuve, d'autres qui chancellent, d'autres qui tombent en ruines. Mais la catastrophe est évitée, où beaucoup d'entre nous périraient si, faute de cette précaution, l'édifice s'effondrait tout entier, d'un seul coup, durant notre insouciant sommeil.

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER

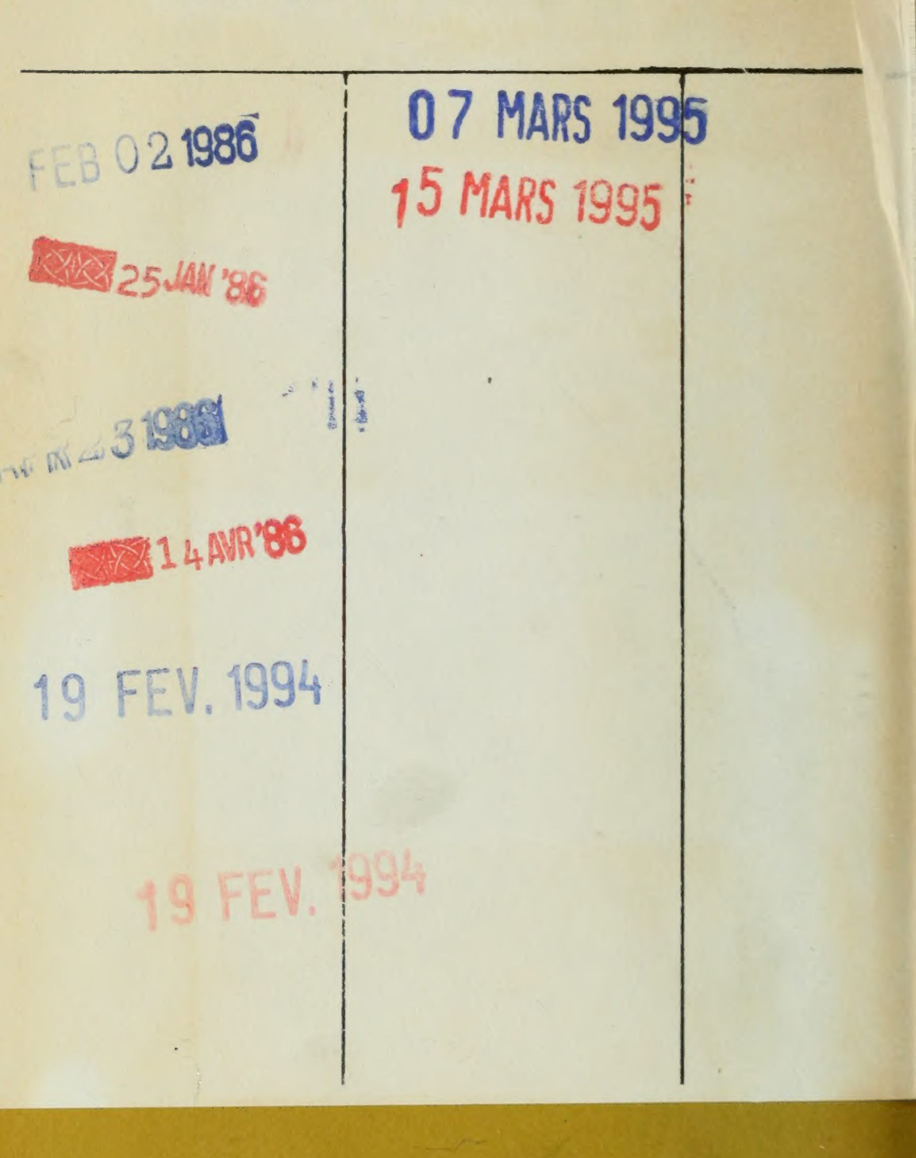
SUR LES PRESSES

DE LA

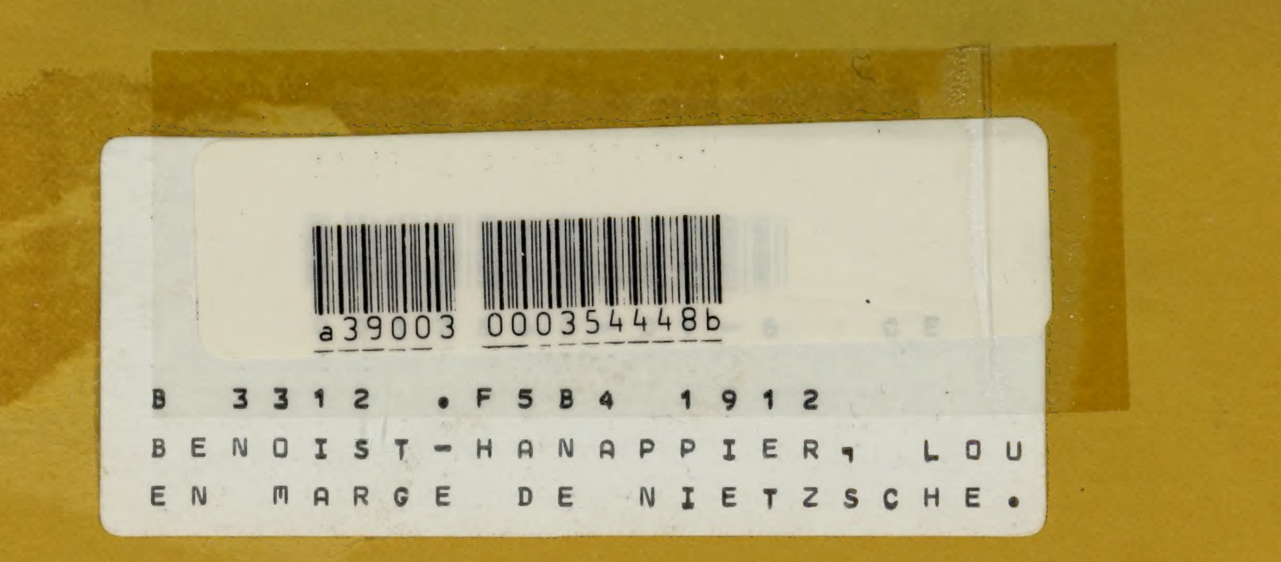
MAISON FIGUIÈRE & Cie

ÉDITEURS

LE 25 AVRIL 1912



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Librar
University of C
Date Due
FEB 02 1986
25 JAN '86
14 AVR '86
19 FEV. 1994
19 FEV. 1994
07 MARS 1995
15 MARS 1995



a39003 000354448b